



JACQUES SADOUL

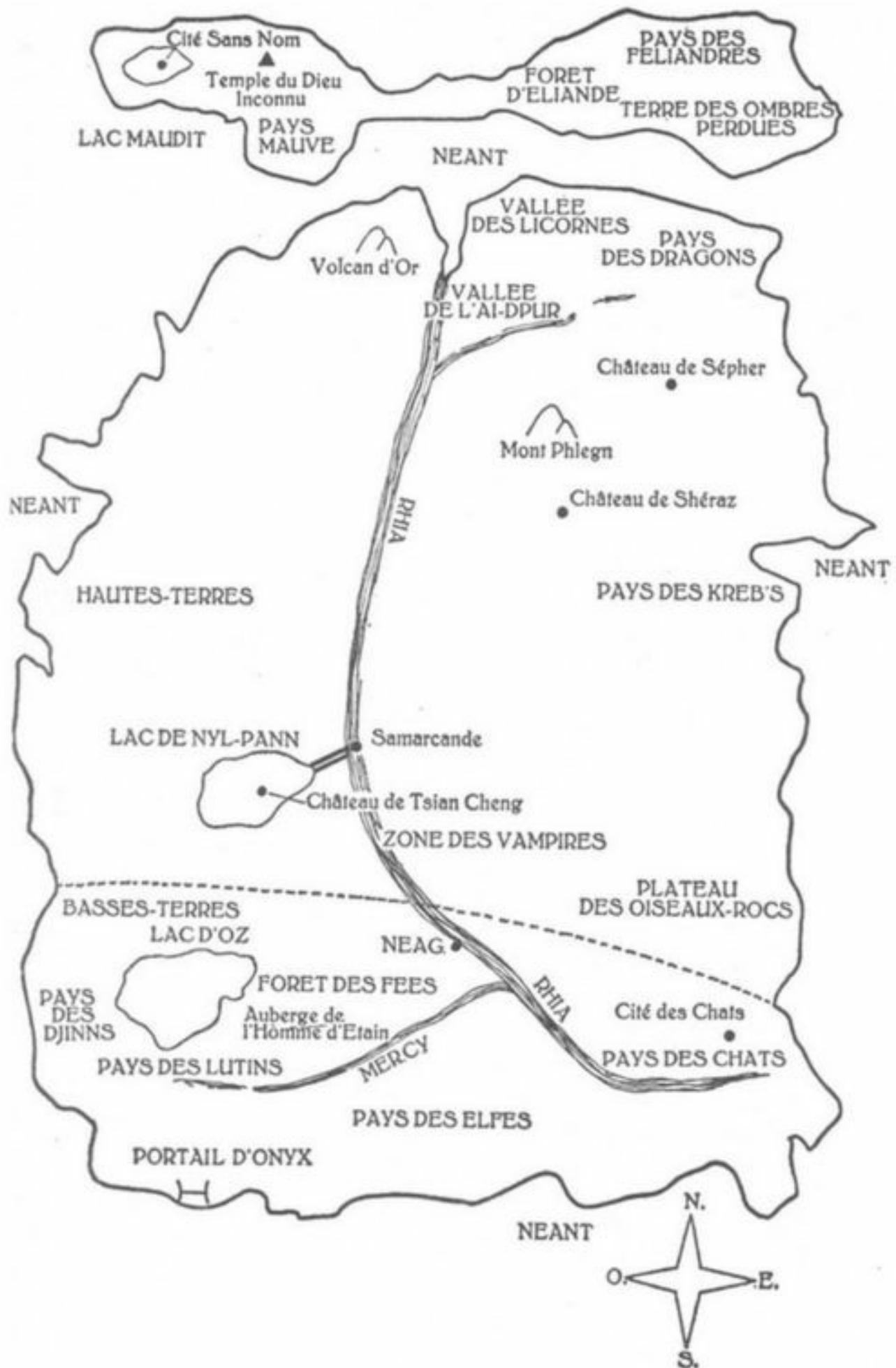
# les Hautes Terres du Rêve



# **les Hautes Terres du Rêve**

Éditions J'ai Lu

© Société Nouvelle des Éditions Jean-Jacques Pauvert, 1979



# PREMIER CHANT

## ITINÉRAIRE DIURNE

### Clef N° 1 : Sandra

Sandra reprit conscience devant le large portail d'onyx qui donne accès au monde des Rêves.

Un chat, gardien sévère, s'y tenait. Elle se présenta poliment et lui montra la bourse d'or que lui avait remise Joachim Lodaüs à son départ du domaine de R. Avec une indifférence affectée, le chat lui fit signe de passer.

Malgré elle, Sandra se retourna pour regarder une dernière fois l'immense escalier en spirale qui menait au monde de la Réalité, ce monde qu'elle quittait sans espoir de retour. La spirale paraissait infinie et se perdait au-delà de la portée du regard. L'univers où était née la jeune femme, où elle avait toujours vécu, lui était désormais inaccessible. Alors, d'un pas décidé, elle franchit le portail d'onyx.

Le sentier de droite, elle s'en souvenait, menait vers la rivière Rhia dont le cours tranquille conduisait jusqu'à Samarcande dans les Hautes Terres du Rêve. Sans doute ne pourrait-elle s'empêcher d'y retourner un jour, mais pour l'heure présente, elle désirait goûter la sécurité des Basses Terres. Oublier ce cauchemar qu'elle avait vécu au manoir de R.

Elle s'engagea dans l'allée forestière, bordée de ginkgos, qui s'ouvrait devant elle. Bientôt la forêt disparut, laissant place à des prairies fleuries où s'ébattaient des myriades de petits animaux. Sandra s'arrêta un moment pour regarder le ballet aérien d'un loriot à tête rouge et d'un papillon monarque. Un peu plus loin, des uranies aux reflets métalliques vinrent voler autour de sa tête et l'une d'elles se posa un instant sur son épaule. L'air était chaud, agréablement tempéré par une brise légère qui caressait le corps nu de Sandra. Elle se sentait bien, détendue, non à la façon d'un adulte qui traverse une période heureuse de son existence, mais comme un enfant insouciant. De petits cris, presque des rires, la firent se retourner ; elle découvrit trois rongeurs à queue touffue qui s'amusaient à suivre les traces que ses pas avaient imprimées dans le sable fin de l'allée.

Un peu plus tard, Sandra perçut un chant cristallin qu'elle crut reconnaître, sans toutefois se rappeler où elle l'avait déjà entendu. Elle pressa le pas et, au détour du chemin, découvrit une vaste prairie bigarrée de fleurs multicolores. Une très jeune fille et un chat noir y folâtraient. Sandra s'approcha d'eux et l'enfant, qui faisait des cabrioles dans l'herbe, se releva ; elle était vêtue de haillons d'or et sa chevelure était couronnée du pampre de la vigne. Sandra la reconnut : elle l'avait rencontrée au cours d'un de ses premiers voyages oniriques dans l'univers des Songes, sur les bords de la rivière Rhia. Le maître-chat qui l'accompagnait avait alors facilité son voyage à Samarcande.

— Que la paix soit avec vous, dit-elle. Je suis heureuse de vous retrouver ici.

L'enfant et l'animal se figèrent, surpris. Ils regardaient la nouvelle venue sans paraître la reconnaître.

— Tu es bien la jeune fille qui cherche une cité extraordinaire, n'est-ce pas ? reprit Sandra, un peu étonnée de leur froideur.

— C'est vrai, étrangère, répondit l'adolescente. Comment le sais-tu ? Je ne crois pas te connaître.

— Mais si, voyons, rappelle-toi ! Nous nous sommes rencontrés sur les bords de la Rhia et ce Maître-chat a appelé un oiseau Roc qui m'a emportée jusqu'à Samarcande. C'était il y a peu de temps, tu ne peux l'avoir oublié...

La jeune fille eut l'air désolé et secoua la tête ; visiblement cet épisode ne lui rappelait rien. Elle se

tourna vers son animal familier et lui demanda :

— Ankh-Moloch, te souviens-tu de cette étrangère ? Ma tête est vide comme à l'ordinaire.

— J'étais une rêveuse du monde de l'Éveil, dit encore Sandra ; c'est pourquoi je n'ai pu te donner le moindre renseignement sur la ville que tu cherches. Cela ne te rappelle-t-il toujours rien ?

L'adolescente fit un geste d'impuissance tandis que le Maître-chat se rapprochait.

— Ce que tu dis est probablement vrai, femelle, dit-il. Cette rencontre remonte sans doute à bien des années et le temps a effacé ce souvenir de notre mémoire.

— Bien des années ! se récria Sandra, incrédule. Nous nous sommes rencontrés il y a quelques jours, quelques semaines tout au plus... Je ne sais plus exactement, ajouta-t-elle, désemparée.

— Pour toi, peut-être, Rêveuse, reprit Ankh-Moloch. Le temps ne s'écoule pas de la même façon dans ton monde et dans le nôtre.

— J'avais appris cela au cours d'un précédent voyage onirique, répondit la jeune femme, mais je pensais que les écarts ne pouvaient excéder quelques journées.

— En fouillant dans ma mémoire, je découvre un lointain souvenir d'une femelle humaine, qui voulait rejoindre Tsian-Cheng dans les Hautes Terres. Peut-être était-ce toi, je ne saurais le dire, car au moins dix années se sont écoulées depuis, conclut-il.

Brusquement, la fille se mit à rire, courut à Sandra et l'embrassa sur les deux joues.

— Qu'importe que nous t'ayons oubliée, Rêveuse, s'écria-t-elle, tu nous connais, nous nous retrouvons, soyons amies. Viens jouer avec moi, à moins que tu ne sois attendue quelque part.

— Non, nulle part. Je ne connais personne dans les Basses Terres, aussi vous suivrai-je volontiers. Tout ce que je désire est de pouvoir acheter quelques vêtements.

— Rien de plus facile, Rêveuse. Nous allons nous rendre à l'auberge de *l'Homme d'étain* où tu pourras trouver tout ce que tu veux. Sache que je me nomme Aurore et que ce gros paresseux s'appelle Ankh-Moloch. C'est un Maître-chat du monde des Rêves, bien qu'il soit indigne de ce titre tant il est gras et poussif. Ainsi que tu paraissais t'en souvenir, je cherche Aï-Djaman, la Cité Fabuleuse, qui m'a vue naître et dont je suis exilée depuis bien des lustres. Cinq fois ses murailles d'onyx cernent la ville et la capricieuse Myrna l'entoure amoureusement de ses méandres ; les tourelles de ses châteaux s'élançant avec orgueil vers le ciel et la blancheur de ses temples fait pâlir l'aube elle-même. La splendeur d'Aï-Djaman est telle qu'aucune ville ne peut lui être comparée, que ce soit dans l'univers des Rêves ou dans celui de la Réalité. Hélas, mes souvenirs s'effacent au fil de mes pas et depuis des ans j'erre en vain, incapable de retrouver le chemin de ma terre natale.

— Je me souviens de tout cela, répondit Sandra, et je ne puis croire que notre rencontre remonte à tant d'années. Je te revois, Aurore : tu paraissais quinze ans, tout comme aujourd'hui ; tu n'as pas vieilli.

— Ne te fie pas à cela, Rêveuse, intervint le chat, cette gamine sans cervelle parcourait déjà les terres du Rêve, il y a plus d'un siècle de cela. En ce temps-là, elle ne paraissait ni plus ni moins âgée qu'aujourd'hui, c'est du moins ce qui me fut dit lors de ces assemblées que les chats tiennent les soirs de pleine lune. Quant à cette ville d'Aï-Djaman, j'ignore si elle existe, si elle a existé ou existera un jour. Nul ne semble en avoir jamais entendu parler ni dans les Hautes ni dans les Basses Terres. À mon avis, la fille est folle et a tout inventé...

Ankh-Moloch dut s'interrompre et fuir à toute vitesse pour échapper aux pierres, aux mottes de terre, aux crapauds, qu'Aurore lançait dans sa direction. Elle paraissait réellement furieuse et Sandra dut user de toute sa diplomatie pour la calmer. La paix enfin rétablie, la jeune fille et ses nouveaux

compagnons suivirent l'allée bordée de ginkgos en direction de l'auberge de *l'Homme d'étain*. Celle-ci apparut après une marche d'une demi-lieue, au croisement de quatre routes forestières. Elle plut aussitôt à Sandra, avec son toit de chaume et sa façade couverte de vigne vierge. Au-dessus de la porte, une curieuse enseigne représentait un homme revêtu de tuyaux métalliques, la tête surmontée d'un entonnoir.

Aurore et Ankh-Moloch avaient franchi la porte de l'auberge et Sandra se hâta de les rejoindre. Elle les trouva en conversation avec le patron et constata avec stupeur qu'il s'agissait, non d'un homme, mais d'un lutin. Elle l'examina avec tant d'attention qu'il en parut agacé et se détourna. Aurore dissipa la gêne en annonçant que Sandra possédait de l'or et désirait acheter des vêtements. Le lutin, Fard, retrouva instantanément sa bonne humeur et conduisit sa cliente dans une réserve. La jeune femme choisit une tunique verte, des sandales de même couleur et une ceinture de cuir à laquelle elle pourrait accrocher sa bourse. Ainsi vêtue, elle rejoignit ses deux amis qui étaient allés s'attabler dans la salle principale. Elle découvrit, non sans surprise, qu'elle était, avec Aurore, la seule humaine présente. L'assemblée se composait d'elfes, de lutins et de farfadets, sans oublier de nombreux chats.

— N'y aurait-il pas d'hommes dans les Basses Terres ? demanda-t-elle en s'asseyant près de ses compagnons.

— Très peu, à dire vrai, répondit le Maître-chat. Comme tu le sais, Rêveuse, les Basses Terres ont été façonnées par les songes des enfants du monde de la Réalité, alors que les Hautes Terres sont issues des cauchemars des adultes. Les enfants ont peuplé cette région selon leurs goûts et, pour un capitaine Crochet, on y trouve des centaines de lutins. Les seuls adultes que tu rencontreras ici sont des exilés des Hautes Terres, presque tous rassemblés dans la ville de Néag, près des sources de la Rhia.

— Est-ce une ville importante ? demanda Sandra.

— Non, un village tout au plus. Les réfugiés des Hautes Terres qui s'y sont fixés y vivent en paix, mais très isolés. Parfois une trirème de Samarcande vient commercer avec eux, c'est tout. Cependant, si la présence d'êtres de ton espèce t'est nécessaire. Rêveuse, c'est là qu'il faut t'établir, sinon tu devras te contenter de la compagnie des chats, des elfes et des farfadets.

— Et de la mienne, animal stupide, s'écria Aurore en lui tirant les moustaches.

L'arrivée de Fard, apportant le repas, survint à temps pour empêcher une dispute. Le menu – lait, fromage de chèvre et lard fumé – ne parut guère appétissant à Sandra.

— N'existe-t-il pas d'auberges où l'on mange mieux qu'ici ? demanda-t-elle un peu inquiète.

— Mieux ? Que veux-tu dire, Rêveuse ? répliqua Aurore. C'est là le repas type des Basses Terres ; quant à moi, je le trouve excellent.

— Cette femelle pense aux pièces de venaison et aux fruits qu'on trouve à Samarcande, fit Ankh-Moloch, en accompagnant son propos d'un ricanement de mépris.

Sandra jugea inutile de poursuivre la discussion et se consola en pensant qu'elle allait perdre les kilos qui alourdissaient ses hanches. La faim aidant, elle s'aperçut qu'elle faisait honneur à la maigre chère qui leur était offerte.

À la fin du repas, les lutins repoussèrent les tables pour dégager un espace au milieu de la salle. Certains sortirent des instruments de musique primitifs, pipeaux, flûtes de roseaux, tambourins et crécelles, et se mirent à jouer tandis que d'autres esquissaient des pas de danse ou faisaient des cabrioles. Désapprobateurs, les elfes et les farfadets quittèrent la salle tandis que les chats regardaient le spectacle avec indifférence. Au bout d'un moment, Aurore se joignit aux danseurs. Bien qu'elle ne fût pas très grande, elle paraissait géante au milieu de ces êtres dont la taille ne dépassait pas quatre-

vingts centimètres ! Les lutins parurent apprécier ce renfort et formèrent une grande farandole tandis que les musiciens accéléraient la cadence. Puis, d'un seul coup, la danse s'arrêta, les instruments de musique furent rangés et tout le monde partit se coucher.

Fard réapparut pour conduire ses nouveaux pensionnaires. Il grimpa à l'étage, suivi du Maître-chat et des deux jeunes femmes, et leur indiqua une chambre inoccupée avant de se retirer. Sandra considéra la pièce et la trouva peu à son goût ; les murs n'étaient même pas blanchis à la chaux et le mobilier était aussi rustique que réduit : un grand lit, un tabouret à trois pieds et une table sur laquelle était posé un cruchon rempli d'eau. Aurore se lava le bout du nez puis alla aussitôt se coucher, tandis qu'Ankh-Moloch se roulait en boule au fond du lit. Sandra tenta vainement de faire une toilette un peu plus complète et vint s'allonger auprès de sa compagne après avoir soufflé le lumignon qui éclairait la chambre. D'ordinaire sujette à l'insomnie, elle eut à peine le temps de se retourner une ou deux fois dans le lit avant de sombrer dans un sommeil sans rêves.

Au matin, Sandra se réveilla, étrangement reposée. Il lui semblait n'avoir jamais si profondément dormi depuis des années, depuis le temps insouciant de sa petite enfance passée à Riccione, au bord de l'Adriatique. Elle se sentait si bien qu'elle resta un long moment les yeux mi-clos, sans bouger, à regarder le jour filtrer entre les feuilles qu'une petite brise agitait doucement, créant un kaléidoscope de lumière. Une sensation de bien-être l'envahit et elle s'étira voluptueusement.

— Te voilà enfin réveillée, Rêveuse, grommela le Maître-chat. Il est tard, et Aurore est déjà partie gambader dans les bois. Que comptes-tu faire ?

— Je n'ai aucun projet, tu le sais. Si vous y consentez, je vous accompagnerai volontiers.

— J'ai bien assez d'une gamine écervelée à surveiller, répliqua Ankh-Moloch. Nous irons à Néag où vivent des gens de ton espèce et nous t'y laisserons ; cela me paraît une solution raisonnable.

À cet instant, Aurore réapparut comme un tourbillon, rebroussa le poil du chat, embrassa Sandra et l'entraîna hors de la chambre. Elles coururent ainsi plus de cent mètres après avoir renversé Fard sur le seuil de l'auberge, puis se laissèrent tomber sur l'herbe d'un pré, tout essoufflées.

Lorsque Ankh-Moloch les eut rejointes, il fit part à Aurore de sa décision d'aller à Néag, ce qui sembla lui être indifférent. Sandra voulut savoir à quelle distance se trouvait la ville, mais aucun de ses compagnons ne fut capable de répondre. Ils n'étaient même pas d'accord sur le nombre de journées nécessaires pour l'atteindre : deux disait le chat, quatre ou cinq répliquait la jeune fille. Prévoyant, Ankh-Moloch suggéra d'acheter à Fard une besace contenant du fromage de chèvre et du lard fumé au cas où ils ne rencontreraient pas d'autre auberge ; l'eau de la Mercy, dont ils suivraient le cours, assurant la boisson.

— Très bien, chat, coupa Aurore, impatiente. Maintenant, retournons à l'auberge pour y prendre notre petit déjeuner.

Inquiète, Sandra demanda :

— Fard va-t-il bien nous recevoir ? En partant, nous l'avons euh...un peu bousculé...

— Je le renverse chaque fois que je sors, affirma Aurore en riant. Il adore ça, c'est un lutin. Allons, viens, ne t'inquiète pas.

C'est ainsi que les trois compagnons retournèrent à l'auberge de l'Homme d'étain où Fard ne se fit pas prier pour leur servir des amandes et des figues séchées, arrosées de lait frais. Sandra régla leur note d'une piécette, puis tous trois firent leurs adieux au lutin serviable et reprirent la route. Sandra comprit bientôt pourquoi ses deux amis n'étaient pas d'accord sur la durée du voyage à Néag. De toute évidence, une même distance devait être parcourue en deux jours par Ankh-Moloch et en quatre par sa jeune maîtresse car Aurore s'écartait constamment du chemin pour gambader, cueillir des fleurs,

grimper aux arbres ou faire la course avec les écureuils. Si, comme le prétendait le Maître-chat, elle était beaucoup plus âgée que les quinze ans qu'elle paraissait, son insouciance, sa vitalité correspondaient à cet âge.

Après trois heures de marche, ils quittèrent l'allée bordée de ginkgos pour s'engager dans un petit sentier qui s'enfonçait dans un bois touffu.

— C'est le bois des jacamars, annonça Ankh-Moloch, ainsi nommé car ces oiseaux y abondent, paraît-il. En vérité, je n'en ai jamais aperçu un seul.

— Cela n'a rien d'étonnant, raila Aurore. Ce gros chat idiot est également à moitié aveugle !

Ankh-Moloch dédaigna l'insulte et reprit, prenant très au sérieux son rôle de guide :

— Ce sentier va nous mener à la rivière Mercy. Là, nous emprunterons une barque et nous descendrons son cours jusqu'à la Rhia, un peu en amont de Néag. Si tout va bien, nous devrions y être demain soir quoi qu'en prétende cette sotte gamine. Je ne sais, Rêveuse, si tu as entendu parler du démon Mylène ?

— Oui, souvent. C'est elle qui a conduit un jeune homme du monde de la Réalité jusque dans les Hautes Terres.

— Exact. Eh bien, c'est dans une clairière de ce bois qu'elle vivait avant de rencontrer cet humain et de l'entraîner vers les Hautes Terres. C'était il y a très longtemps, plusieurs dizaines d'années.

— Vous saviez déjà qu'il s'agissait d'un démon ? demanda Sandra.

— Non, la rumeur s'en est répandue beaucoup plus tard. À l'époque nous la considérons comme la nymphe de ces bois, tout simplement. Elle vivait dans une cabane située tout près d'ici. Je l'ai aperçue plusieurs fois. C'était une grande fille mince, plus jeune que toi, aux cheveux d'or très pâle. Les hommes la trouvaient surnaturellement belle, mais je suis mauvais juge en la matière ; pour moi toutes les femelles humaines se ressemblent.

— As-tu également vu Didier ? interrogea Sandra.

— Non, jamais. J'ai appris par le gardien du portail d'onyx qu'un homme du monde de l'Éveil était entré physiquement dans l'univers onirique ; il avait été envoyé, dit-on, par un mage très puissant. Toujours est-il qu'il est arrivé dans cette forêt et qu'il y a rencontré Mylène. Dès le premier regard, il fut ensorcelé par sa beauté et en tomba amoureux. Ensuite, j'ai appris qu'ils étaient tous deux partis pour les Hautes Terres et je n'ai plus jamais entendu parler d'eux.

— Moi, si, repartit la jeune femme. Mylène et Didier se sont d'abord rendus au château de Tsian-Cheng où ils ont volé un talisman qui leur a permis d'atteindre la vallée de l'Aï-Dpur. Là, Mylène a ensorcelé le prince Télan et il a délaissé pour elle sa favorite, Thyrsée. Didier, poussée par cette dernière, finit par poignarder Mylène et disparut dans un autre univers grâce au talisman de Tsian-Cheng. On ne l'a plus revu depuis. Le corps de Mylène a longtemps été conservé dans l'Aï-Dpur ; quant à la créature démoniaque qui l'habitait, on ne sait ce qu'elle est devenue.

— Tu es bien savante, pour une humaine, et bien au fait de ce qui se passe dans notre monde, reprit le chat surpris. Comment cela est-il possible ?

— Il se trouve que pour mon malheur, ou mon bonheur peut-être, j'ai approché le mage qui manipulait ces êtres dont la geste de l'univers onirique a gardé le souvenir. J'ignore quels rapports il entretient avec cette Josette disparue, mais je sais que c'est lui qui fit passer physiquement Didier dans le Pays Mauve, puis ici même. C'est lui encore qui donna forme humaine à un démon subalterne, que nous appelons Mylène, pour servir de guide à Didier à travers le monde des Rêves. Ainsi des connaissances qui auraient dû rester ignorées des simples mortels m'ont été dévoilées. Et c'est

pourquoi, tout comme Didier autrefois, j'ai franchi définitivement le portail d'onyx qui donne accès à ton monde. Vois-tu, chat, je ne suis plus une rêveuse.

Aurore, qui revenait tout essoufflée d'une course folle après un morpho aux ailes d'un bleu métallique, entendit les dernières paroles de Sandra. Toute joyeuse, elle se précipita sur la jeune femme et la couvrit de baisers en s'écriant :

— Mais alors, tu ne t'en iras plus ! C'est magnifique ! Ce qu'il y a de désolant lorsqu'on se lie d'amitié avec un rêveur c'est qu'il peut disparaître à tout instant. Je suis très heureuse que tu sois réellement avec nous, Sandra, j'ai enfin une véritable amie.

Pendant cette conversation, ils avaient avancé le long du sentier forestier et la rivière Mercy leur apparut bientôt. C'était un petit cours d'eau, large d'à peine trois mètres, et presque entièrement recouvert de nénuphars et de cresson. Sandra fut émerveillée par le ballet que dansait un essaim de libellules aux corps striés de jaune, de vert ou de rouge ; elle s'attarda un moment à admirer leurs évolutions jusqu'à ce qu'un appel impératif d'Ankh-Moloch vînt l'arracher à sa contemplation. Celui-ci avait découvert une barque cachée sous les feuillages et Aurore s'efforçait de la tirer jusqu'à l'eau. Sandra courut l'aider et, ensemble, elles parvinrent à mettre à flot la petite embarcation.

— Regardez ce gros paresseux qui s'est contenté de nous regarder nous échinier, grogna Aurore en montrant le chat qui avait surveillé leurs efforts, confortablement installé sur la branche basse d'un cèdre.

Le Maître-chat sauta à bas de son perchoir et pénétra le premier dans l'embarcation, suivi par Sandra, tandis que l'adolescente plongeait jusqu'à mi-corps pour pousser la barque dans le courant. Puis, aidée par Sandra, elle se hissa à bord et secoua l'eau qui ruisselait de sa tunique sur Ankh-Moloch.

— Ça t'apprendra, vilaine bestiole !

La navigation commença. La barque était mue par une longue perche qui, appuyée sur les berges ou le fond de la rivière, permettait de la faire avancer. Les nénuphars et le cresson rendaient difficile la progression, aussi Sandra et Aurore eurent bientôt mal aux bras à force de pousser sur la perche. Elles parlèrent de faire halte mais Ankh-Moloch, qui sommeillait au fond de l'embarcation, s'y opposa.

— Je ne me sens pas fatigué, dit-il avec un calme cynisme. Avançons encore pendant une heure, après quoi nous nous arrêterons pour la nuit.

La nuit : cette expression rappela à Sandra l'étrange succession des périodes diurnes et nocturnes dans le monde des Rêves ; un monde sans soleil. Une lumière diffuse tombe du ciel puis, à intervalles réguliers, baisse et devient mauve sombre. C'est alors le temps du repos pour les hommes et les animaux, ce qu'ils nomment la nuit. Aucune explication du phénomène n'avait pu être fournie à la jeune femme. D'autres souvenirs, terrifiants ceux-là, revinrent à sa mémoire : ceux des nuits passées au cœur des Hautes Terres, avec son amie Tiyii, des nuits hantées par des monstres invisibles et mortels. Avec soulagement, elle songea que rien de tel n'existait dans les Basses Terres et, reprenant courage, elle s'arc-bouta sur la perche pour faire avancer la barque.

Au bout d'un moment elle passa un dernier relais à Aurore et alla s'allonger au fond de l'embarcation, auprès du chat, contemplant le feuillage des eucalyptus et des sycomores qui bordaient la Mercy. Le jour baissa brusquement et une luminosité violette, qui semblait sourdre de l'horizon, envahit progressivement le ciel puis colora tout le paysage. Le Maître-chat sortit de sa torpeur et déclara qu'il était temps de s'arrêter.

Aurore fit habilement dévier la barque vers la rive et ses trois occupants sautèrent à terre, puis s'installèrent pour un frugal repas, arrosé par l'eau de la Mercy. Sandra, se souvenant de ses études

d'infirmière, ne la but pas sans une certaine inquiétude.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle machinalement, plus pour dire quelque chose que par curiosité réelle.

— Dans le bois des fées, répondit Aurore, il est facile à reconnaître car une herbe particulière y pousse.

— Et il y a réellement des fées ? s'enquit Sandra.

— Non, intervint Ankh-Moloch, et il n'y en a jamais eu ; c'est cette herbe, dont parle Aurore, et qu'on nomme l'herbe aux fées, qui a donné son nom à cette forêt. En voilà quelques pieds qui poussent près de nous, ajouta-t-il en désignant de la patte des plantes aux fleurs en clochettes.

Sandra y jeta un coup d'œil indifférent, réfléchit un instant, puis demanda :

— Existe-t-il des fées ailleurs ?

— Nulle part, à ma connaissance.

— Il y a là quelque chose de bizarre, Ankh-Moloch ! Tu me dis qu'il n'y a pas de fées dans les Basses Terres et je n'ai pas davantage rencontré de sorciers ou de magiciens dans les Hautes. Nous sommes dans un univers façonné par l'imagination des hommes, ou plus exactement par les songes ; tout devrait y être possible, toutes les féeries, toutes les magies. Pourquoi n'en est-il rien ?

— La magie, tout comme ce qu'on nomme la technique moderne dans le monde de la Réalité, repose sur l'application des sciences. Or, bien peu d'hommes ont les connaissances scientifiques suffisantes pour rêver dans le détail une machine volante ou pour retrouver le rituel précis d'une conjuration du premier ordre. En revanche, imaginer un village, une forêt ou une licorne est à la portée du premier rêveur venu. Les plus sages d'entre nous pensent...

— Chat, interrompit Aurore que ce discours commençait à ennuyer, je ne m'étonne plus que tu sois si gras, tu penses trop ! Il est grand temps de dormir.

Joignant le geste à la parole, elle s'étendit sur un lit de feuilles sèches, bientôt imitée par Sandra, tandis que Ankh-Moloch venait se rouler en boule entre elles.

Sandra se réveilla la première, tout aussi merveilleusement reposée que la veille. Elle regarda le paysage sylvestre qui l'entourait et le trouva amical. Elle s'étira, retira sa tunique et plongea dans la Mercy à la grande frayeur de tout un peuple de rainettes qui paressaient sur les nénuphars. Le bruit du plongeon réveilla ses deux compagnons et Aurore vint aussitôt rejoindre son amie tandis qu'Ankh-Moloch s'écartait prudemment, craignant d'être éclaboussé. Les deux baigneuses commencèrent une bataille en règle malgré les protestations de la gent aquatique. Le combat se termina par un corps à corps dans lequel Aurore cessa bientôt de lutter pour se faire câline. Sa main descendit, en une savante caresse, le long du ventre de sa compagne tandis que, du bout des dents, elle lui mordillait la pointe d'un sein. Sandra eut un recul instinctif et repoussa la jeune fille qui tomba à la renverse dans l'eau ; furieuse. Aurore reprit le combat avec une violence accrue et Ankh-Moloch dut faire la grosse voix pour ramener les baigneuses sur la berge et donner le signal du départ.

Lentement, la barque recommença à descendre le cours de la Mercy qui peu à peu s'élargissait. Bientôt, la forêt prit un aspect tropical. Les sycomores disparurent, remplacés par des caoutchoucs aux lourdes feuilles et des goyaviers. De temps à autre, la silhouette élancée d'un arbre à pain se dressait, raide, dans le paysage. Sur la Mercy les nénuphars avaient fait place aux lotus et à des grappes de fleurs rouges qui, des berges, descendaient en cascade jusqu'à la surface de l'eau. Sandra ne se lassait pas d'admirer ce déploiement végétal qui laissait indifférents ses deux compagnons. Une multitude de libellules et d'agrions tourbillonnaient autour de la barque tandis que morphos, monarques, uranies et

autres papillons multicolores voletaient d'une rive à l'autre. Une ornithoptère de Brooke, au corps rouge, aux ailes noires piquetées de vert émeraude, vint se poser à l'avant de l'embarcation telle une figure de proue sculptée dans le velours.

Sandra, qui avait longtemps manié la perche, la passa à Aurore et vint s'asseoir près du Maître-chat.

— J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit hier au soir, Ankh-Moloch, et il y a une chose qui m'échappe encore. L'univers de la Réalité, dont je viens, est un monde scientifique, un monde aux lois ordonnées et précises. Or, c'est là précisément que j'ai découvert l'existence et la puissance de la magie. Cela me semble contradictoire. J'aurais plus aisément imaginé qu'elle serait absente de mon univers et présente dans le tien.

— Tu te trompes, femelle. Ce que tu nommes magie et ce que tu appelles science sont deux aspects d'une même réalité. Tout l'univers réel n'est pas perceptible aux sens de l'homme, loin de là. En particulier, il existe des êtres-énergie qui cohabitent sur Terre avec l'humanité. Ce sont ces êtres qu'utilisent les mages pour leurs opérations de sorcellerie et ils les nomment, selon les circonstances, démons, dieux, entités de l'au-delà. La magie est une science rigoureuse reposant sur un savoir qui fait défaut aux scientifiques de ton époque. Seuls les chats et...

La barque s'était mise à tanguer dangereusement sous l'impulsion d'Aurore qui considérait ses compagnons d'un air courroucé.

— Si vous continuez à m'ennuyer ainsi, dit-elle, je vous jette à l'eau !

Le voyage se poursuivit dans le silence et, vers la mi-journée, ils arrivèrent à un village d'elfes où ils purent s'arrêter pour déjeuner et se désaltérer d'un vin aigrelet. Sandra admira les maisons qui, toutes, comportaient des voûtes en guise de toiture, elles étaient faites de briques cuites au feu, cimentées par de l'argile fraîche. Les elfes ignoraient sans doute le travail du bois et l'art de la charpente.

À l'auberge, on leur assura que le confluent de la Mercy avec la Rhia n'était plus très éloigné et qu'ils parviendraient aisément à Néag avant la tombée de la nuit. Le Maître-chat jeta un coup d'œil triomphant à Aurore qui se contenta de hausser les épaules avec une feinte indifférence. Puis, la navigation reprit, aisée maintenant que les eaux de la rivière étaient libres de toute végétation. Quelques heures plus tard, la Mercy terminait son cours dans le grand fleuve du monde des Rêves. Peu après, Ankh-Moloch fit voir à ses deux passagères les toits de la ville de Néag qui grossissaient rapidement. Aurore maintint prudemment la barque contre le rivage afin qu'elle ne soit pas entraînée par les courants rapides qui tourbillonnaient au milieu du fleuve.

L'embarcation arriva dans le petit port de Néag et les trois amis sautèrent à terre.

Dietrich Humboldt examinait non sans surprise la carte de visite que venait de lui remettre son secrétaire, Karl. « Commissaire Lehigueux, de la DST », pouvait-on lire.

Que diable pouvait lui vouloir la DST ? Humboldt était un respectable professeur de parapsychologie à l'université de Fribourg et, en ce mois de juillet, il était venu passer quelques jours de vacances à Paris. Il n'y avait pas de quoi alarmer le ministère de l'intérieur au point de lui dépêcher un haut fonctionnaire le jour de son arrivée !

— Peste, murmura-t-il après avoir consulté sa montre, dix heures du matin, l'affaire doit être d'importance. Karl, introduisez ce monsieur, il n'est pas bon de faire attendre ces sortes de gens.

L'allure franche et décidée du commissaire impressionna favorablement Dietrich Humboldt. On ne lui avait pas envoyé quelque fonctionnaire subalterne dénué de personnalité. C'est avec d'autant plus d'intérêt qu'il lui prêta l'oreille.

— Monsieur le professeur, commença le commissaire, veuillez d'abord accepter mes excuses pour cette intrusion matinale. Le ministre de l'Intérieur, que je représente, vous souhaite un agréable séjour dans notre capitale. Je sais que vous possédez admirablement notre langue, aussi n'ai-je pas amené avec moi d'interprète, d'autant que l'affaire dont j'ai à vous entretenir est des plus délicates. Moins il y aura de personnes au courant, mieux cela vaudra. Aussi, avant toute chose, monsieur le professeur, et veuillez pardonner mon insistance, je suis obligé de vous demander le secret le plus absolu sur tout ce qui sera dit ici.

— Vous avez ma parole, monsieur, répondit Humboldt, plus intrigué qu'il ne voulait le laisser paraître.

— Nous croyons savoir qu'outre la parapsychologie que vous enseignez, vous vous intéressez aux sciences occultes, telles la magie ou la sorcellerie, même si vous n'abordez pas ces sujets lors de vos cours.

— C'est exact, commissaire, mais entendons-nous bien : pour moi la parapsychologie est une science qui sera bientôt reconnue partout. Et nombre de faits attribués à des pratiques de sorcellerie relèvent de cette science nouvelle. Le reste n'est qu'un fatras de superstitions. Jeteurs de sorts, envoûteurs, noueurs d'aiguillette, tout cela est ce que j'appelle de la sorcellerie de terroir et relève le plus souvent de haines paysannes. Quant à la magie noire, la Magie avec un grand M, celle dont Aleister Crowley, par exemple, a voulu accréditer l'existence, je ne l'ai jamais rencontrée nulle part.

— Et si je vous en donnais l'occasion ?

Le Pr Humboldt se demanda s'il s'agissait d'une boutade, pourtant le commissaire paraissait parfaitement sérieux. Un peu déconcerté du tour étrange que prenait la conversation, le professeur résolut de mettre les choses au net et il demanda à brûle-pourpoint :

— Venez-vous me voir, monsieur le commissaire, de votre propre chef ou envoyé par vos supérieurs ?

— Ainsi que je vous l'ai dit, professeur Humboldt, je suis obligé de vous demander le secret le plus absolu sur tout ce qui sera dit ici. Je n'ai donc aucun scrupule à vous révéler que c'est à la demande expresse du ministre lui-même que je suis ici ce matin.

Le professeur ne put retenir un mouvement de surprise : le ministre lui-même ! Tout cela avait décidément une tournure bien extraordinaire. À dire vrai, la situation ne prenait pas Dietrich Humboldt totalement au dépourvu. En Autriche, il lui était arrivé de collaborer avec la police, ou des psychiatres, lors de cas supposés d'envoûtement. Un prêtre était même venu le consulter un jour, ses

exorcismes restant impuissants à chasser le démon qui s'était emparé d'une petite fille, en fait un cas banal d'épilepsie.

— Très bien, commissaire, si mes connaissances peuvent vous être de quelque utilité, soyez assuré que mon aide vous est acquise. Exposez-moi le cas qui vous préoccupe.

Ce fut au tour du commissaire Lehigueux de se montrer un peu hésitant, comme s'il ne savait exactement par où commencer. Finalement, il opta pour une question :

— Le nom de Joachim Lodaüs vous est-il connu ?

— Absolument pas.

— Et celui du domaine de R., situé dans la région d'Agen, dans le Sud-Ouest ?

— Pas davantage.

— Je n'en suis pas autrement surpris, professeur. Joachim Lodaüs fait tout pour passer inaperçu de ses contemporains. Et par « contemporains » je n'entends pas seulement les personnes de notre époque.

— Que voulez-vous dire, commissaire ?

— En bref, ceci. Nous avons tout lieu de penser que l'occupant du domaine de R. est le même homme depuis trois siècles, sinon davantage. Nous avons également de sérieuses raisons de croire que Joachim Lodaüs est un magicien, un être doué de pouvoirs réels et redoutables. Croyez-moi, il ne s'agit pas de cette sorcellerie de terroir que vous évoquiez tout à l'heure, mais bel et bien de magie noire. Quand j'emploie le pronom personnel « nous », j'entends les différents services de police qui ont enquêté sur cette affaire, les magistrats qui ont étudié le dossier, les autorités religieuses et enfin le ministre de l'intérieur lui-même.

— Extraordinaire ! s'exclama le professeur. Pourriez-vous me résumer les faits depuis leur début ? Leur début contemporain, j'entends.

— J'y viens. Nous avons entendu parler pour la première fois de Joachim Lodaüs en 1958. En juillet de cette année-là, Josette Rueil se suicida en se jetant du haut de la falaise du coteau de l'Hermitage à Agen. Elle était enceinte de deux mois, ce qui parut justifier son geste à l'époque. Les choses en seraient restées là si son parrain, un vieux prêtre, n'avait découvert le journal intime de la jeune fille. Elle y parlait du châtelain de R. et de pratiques d'envoûtement, semble-t-il. En fait, le prêtre mourut d'apoplexie après avoir achevé la lecture de ce journal qui disparut mystérieusement. Toutefois il avait eu le temps d'écrire une lettre à l'abbé Lafitte, curé du plus proche village de R., et c'est par lui que l'évêché, puis nous-mêmes avons été alertés. À dire vrai, nos collègues n'auraient pas donné suite à cette affaire si l'évêque n'avait beaucoup insisté pour faire examiner le corps par un prêtre spécialiste des questions de possession démoniaque. Une exhumation discrète eut lieu et on découvrit un cercueil vide sans qu'aucun signe d'effraction n'ait été relevé tant sur la tombe que sur le cercueil. C'est là le premier fait réel de cette affaire.

— Très suggestif, murmura le professeur.

— Le second survint quelques mois plus tard. Un jeune étudiant parisien, Didier Chaptal, ancien condisciple de Josette Rueil, vint à la Noël suivante à Agen et entreprit des recherches sur le domaine de R. Il ne tarda pas à disparaître et ne fut jamais retrouvé. Dans une lettre envoyée à ses parents la veille de sa disparition, il assurait avoir découvert le lien entre le domaine et la mort de son ancienne camarade. Dans un autre paragraphe de la lettre, il racontait avoir aperçu des sculptures étranges, gravées dans une roche antécambrienne dont la présence était tout à fait aberrante au sein d'une région de calcaire tertiaire. Avant de s'aventurer sur les terres de Joachim Lodaüs, Didier Chaptal avait

rencontré l'abbé Lafitte et son ami Paul Cazaubon, le pharmacien du village d'A. Ne voyant pas revenir le jeune homme, l'abbé alerta la gendarmerie. Une battue fut organisée, vainement, et on posa quelques questions au châtelain qui prétendit tout ignorer de l'affaire. Les choses en restèrent là.

— Le rapport de gendarmerie précise-t-il l'âge apparent du châtelain à l'époque ?

— Vingt-cinq ans, environ.

— Tout à fait remarquable, reprit Humboldt, en se frottant les mains de plaisir. J'aimerais lire la lettre de ce jeune homme ; a-t-elle été conservée ?

— Certainement, vous pourrez consulter toutes les pièces du dossier à mon bureau. Je reprends le cours des événements. Il nous faut faire un bond dans le temps de près de vingt ans, puisque c'est au cours de l'année 1977 que parut dans le quotidien local, le *Petit bleu de l'Agenais*, l'annonce suivante : « Recherchons garde-malade expérimentée pour patient difficile. Salaire élevé. Prendre contact avec l'étude de Me Leclerc à F. » En fait, ainsi que nous l'avons appris par la suite, cette annonce avait été passée à la demande de Joachim Lodaüs. Il utilise toujours l'étude de Me Leclerc dans ses rapports avec le monde extérieur.

— Comment communiquent-ils ? Le manoir a le téléphone ?

— Vous plaisantez ! Il n'a ni eau, ni gaz, ni électricité, ni bien entendu téléphone. Le châtelain et le notaire communiquent par un système de dépêches déposées chez l'un ou l'autre. Me Leclerc les fait porter par son garçon de courses bien qu'il soit toujours physiquement pénible de pénétrer dans la propriété. En revanche, en ce qui concerne le châtelain, on en est réduit aux hypothèses quant à l'identité du messenger.

— Quelle est la vôtre ?

— Je n'en ai pas, mais je peux vous donner l'opinion de mes collègues qui ont enquêté sur place. Ils pensent que ce pourrait bien être un chat !

Dietrich Humboldt se renversa dans son fauteuil, faillit poser une autre question, puis se ravisa et dit simplement :

— Continuez, je vous prie.

— Une seule candidate se présenta chez le notaire de F., malgré la référence à un salaire élevé et le chômage qui régnait déjà dans la région. Sandra Fennini, une jeune femme de trente ans, d'origine italienne, divorcée, qui venait d'être renvoyée de l'hôpital à la suite d'une faute professionnelle grave ; sa négligence avait entraîné la mort d'un malade. Elle obtint la place et le notaire lui remit une enveloppe cachetée contenant une avance sur son salaire. Elle l'ouvrit devant lui et trouva dix billets de 500 francs, ainsi qu'un mot joint : « Avance sur le salaire de Sandra Fennini. ».

— De mieux en mieux ! s'exclama le professeur.

— Avant de se rendre au manoir, cette jeune femme est passée par le village d'A. où elle a eu l'occasion de s'entretenir avec l'abbé Lafitte et son ami le pharmacien. Puis, pendant la durée de son séjour à R., elle a conservé des relations avec eux. De ce fait, nous sommes beaucoup mieux renseignés sur cette période d'autant que, on ne sait pourquoi, Paul Cazaubon et l'abbé ont été conviés à dîner un soir au manoir. Le fait est extraordinaire car, de mémoire humaine, il ne s'était jamais produit. Les deux hommes découvrirent une assemblée bien étrange, en vérité. Outre l'infirmière, Lodaüs et son chat, il y avait une sorte de hippy un peu dingue, un simple d'esprit, une pauvre et un vagabond nommé Isidore. Ce dernier impressionna tellement l'abbé que Lafitte ne fut pas loin d'y voir une incarnation de Satan. À titre d'information, pas un seul de ces personnages n'avait été aperçu dans la région auparavant et n'y a été revu depuis ! À croire qu'ils sont sortis du néant pour y

retourner ensuite.

— Ils sont venus à R. pour cette unique soirée ? demanda Humboldt.

— Je n'ai pas dit cela. Isidore excepté, les autres sont restés au manoir neuf jours. Quant à ce personnage inquiétant, Sandra Fennini apprit à l'abbé que le châtelain lui avait fixé rendez-vous à l'aube du neuvième jour. Marc Lafitte décida de s'y rendre en même temps afin d'exorciser le manoir puisqu'il considérait toujours qu'Isidore était une incarnation du démon. À partir de là on ne sait plus exactement ce qui s'est passé. Le pharmacien et d'autres habitants de A. nous ont déclaré qu'un orage d'une violence exceptionnelle s'était abattu sur R. ce matin-là. Ils croient avoir vu la foudre frapper le manoir et un incendie s'y déclarer. Les pompiers y furent dépêchés en toute hâte mais inutilement, rien ne brûlait. En revanche, ils firent en chemin une macabre découverte, l'abbé Lafitte, mort au volant de sa 2CV ; il avait succombé à une crise cardiaque mais son visage était déformé par un rictus d'horreur. Il paraissait aller au manoir, et le châtelain affirma qu'il n'avait pas vu le prêtre ce matin-là. Pour ce qui est des « invités » et de l'infirmière, nul ne les a revus depuis lors.

— Tout cela est passionnant, commissaire ; c'est à ce moment-là que vous avez été alerté, je suppose.

— Oui, mais pas directement. Bien que libre penseur, Paul Cazaubon était très lié avec l'abbé Laffite, et par ailleurs, il s'était pris d'affection pour Sandra Fennini ; la mort de l'un et la disparition de l'autre lui causèrent une peine très vive. C'est ainsi qu'il « monta » à Paris raconter toute l'affaire à un ancien condisciple qui avait fait carrière dans la DST. Un de nos jeunes collègues fut envoyé à R. pour se faire une opinion sur le châtelain. Il revint convaincu de sa parfaite bonne foi et les choses en seraient restées là si notre administration n'était aussi routinière. Pour compléter le dossier nous avons fait une recherche d'identité sur Joachim Lodaüs et nous nous sommes alors aperçus qu'il n'avait aucune existence légale...

— Que voulez-vous dire ?

— Le personnage n'existe pas officiellement. Il est inconnu à l'état civil, au bureau de recrutement, ne parlons pas de la sécurité sociale et autres inventions modernes. Au début de ce siècle, un jeune homme prétendant s'appeler Joachim Lodaüs s'est présenté au père de l'actuel notaire de F. Il lui a présenté les actes de propriété de R. parfaitement en règle, mais aussi deux faux : l'acte de décès de « Joachim Lodaüs père » et son propre acte de naissance. Le notaire les avait conservés et nous avons pu vérifier. Les archives de l'étude remontant assez loin, nous avons découvert qu'une fois par siècle environ, un jeune homme âgé de vingt-cinq ans se présente comme le fils de l'ancien châtelain et recueille la succession.

— Et vous pensez qu'il s'agit du même personnage ?

— Oui, professeur Humboldt, si invraisemblable que cela paraisse, c'est ce que nous pensons. Lorsque vous consulterez le dossier, je pense que vous serez vous-même convaincu.

— Jusqu'à quelle date avez-vous pu remonter ?

— Trois siècles, les archives s'arrêtaient là. Mais une chronique locale parle d'un Joachim Lodaüs qui vivait à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. La tradition populaire lui attribuait des pratiques d'alchimie, de nécromancie et de magie noire.

— Je vois. Qu'avez-vous fait ?

— Un commissaire de la DST et deux officiers de police, partis de Paris, se sont présentés à R. pour exiger de Lodaüs des explications quant à son état civil. Que croyez-vous qu'il soit arrivé ?

— Ils ont également disparu ?

— Non, le personnage est trop intelligent pour cela. Mes trois collègues sont revenus et ont repris leurs activités comme si de rien n'était. Devant leur silence nous les avons interrogés sur leur mission à R. et ils nous ont regardés sans comprendre ! Ils avaient totalement perdu le souvenir des deux journées passées là-bas. Notre service médical n'a pu nous dire s'ils avaient subi un lavage de cerveau ou s'il s'agissait d'un conditionnement hypnotique ; toujours est-il que deux journées entières de leur existence avaient été effacées de leur mémoire. Ces faits remontent au début de la semaine dernière et l'affaire est alors allée jusqu'au ministre. Nous avons hésité à employer la manière forte, ne connaissant pas exactement l'étendue des pouvoirs de ce Lodaüs. C'est à ce moment qu'un conseiller du ministre a parlé de vous ; il avait vu votre séjour parisien annoncé dans la presse et connaissait votre réputation mondiale d'occultiste. Monsieur le professeur, accepteriez-vous de vous rendre au domaine de R. et d'éclaircir cette affaire qui est plus de votre compétence que de la nôtre ? Naturellement, vos conditions sont acceptées d'avance.

— Qu'attendriez-vous exactement de moi ?

— Bien entendu, nous désirons d'abord que les morts et les disparitions cessent. Mais aussi nous voulons savoir qui est réellement Joachim Lodaüs et quels moyens d'action peuvent être employés contre lui.

Le professeur se leva, alla chercher un coffret de cigares, en offrit un à son interlocuteur, puis se donna le temps d'allumer le sien avant de répondre. Naturellement sa décision était déjà prise, il acceptait ; il avait toujours été passionné par ce genre de mystère, regrettant seulement de n'avoir jamais rencontré de thaumaturge à sa taille. Peut-être allait-il trouver enfin un adversaire digne de lui.

— Écoutez, commissaire, finit-il par répondre, je connais une légende que racontent tous les pratiquants des sciences occultes ; une légende qui est à la fois leur espoir et leur justification. Il existerait, à notre époque, un magicien noir, dont nul ne connaît le nom, qui aurait asservi les dieux, les démons et les hommes ; cet être serait immortel et doué de pouvoirs fabuleux. À dire vrai, je n'accorde aucun crédit à cette légende et votre Lodaüs n'est probablement qu'un hypnotiste de talent qui aime à s'entourer d'une aura de mystère. J'avoue, jusqu'à plus ample informé, ne pas croire à l'hypothèse de la survie. Cela étant, le cas est intéressant, passionnant même et, par certains points, nouveau pour moi dans ses implications occultes. J'accepte donc votre proposition, mais à certaines conditions.

— Elles seront les nôtres, je vous l'ai dit, professeur.

— Il ne s'agit pas de conditions matérielles, commissaire. Entendons-nous bien sur ce point, je suis un homme aisé et je ne désire ni argent ni décoration, ou autre hochet de ce genre. J'irai au manoir de R., je verrai Lodaüs et, si j'en suis capable, j'éluciderai l'affaire. Plus particulièrement, je ferai en sorte qu'il n'y ait plus ni mort ni disparition. En revanche, si ma conscience ne trouve rien à reprocher au châtelain, ne comptez pas sur moi pour le livrer à la justice. Je serai un investigateur privé, non un auxiliaire de police. Sommes-nous bien d'accord là-dessus ?

— Nous avons prévu que telle serait votre réaction, professeur Humboldt. Agissez selon votre conscience, vous avez carte blanche.

### Clef N°3 : Tsian-Cheng

Néag, seule ville connue des Basses Terres, n'était en fait qu'un gros village. Sandra, qui espérait y découvrir une cité de l'importance de Samarcande, fut déçue. Elle resta un moment sur l'embarcadère à examiner le bourg. Les maisons étaient petites, basses, uniformément recouvertes de toits de chaume ; l'ocre et le rouge brique dominaient. Des rues étroites, mal pavées et encombrées d'ordures évoquaient le Moyen Âge terrien.

— Ne reste pas là, lui dit Aurore, nous allons chez Dorothee à l'auberge de la Licorne d'or.

Le trajet fut bref. Sandra leva les yeux ; n'était l'enseigne représentant l'animal fabuleux, rien n'aurait permis de distinguer cette maison de ses voisines. Elle était petite, sale et un monceau d'épluchures se dressait devant la façade. Une femme, d'aspect androgyne, vint leur ouvrir. Aurore demanda une chambre et Dorothee, car c'était elle, les conduisit dans une pièce dont le confort était à peine supérieur à celui de l'auberge de Fard, du moins aux yeux de Sandra.

En revanche le repas se révéla meilleur. On leur donna du bouillon gras, de la poule au pot, du pain et, pour finir, du maïs grillé, le tout arrosé d'un agréable petit vin. Sandra se sentit aussitôt mieux. On était loin certes de la nourriture raffinée qu'on servait chez Tsian-Cheng, mais elle était au moins assurée de ne pas mourir de faim.

À la fin du repas, elle proposa d'aller découvrir la vie nocturne du village. Ankh-Moloch refusa avec indignation et déclara qu'il était temps de se coucher. Aurore éclata de rire :

— Cette grosse bête est déjà grognon quand elle a eu ses douze heures de sommeil, alors si tu l'oblige à veiller, elle deviendra tout à fait insupportable ! Cela dit, je ne veux pas te décourager, va te promener si tu veux, mais il n'y a aucune vie nocturne à Néag. Moi, je me couche, après avoir bordé ce gros matou...

Elle se leva de table d'un bond, saisit le chat, suffoqué, dans ses bras et courut jusqu'à leur chambre. Restée seule, Sandra s'enquit auprès de Dorothee d'un lieu où il y aurait quelque animation. L'aubergiste lui suggéra d'aller jusqu'à la place centrale et lui indiqua le chemin. Sandra s'aperçut très vite que les rues de Néag étaient passablement dangereuses la nuit en raison du mauvais éclairage. Elle se tordit plusieurs fois les chevilles entre les pavés inégaux et manqua de glisser sur les détritiques qui jonchaient le sol.

À l'endroit indiqué par Dorothee, une surprise attendait la jeune femme. Une auberge de plus vastes proportions occupait le coin droit de la place et un groupe de dîneurs y menait grand tapage. Deux tables avaient été disposées sur la terrasse et six personnes y étaient installées. L'une d'elles parlait haut et riait fort, imitée servilement par ses compagnons. À son côté était assise une femme à la taille mince et aux longs cheveux blonds ; elle ne pouvait appartenir aux Basses Terres. Sandra avait remarqué, depuis son arrivée à Néag, que toutes les créatures féminines paraissaient asexuées. Ankh-Moloch lui avait expliqué que les rêves des enfants les avaient rendues ainsi, car, si la sexualité tient une grande place dans le monde de l'enfance, elle s'exprime différemment de celle des adultes.

Sandra s'approcha doucement. Elle entendit alors distinctement la voix de l'homme qui parlait fort et elle se figea : c'était Tsian-Cheng ! Et la femme blonde devait être sa favorite Ho'sharry. Une étrange excitation s'empara de Sandra en retrouvant cet homme qu'elle avait autrefois aimé et que son corps, peut-être, désirait encore. Pourtant, elle se sentit incapable de faire un pas vers lui.

Ce fut un des dîneurs qui l'aperçut. Étonné de son immobilité, il la désigna à Tsian-Cheng qui se retourna. Dans la pénombre il ne reconnut pas la silhouette féminine, mais ses formes lui parurent plus pleines que celles des femmes du pays.

— Approche, femelle, cria-t-il. Qui que tu sois, tu es la bienvenue.

— Que la paix soit avec toi, Tsian-Cheng, répondit Sandra, sans s'avancer.

Surpris, le seigneur de Samarcande se leva et vint jusqu'à la forme immobile. Il arracha une torche du mur et éclaira son visage.

— Eh ! Mais c'est ma rêveuse, ou je me trompe fort ! Allons, approche.

Sans que sa volonté intervienne, les jambes de Sandra se mirent en mouvement et la conduisirent jusqu'à la table de son ancien maître. Celui-ci la détaillait, encore incertain. Ho'sharry et les quatre hommes, de leur côté, examinaient curieusement la jeune femme.

— Il me semble bien que tu m'as appartenu jadis, reprit Tsian-Cheng. Ne m'avais-tu pas rapporté un fouet en provenance du monde de la Réalité ?

— Si, seigneur, répondit Sandra. Mais, pour moi, il y a de cela seulement quelques jours.

— Quelques jours ? Cela ne peut être, Rêveuse, je suis certain que ces faits remontent à dix de nos années au moins. Qu'es-tu devenue depuis ?

Avant que Sandra puisse répondre, Ho'sharry lui saisit le bras et l'attira auprès d'elle.

— Viens t'asseoir avec nous, Rêveuse, j'ai grand-peur d'avoir oublié ton visage, bien que je me souviens de cette histoire de fouet. C'était il y a longtemps, aussi ne m'en veux pas et soyons amies.

Sandra prit place au milieu des compagnons de Tsian-Cheng et répondit :

— Tu ne m'avais gardée près de toi que peu de temps, si tu t'en souviens, seigneur ; tu m'avais fait mettre en vente au marché aux esclaves de Samarcande. Une rêveuse n'a pas de valeur marchande, tu le sais, puisqu'elle peut se réveiller à tout moment et disparaître. Aussi, le vieillard qui dirigeait la vente eut l'idée de m'offrir en lot avec Tiyii qui fut autrefois, je crois, ta favorite. Nous avons toutes deux été achetées par le prince Télan qui nous a ramenées dans la vallée de l'Aï-Dpur. Là, Tiyii a partagé la couche du prince jusqu'au moment où Télan s'est réconcilié avec la reine Thyrsée.

— Réconcilié ? murmura Tsian-Cheng, j'ignorais cela. Il est vrai que je n'ai pas vu Télan depuis des lustres. Continue, Rêveuse, ce que tu m'apprends m'intéresse.

— Télan nous a libérées toutes deux et nous avons quitté l'Aï-Dpur. Malheureusement nous avons été capturées par les femmes-soldats de la reine Sépher. Je ne sais ce qu'il est advenu de Tiyii car, peu après, j'ai été piquée par un frelon lactifère et ma mort onirique a mis fin à cette partie de mon songe.

— Sépher a-t-elle mutilé Tiyii ? s'enquit Ho'sharry.

— Hélas, oui ! Nous avons été suppliciées toutes deux mais, naturellement, à mon réveil je me suis retrouvée intacte.

— Qu'as-tu fait ensuite ? demanda Tsian-Cheng.

— Rien d'autre dans le monde des Rêves, seigneur. Pour moi, ces événements se sont déroulés il y a une huitaine de jours seulement. J'étais alors, tu t'en souviens peut-être, au service de Joachim Lodaüs, le magicien du domaine de R. Il avait entrepris une opération dont j'ai toujours ignoré le sens, mais pour laquelle je lui ai été de quelque utilité. En récompense, il a accepté de me faire passer physiquement dans l'univers des Songes ; je ne suis plus une rêveuse, vois-tu !

Tsian-Cheng eut un haut-le-corps de surprise.

— Si Lodaüs, le maudit, a fait cela pour toi, c'est que tu es d'une certaine façon sa protégée. Sois assurée que si je puis t'être utile je m'y emploierai.

— Puisque tu n'es plus une rêveuse, dis-nous quel est ton nom ? demanda Ho'sharry en souriant.

— Sandra Fennini. J'ai franchi hier le portail d'onyx et j'ai fait la connaissance d'un Maître-chat et d'une jeune fille qui m'ont conduite jusqu'ici.

— Et te plais-tu dans les Basses Terres ? demanda Tsian-Cheng, ironiquement.

— Oui et non, avoua Sandra. Le pays est calme et beau, les habitants sont amicaux mais j'ai peur de m'y ennuyer ; il n'y a pour ainsi dire pas d'êtres humains et ceux qu'on y rencontre sont asexués. Par ailleurs la nourriture est détestable et le confort médiocre ! Je connais maintenant plusieurs régions du monde des Rêves et c'est dans l'Aï-Dpur que j'ai cru découvrir une existence répondant à mes goûts profonds. C'est là que j'aimerais retourner si la chose est possible.

— Tu aurais pu choisir une région moins éloignée, femme, répondit Tsian-Cheng. L'Aï-Dpur est à l'autre extrémité des Hautes Terres, presque à l'embouchure de la Rhia, peu avant le non-lieu où ses eaux se déversent dans le néant. Toutefois, demain nous reprenons la route de Samarcande et tu peux nous accompagner. Puisque tu as été affranchie par Télan tu as désormais le statut de libre-dame et je te donne ma parole que je te laisserai partir librement. Dans quelques jours je dois aller chasser le griffon dans le nord, donc en direction de l'Aï-Dpur, et tu pourras faire cette partie du voyage sous ma protection. Après, je pourrai seulement te fournir une embarcation ou un mulet et des armes, mais tu devras poursuivre seule ta route vers l'Aï-Dpur. Et tu sais aussi bien que moi que tes chances d'y parvenir seront faibles.

— Ne puis-je attendre la venue du prince Télan à Samarcande ?

— Certes, mais on ne l'y a pas revu depuis qu'il a fait l'acquisition de Tiyii et de toi-même, et peut-être n'y reviendra-t-il pas avant vingt ou trente ans. Je doute que tu aies la patience d'attendre si longtemps.

— C'est vrai, seigneur, aussi tenterai-je ma chance toute seule ; mais, pour l'instant, j'accepte ta proposition avec reconnaissance. Puis-je me permettre de te demander comment il se fait que tu te trouves dans les Basses Terres du Rêve ? Le nom de Tsian-Cheng est synonyme de violence, de sexe et de mort brutale, c'est-à-dire de tout ce qui est ignoré en ces lieux.

Le seigneur de Samarcande partit d'un énorme éclat de rire et se versa une large rasade de vin. Ce fut Ho'sharry qui répondit à sa place :

— Je vois que tu connais mon maître, Sandra. Il est bien tel que tu le décris dans toutes les Hautes Terres, mais une loi coutumière exige que celui qui franchit la frontière des Basses Terres se comporte comme il est d'usage en ces lieux. Nul ne l'a jamais enfreinte et, ici, le seigneur Tsian-Cheng ne ferait de mal à personne. Par ailleurs, les femmes du pays, presque asexuées, ne risquent pas d'éveiller sa convoitise.

— Je n'en voudrais même pas pour mon chien ! s'exclama Tsian-Cheng en frappant violemment la table du plat de la main. Pour quelle raison sommes-nous ici ce soir, demandes-tu, femelle ? reprit-il. En vérité, il n'y en a pas. La vie est monotone chez nous, tu le sais, ou plus exactement elle nous paraît monotone, lorsqu'on la vit siècle par siècle, ajouta-t-il en apercevant le sursaut de Sandra. Quand tu étais une rêveuse, tu as dû trouver notre mode d'existence passionnant, maintenant que tu es devenue notre semblable tu t'apercevras vite qu'il est en réalité bien morne. C'est pourquoi tu nous trouves attablés sur cette petite place de Néag, où nous n'étions pas venus depuis des dizaines d'années, ce qui nous change pour un soir.

Une dernière coupe vidée, Tsian-Cheng se leva, imité aussitôt par tous les autres membres de l'assistance. Sandra en fit autant, indécise. Le seigneur des Hautes Terres ne lui laissa pas le choix et, la prenant par la taille, l'entraîna vers l'auberge.

— Viens, mon ancienne rêveuse, dit-il, tu vas distraire ma nuit. Veux-tu que nous fassions l'amour

seuls ou préfères-tu que Ho'sharry se joigne à nous ?

— Avec votre permission, seigneur, je préfère qu'elle vienne, répondit la jeune femme qui se rappelait sa précédente nuit avec Tsian-Cheng et la révélation qu'elle avait eue de la virilité inépuisable des hommes des Hautes Terres du Rêve.

Le seigneur éclata de rire et, prenant aux épaules sa favorite, il entraîna les deux femmes jusqu'à sa chambre, située au premier étage de l'auberge. Sandra constata qu'elle était à peine plus confortable que celle où dormaient Aurore et Ankh-Moloch. Cependant Ho'sharry s'était mise nue et Sandra admira son corps parfait, un corps qu'on eût dit ciselé par un sculpteur de l'ancienne Grèce. À ses côtés, avec sa taille épaissie et ses seins trop lourds, elle eut honte d'elle-même. Tsian-Cheng ne parut pas y prêter attention et, une fois déshabillé, il saisit les deux femmes à bras-le-corps et les porta jusqu'au lit. Ce simple contact avec leur peau avait suffi à faire dresser son sexe et il prit immédiatement Sandra. Puis, sans s'accorder le moindre repos, il confia son membre viril aux soins de Ho'sharry qui sut lui redonner vigueur en quelques instants. Il saisit alors sa favorite par les hanches et la fit pivoter de façon à pouvoir visiter son domaine étroit.

Après ces préliminaires, Tsian-Cheng s'accorda une courte pause, le temps de vider force coupes de vin. Il revint la bouteille à la main et arrosa copieusement le ventre de Sandra, étendue sur le lit. Lentement il se mit à lécher le vin répandu, tout particulièrement celui qui avait glissé dans l'intimité de la jeune femme. Sandra jouit violemment au contact de cette langue râpeuse qui goûtait ses lèvres secrètes. Tsian-Cheng s'esclaffa aux gémissements de plaisir qu'il arrachait à sa partenaire, puis il but le reste de la bouteille avant de pénétrer Sandra et de l'étreindre au point de lui ôter la respiration.

Lorsque la jeune femme reprit ses esprits, le souffle court et les côtes douloureuses, elle aperçut le seigneur de Samarcande qui besognait Ho'sharry sans marquer le moindre signe de fatigue ! Bientôt ce fut à nouveau son tour et, lorsque Tsian-Cheng consentit à s'endormir, Sandra était au bord de l'évanouissement tant elle était épuisée.

Sandra se réveilla seulement à la mi-journée et demanda à Tsian-Cheng la permission d'aller prévenir ses amis qu'elle les quittait pour le suivre à Samarcande. Le seigneur lui répondit qu'elle était libre et pouvait disposer de son temps à sa guise. Aussi, sans plus attendre, Sandra se rendit-elle à l'auberge de la Licorne d'or où une déception l'attendait. Aurore et Ankh-Moloch étaient partis tôt dans la matinée sans préciser où ils comptaient se rendre. Le jeune femme n'en fut cependant pas trop étonnée, car les relations affectives, elle le savait, étaient très différentes de celles qu'elle avait connues sur la Terre. On se rencontrait, on vivait ensemble, on se quittait, tout cela sans la moindre difficulté ni arrière-pensée.

Ankh-Moloch avait promis de conduire Sandra à Néag, et il avait tenu parole, pour lui c'était une affaire terminée ; quant à Aurore, elle avait dû oublier déjà son amie d'un moment pour poursuivre sa chimère, la quête d'Aï-Djaman, la Cité Fabuleuse.

La jeune femme parcourut une dernière fois les petites rues tortueuses de Néag et alla rejoindre le groupe de Tsian-Cheng. Celui-ci donna peu après le signal du départ et tous se rendirent au port pour embarquer dans la trirème qui les y attendait. Sandra constata que les quatre hommes qui avaient accompagné leur seigneur au village étaient les officiers du navire ; les rameurs étaient bien entendu des esclaves restés enchaînés à leur banc.

Ho'sharry offrit à sa nouvelle compagne de s'asseoir à côté d'elle à la proue du navire, afin de mieux profiter du paysage, en particulier du passage très particulier des Basses aux Hautes Terres. La trirème s'ébranla doucement et, lentement, s'éloigna de Néag ; le pays était plat et la Rhia coulait entre des rives riantes et fleuries. Puis, au fur et à mesure qu'on descendait la rivière, quelques collines apparurent et la végétation se fit plus rare. Après une heure de voyage, les fleurs avaient

complètement disparu et les berges laissaient presque partout affleurer l'argile et la pierraille. Bientôt Sandra n'aperçut plus que la terre rouge et les blocs rocheux tandis que le relief s'élevait encore et qu'au loin on apercevait une première chaîne de montagnes. De temps à autre un vieux thuya desséché penchait sa silhouette tordue au-dessus du fleuve.

— Nous allons atteindre une gorge encaissée, précisa Ho'sharry, qui est traditionnellement la limite entre les Basses et les Hautes Terres. On raconte que, plus loin, vers l'intérieur, un mur marque cette frontière et qu'un être étrange, un œuf doté de bras, de jambes, d'yeux et d'une bouche, s'y tient juché pour surveiller une invasion possible.

— Mais c'est Humpty-Dumpty ! s'exclama Sandra, c'est un personnage de conte pour enfants.

— Tu as peut-être raison. Après tout je ne l'ai jamais vu et il est possible qu'il s'agisse d'une légende colportée par quelque rêveur venu du monde qui est le tien. Il est toujours difficile de faire le départ exact entre ce que les voyageurs ont réellement vu et les embellissements qu'ils ont apportés à leur récit.

— Je n'ai pas voulu dire qu'il n'existait pas, s'empressa d'ajouter Sandra. Le portail d'onyx qui marque l'entrée du monde des Rêves est fréquemment gardé par un lapin blanc, vêtu d'un gilet à carreaux et qui consulte sans cesse sa montre. Il figure dans le même livre que l'œuf juché sur son mur, or il existe bien ici.

— Tu connais finalement mieux notre univers que moi, Sandra ! Tu ne seras donc pas étonnée, une fois la frontière atteinte, de nous voir poster des guetteurs armés d'arbalètes afin d'éloigner les oiseaux Roc et les frelons lactifères. J'avoue que, connaissant tous les dangers qui guettent le voyageur dans les Hautes Terres, je ne comprends pas que tu songes à faire route seule vers l'Aï-Dpur. C'est de la folie !

— D'autres que moi y sont parvenus, un garçon de mon monde, Didier, et une fille d'ici, Mylène. Je ne sais si tu as entendu parler d'eux.

Le visage de Ho'sharry s'assombrit brusquement comme si une ombre venue du passé s'était dressée devant elle. Elle garda le silence un instant, puis :

— Je les ai connus, répondit-elle dans un soupir. C'était il y a bien longtemps. Je ne saurais te dire combien d'années se sont écoulées depuis leur passage. D'ailleurs nous ne gardons pas ici le souvenir du temps. Un soir, ils se sont présentés au château de Tsian-Cheng et, dès que j'ai vu cette femme, j'ai bien cru être livrée au vieux Kyril pour la prochaine vente au marché aux esclaves ! Tu ne peux imaginer ce que cette créature était belle. Tu me connais, et j'avoue être assez satisfaite de mon corps, tu connais également Thyrsée et Tiyii, dont la beauté est elle aussi parfaite, mais cette Mylène était différente de nous toutes. Sa voix était enchanteresse, chacune de ses attitudes captivante, sa chevelure d'or pâle semblait animée de mouvements intentionnels. Tout homme qui l'apercevait, ne fût-ce qu'un instant, était ébloui, ne pensait plus qu'à elle.

— Il ne s'agissait pas d'une femme humaine, intervint Sandra ; c'était une sorte de démon suscité par un mage de l'univers de la Réalité.

— Bien sûr, le bruit s'en est répandu depuis. À l'époque, je suis devenue folle de jalousie et j'ai même tenté de la tuer ! Tsian-Cheng m'a fait fouetter pour cela, ensuite il est allé la rejoindre dans sa chambre et j'ai cru mourir. Mais une servante dévouée, que j'avais chargée de les espionner, m'a rapporté des faits stupéfiants. Mon seigneur n'est resté que quelques instants avec Mylène et, lorsqu'il est ressorti de sa chambre, il était blême, ses jambes se dérobaient sous lui et il devait s'appuyer contre la muraille pour marcher. Nul ne l'avait jamais vu ainsi. J'ai compris que Mylène devait être une créature très différente de ce qu'elle paraissait. Je n'ai été pleinement rassurée qu'après son

départ, intervenu d'ailleurs la nuit même. Tsian-Cheng n'a plus jamais reparlé d'elle ni de Didier et notre vie a repris son cours normal.

— Je comprends, répondit Sandra. J'ai plus tard retrouvé sa trace dans l'Aï-Dpur où son charme inhumain a failli briser la vie de la pauvre Thyrsée. Son arrivée là-bas prouve en tout cas que le voyage que je compte entreprendre est réalisable.

— Tu te trompes, se récria Ho'sharry. Dis-toi bien que si Didier et Mylène sont parvenus sans encombre jusqu'au château de Télan, c'est uniquement grâce à la magie et aux pouvoirs occultes de ce démon. Tu n'en possèdes aucun et je t'assure que ce serait folie que de t'engager seule sur la route du nord. Outre les périls naturels qui te guettent à chaque pas, et que tu as déjà affrontés, il te faudra traverser les fiefs de trois suzerains, connus pour leur cruauté. Et même, au cas improbable où tu leur échapperais, n'oublie pas que tu sera exposée en tous lieux aux raids des marchands d'esclaves.

— Je le sais, mais que puis-je faire d'autre ? répondit Sandra, obstinée.

— Reste à Samarcande comme libre-dame, ou viens vivre avec moi au château de Tsian-Cheng. Tu deviendras ma dame de compagnie.

— Je te remercie, Ho'sharry, mais j'ai fait une promesse à Tiyii et je dois la tenir. Pour cela, il me faut rejoindre la vallée de l'Aï-Dpur et je suis décidée à y parvenir.

La trirème avançait maintenant entre deux rives escarpées. La région était devenue désertique et toute trace de la végétation des Basses Terres avait disparu. La terre avait pris une coloration rouge accentuée qui contribuait à lui conférer un aspect hostile. Rien ne vint cependant gêner la bonne marche du vaisseau jusqu'à l'arrivée à Samarcande, à la tombée de la nuit. Un peu en amont de la ville, le timonier engagea la trirème dans le canal étroit reliant le fleuve au lac de Nyl-Pann. C'est en son centre que se dressait la forteresse de Tsian-Cheng, isolée sur un îlot minuscule.

Le retour du seigneur fut l'occasion d'un grand festin auquel Sandra fut naturellement conviée. Elle ne put s'empêcher de raconter ses déceptions culinaires lors de son séjour dans les Basses Terres, ce qui égaya fort la petite cour de Tsian-Cheng.

— À ce que je vois, on y mange encore plus mal que chez Shéraz, s'écria ce dernier en partant d'un rire formidable.

Sandra ne comprit pas la plaisanterie mais, entraînée par l'ambiance générale, rit d'aussi bon cœur que les autres convives.

Après le repas. Ho'sharry fit visiter à son amie les principales pièces du château, à l'exception du harem, fermé à cette heure, puis elles allèrent attendre leur seigneur dans sa chambre. La nuit fut semblable à la précédente, Tsian-Cheng se montrant à nouveau un amant inépuisable. Cette fois, recrutée de fatigue, Sandra roula du lit et s'endormit sur la peau d'ours qui servait de descente de lit. C'est là qu'elle se réveilla, le lendemain matin, sous une couverture que Ho'sharry avait eu soin de placer sur elle.

Sandra était un peu courbatue mais reposée. Le seigneur et sa favorite dormaient toujours, aussi se glissa-t-elle sans bruit hors de la chambre pour se faire servir un copieux petit déjeuner. Ensuite elle attendit le réveil de Tsian-Cheng pour lui demander l'autorisation de visiter la ville, ce qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de faire.

— Tu es libre, je te l'ai dit, répondit le seigneur, mais si tu vas en ville, il est indispensable que tu portes une tunique marquée de mon monogramme, sans quoi tu seras immanquablement capturée par les hommes de Kyril et mise en vente au prochain marché.

— Je vais te donner l'une des miennes, dit aussitôt Ho'sharry, viens avec moi.

C'est ainsi que, vêtue d'une tunique de soie pourpre rehaussée de fils d'or, Sandra fut conduite par le passeur jusqu'à l'embarcadère de Samarcande. Elle s'enfonça dans les rues animées et regarda autour d'elle avec curiosité. L'architecture de la ville avait trois dominantes : des châteaux aux donjons gracieux, des maisons de deux ou trois étages aux toits à pignons et des ponts-terrasses qui enjambaient les rues. Tous les toits semblaient reliés ainsi les uns aux autres par des jardins fleuris, car chaque terrasse débordait de plantes et de fleurs qui descendaient en cascade jusqu'à venir frôler la tête des promeneurs. Les rues ne comportaient pas de trottoirs mais des parterres fleuris qu'il fallait enjambrer pour entrer dans les maisons. Aussi l'air embaumait-il tant les fleurs étaient partout présentes. Sandra reconnut des bougainvillées, des hibiscus, des lauriers-roses. Il y avait encore bien d'autres plantes dont elle ignorait le nom.

La population était nombreuse et affairée. Les hommes, de loin les plus nombreux, portaient des vêtements de soie de couleurs vives, inspirés des modes arabes et persanes d'il y a quelques siècles. En revanche, les femmes étaient toutes vêtues de tuniques courtes, dénudant les bras et les jambes, marquées au monogramme de leur mari ou de leur propriétaire. Sandra ne vit aucun enfant et supposa qu'il leur était interdit de sortir.

Le hasard de sa promenade l'amena devant l'amphithéâtre où se tenait le marché aux esclaves et elle ne put s'empêcher de frissonner en songeant aux heures qu'elle y avait vécues en compagnie de Tiyii. Bien des hommes, reconnaissant en elle une étrangère, s'approchaient pour examiner le monogramme d'or brodé sur sa tunique et s'éloignaient, dépités, en reconnaissant la marque de Tsian-Cheng. Sans cette protection, elle serait devenue une proie pour tous les trafiquants de la ville.

Au-delà du marché aux esclaves, elle découvrit les rues commerçantes dont les nombreux magasins formaient un contraste frappant avec la pauvreté des échoppes de Néag. Elle portait toujours sur elle la bourse pleine d'or que lui avait remise Joachim Lodaüs et fut tentée de s'offrir un bijou. Toutefois, seuls les hommes fréquentaient apparemment les boutiques et elle n'osa s'y hasarder. Après avoir longuement visité tout le centre de Samarcande, fatiguée, elle regagna l'embarcadère et se fit reconduire à Nyl-Pann où elle raconta sa promenade à Ho'sharry.

— Il valait mieux que tu n'entres pas dans une échoppe, lui dit cette dernière. Aucune femme n'est censée détenir de l'argent, tu aurais été soupçonnée de vol, arrêtée et ramenée à ton maître.

— Et si tu as des achats à faire, comment procèdes-tu ?

— J'envoie un intendant. Oublie cela et viens te baigner maintenant.

Ho'sharry conduisit la jeune femme jusqu'à la piscine intérieure du harem de Tsian-Cheng. Une vingtaine de filles étaient allongées sur la mosaïque qui entourait le bassin. Elles ne prêtèrent pas attention à la nouvelle venue. La plupart étaient nues et Sandra put constater que leur beauté ne le cédait en rien à celle de la favorite.

— Tsian-Cheng a le goût très sûr et il est très riche, dit Ho'sharry, voyant le regard admiratif de sa compagne.

— Elles passent toute leur vie là ? demanda cette dernière.

— Oui, là ou dans leur chambre. Elle n'ont pas le droit de franchir les limites du harem, sauf lorsque leur seigneur les fait appeler.

— Quelle horreur ! murmura Sandra.

Ho'sharry éclata de rire, puis elle retira sa tunique et plongea dans la piscine. Sandra l'y suivit pour tromper son désœuvrement. En cette fin d'après-midi, elle s'ennuyait déjà ferme et trouvait insupportable la vie à Samarcande. Heureusement pour elle, Tsian-Cheng annonça au repas du soir que le départ pour la chasse au griffon aurait lieu le lendemain matin au lever du jour.

— Viendras-tu ? ajouta-t-il à l'adresse de Ho'sharry.

— Avec ta permission, non, seigneur. Cette chasse ne me passionne guère.

— Très bien, répondit, Tsian-Cheng. Tu partageras seule ma couche ce soir, car je dormirai tôt.

Demain, la Rêveuse sera là pour te remplacer.

L'aspect physique de Pr Humboldt, son âge, son embonpoint, et cette allure de savant du XIX<sup>e</sup> siècle qu'il affectait, ne permettaient pas de l'imaginer sous les traits d'un homme d'action. Cet aspect était pourtant trompeur : Dietrich Humboldt était un fonceur. Dès l'instant où il s'était fixé un but, il n'avait de cesse de l'avoir atteint.

Après la visite du commissaire, l'après-midi même, il se rendit au bureau de Lehigueux et demanda à consulter le dossier réuni sur le domaine de R. Le professeur prit de nombreuses notes et releva les passages de la lettre de Didier Chaptal qui lui paraissaient apporter des informations essentielles. De retour chez lui, il semblait de particulièrement bonne humeur.

— Mon ami, dit-il à son secrétaire, nous allons commencer nos recherches dès ce soir. Les éléments réunis par la police sont plus fournis que je ne l'aurais cru et fort révélateurs. Ils m'ont donné une ou deux idées.

— Vous parlez sans doute de recherches d'ordre livresque, monsieur ? demanda Karl.

— Nullement, d'ordre pratique, si j'ose dire.

Notre brave commissaire serait bien surpris des méthodes que je compte employer. Vous vous souvenez peut-être de ce brahmane hindou que nous avons rencontré, l'an passé, à Fribourg. Il m'avait donné l'adresse d'un de ses coreligionnaires, le Swami Gîta, qui a la réputation d'être un médium exceptionnel. Il atteint une transe si profonde qu'il peut entrer en contact non seulement avec les âmes des morts, mais aussi avec les êtres qui peuplent l'éther. Ces êtres faits d'énergie pure que nous seuls, occultistes de haut grade, savons évoquer. Or, le Swami Gîta vit en ce moment à Paris. Je lui ai fait tenir un message et il a accepté de me recevoir ce soir. Je compte le plonger en transe et réussir ainsi à cerner l'image du châtelain de R.

— Comment cela, monsieur le professeur ?

— J'espère entrer en communication avec un être-énergie de faible puissance. Il y en a toujours qui rôdent autour de nous. Or, ces entités sont en communication télépathique entre elles et, dès lors qu'un humain a évoqué l'une, toutes sont au courant. Si ce Joachim Lodaüs est un hypnotiste sans importance, son nom n'aura pas franchi les vibrations qui nous séparent du monde éthéré. En revanche, s'il s'agit d'un mage réel, il aura sûrement procédé à quelque évocation mineure et son nom y sera connu. Je pourrai alors précisément évaluer le degré de ses connaissances occultes selon le niveau des entités qu'il aura asservies.

— J'ai compris, monsieur le professeur, c'est une idée magnifique, approuva Karl. Vous n'aurez pas à évoquer directement une de ces entités puisque vous passerez par le truchement d'un médium, et il n'y aura aucun risque ni pour lui ni pour vous.

— Je vois que vous progressez, mon garçon. Encore quelques années et nous ferons de vous un explorateur de l'occulte digne de ce nom. En attendant, veillez à me retenir un taxi pour 21 heures, le Swami habite près du plateau Beaubourg, un quartier que je connais mal depuis les modifications qui y ont été apportées voici trois ou quatre ans.

Dietrich Humboldt alla s'allonger sur son lit et fit le vide dans son esprit pour obtenir une relaxation totale. Ainsi ses facultés mentales seraient aiguisées pour l'assaut qu'il livrerait un peu plus tard dans la soirée ; même en utilisant le truchement d'un médium il était pénible de résister au flux énergétique dégagé par les êtres venus de l'éther.

À 20 h 30 précises, le professeur se releva et alla prendre un repas léger, composé d'un œuf, d'une salade et d'un yoghourt, le tout arrosé d'un verre d'eau minérale. Quelques minutes avant 21 heures il

descendit devant la porte de l'immeuble de la place de Furstenberg où il avait loué un petit appartement.

Le taxi fut exact au rendez-vous et déposa Humboldt, une dizaine de minutes plus tard, devant une vieille façade délabrée qui n'avait pas encore bénéficié du ravalement imposé à presque toutes les maisons du quartier. Le professeur dut grimper cinq étages d'un escalier tortueux et mal éclairé pour parvenir à la chambre qu'occupait l'hindou. Celui-ci répondit immédiatement au coup de sonnette. C'était un homme au teint sombre, les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites. Son costume européen ne parvenait pas à cacher sa maigreur squelettique. Il accueillit le professeur avec sympathie.

— Je connaissais votre nom de longue date, Herr Humboldt, et j'espérais bien avoir un jour l'occasion de vous rencontrer. Désirez-vous que nous parlions en français ou en anglais ? Je ne possède malheureusement pas l'allemand.

— Le français sera parfait, Swami, et je vous remercie de m'avoir reçu ainsi à l'improviste. Seul un fait de la plus haute importance m'a poussé à vous demander ce rendez-vous aussi tardif que pressant.

— S'il est en mon pouvoir de vous obliger, Herr Humboldt, soyez assuré que mon faible savoir est à votre disposition.

— J'ai entendu dire que vous étiez un médium extraordinaire, reprit le professeur. Je mène actuellement une enquête sur un personnage qui peut être redoutable. Si vous acceptiez d'entrer en transe profonde, je pourrais interroger un de ces êtres qui vibrent dans l'éther. Je compte lui demander si ce prétendu mage jouit d'une certaine notoriété parmi eux ; cela me permettra de situer le personnage.

— Je comprends. Vous voulez entrer en contact avec un être-énergie mais sans passer par une évocation démoniaque proprement dite.

— C'est cela, cher Swami. Je suis un occultiste et, comme vous le savez sans doute, un initié de haut rang. J'ai pour règle de pratiquer uniquement la magie blanche, et une évocation démoniaque est un acte de sorcellerie auquel je ne saurais me résoudre.

— Ainsi que je vous l'ai dit, Herr Professor, mes faibles pouvoirs sont à votre disposition. Hypnotisez-moi, je ferai de mon mieux pour faire le vide dans mon esprit. Vous serez en outre assuré de ma discrétion car, une fois en transe, je n'ai nulle conscience des propos que ma bouche peut tenir.

— Je vous remercie, Swami Gîta. Je compte enregistrer ce que vous direz sur ce petit magnétophone que j'ai apporté mais, comme vous l'avez deviné, je suis tenu au secret. Nous pourrions commencer dès que vous vous sentirez prêt.

L'hindou alla s'allonger sur son lit, mains croisées au-dessus de sa poitrine. Il commença par modifier le rythme de sa respiration pour se placer en état de réceptivité totale, puis fît signe au professeur que le moment était venu. Celui-ci se pencha et, tirant sa montre de son gousset, il la fit osciller au-dessus des yeux du Swami. Le regard de l'hindou suivit un moment le balancement de la chaîne et ne tarda pas à devenir fixe. La transe commençait. Le professeur la laissa s'approfondir puis s'assura de la qualité du sommeil hypnotique en approchant son doigt d'un des yeux ouverts du Swami ; celui-ci ne cilla pas. Le professeur brancha alors son magnétophone et posa sa première question.

— M'entendez-vous ?

— Je vous entends.

— Êtes-vous le Swami Gîta ?

— Je le suis.

— Pouvez-vous essayer de faire plus encore le vide dans votre esprit pour y laisser pénétrer les êtres du dehors ?

— Je vais essayer.

Il y eut un long moment de silence puis le corps du Swami se mit à se tordre comme s'il luttait contre quelque chose qui tentait de s'insinuer en lui. Brusquement il se raidit et son état parut si proche de la mort que le professeur, alarmé, lui prit le pouls. Les pulsations étaient tombées à quarante mais restaient désormais stables. Rassuré, le professeur posa la même question.

— Êtes-vous le Swami Gîta ?

— Non. Es-tu un ami du maudit ?

— Je suis le Pr Dietrich Humboldt. Puis-je savoir à qui je parle ?

— Tu ne m'as pas évoqué, que je sache, homme ! Que tu sois Humboldt ou un autre m'importe peu. Tu n'as pas à savoir mon nom ; je suis ici de ma propre volonté, je te répondrai si cela me plaît et je m'en irai quand il me conviendra. Réponds plutôt à ma question : es-tu un ami du maudit ?

— Quel maudit ? Si tu parles de Satan, sache que je n'ai point de commerce avec lui.

— Homme stupide, je parle de Joachim Lodaüs naturellement ; je sais qu'il occupe tes pensées.

Humboldt eut un sursaut de stupéfaction. Quel était cet être assez puissant pour avoir violé le secret de son esprit ? Et pourquoi appelait-il Lodaüs : le maudit ?

— Je désirais simplement savoir si le châtelain de R. était connu dans la sphère des êtres éthérés. Non seulement je ne suis pas un de ses amis mais je compte être bientôt son adversaire.

— Sache, humain présomptueux, que cette réponse sauve ta misérable existence. Si elle avait été différente j'aurais détruit l'esprit de l'hindou puis, de toute ma force je t'aurais anéanti !

— Si tu dis vrai, tu dois être un être-énergie de grande puissance pour accomplir un tel prodige. Mais je ne comprends ni ta présence ici ni ta réaction.

— Sot. Je suis venu volontairement lorsque j'ai senti le nom de Lodaüs rôder dans ton esprit ; j'occupe en effet un des premiers rangs dans la hiérarchie démoniaque, ainsi que vous vous plaisez à nous nommer, et mes pouvoirs sont considérables. En revanche, je constate ton manque de savoir et ta faiblesse. Ne pas connaître Joachim Lodaüs, toi qui te prétends occultiste, a de quoi surprendre et me fait douter de ta réputation. Ton nom, professeur Humboldt, ne m'est pas totalement inconnu ; tu t'es livré à quelques expériences avec des êtres mineurs de l'éther et cette information est parvenue jusqu'à moi. Jusqu'à ce jour tu nous paraissais relativement inoffensif, je vois maintenant que tu es pire : tu es ignorant.

— Qui que tu sois, prince de l'éther, éclaire-moi sur celui que tu nommes le maudit et je serai moins ignorant.

— Soit. N'as-tu jamais entendu parler d'un homme haï par les dieux, exécré par les démons et redouté par les hommes ? Un homme qui a asservi notre règne aussi bien que le vôtre et dont la loi inexorable s'exerce également sur cet univers parallèle que l'on appelle le monde des Rêves ? N'as-tu jamais été informé de l'existence d'un être que l'on nomme seulement le Maître, avec une terreur indicible dans la voix ? Eh bien, c'est lui, c'est le maudit, c'est Joachim Lodaüs, le sinistre châtelain du domaine de R. Voilà quel est le personnage légendaire que tu veux affronter. T'ai-je éclairé suffisamment, petit homme ? Ne préfères-tu pas que je brise cet esprit qui m'abrite et que je mette ensuite fin à tes malheureux jours ?

— J'ai souvent entendu parler de ce mage noir si redouté de tous les règnes mais ceux qui l'évoquaient ignoraient son nom ou le tenaient secret. Je suis moins ignorant à son sujet que tu ne sembles le croire même si, je l'avoue, je n'avais pas fait le rapprochement avec le châtelain du manoir de R. Peux-tu encore me donner quelques précisions sur lui, si cela ne t'est pas désagréable, afin de me guider dans ma lutte ?

— Parler du maudit n'est jamais agréable, homme. La plupart de mes semblables auraient refusé de poursuivre cet entretien, toutefois, s'il existe une chance que tu puisses lui nuire, je veux t'aider. En effet ce monstre m'a amoindri, il m'a obligé à abandonner une part de ma substance démoniaque au cours d'une de ses expériences innommables et il n'est aucune créature parmi les dieux, les démons ou les hommes que je haisse autant. Je vais donc te révéler ce que je sais de lui, du moins en un bref résumé, car la litanie de ses crimes durerait des journées entières et certains ont eu une importance cosmique telle qu'un être mineur comme toi n'a pas le droit d'en être informé. Joachim Lodaüs est né au manoir de R. il y a près de 700 ans ; depuis qu'il a atteint l'âge adulte il y vit seul en compagnie d'un Maître-chat du monde des Rêves, Ai-d'Moloch, qu'il a fait physiquement passer de l'univers onirique dans le vôtre. Au commencement, il s'agissait plus d'un alchimiste que d'un sorcier ; l'élaboration de la pierre philosophale et, par là même, celle de l'élixir de longue vie lui ont permis de prolonger son existence. Lorsque son corps initial s'est trouvé atteint par l'usure, il s'est tourné vers la nécromancie et la magie opérative pour tenter de le remplacer. Innombrables sont les humains, surtout des femmes enceintes et de très jeunes enfants, qui sont morts dans le laboratoire de R. pour que le châtelain puisse procéder à ses essais. Innombrables sont les êtres de l'éther qui ont perdu l'existence au cours d'évocations où le maudit ne se contentait pas d'utiliser momentanément leur énergie mais l'absorbait tout entière pour l'insuffler à son propre corps ! Des êtres que vous appelez dieux ont tenté de l'arrêter, ils ont été vaincus. D'autres, que vous nommez démons, se sont à leur tour dressés contre lui, ils ont succombé. Lodaüs est le mal incarné ; le seul fait de l'approcher est synonyme de mort physique et de corruption de l'âme.

— Ne lui connais-tu aucune faiblesse ? ne put s'empêcher de demander le professeur.

— Une seule, mais elle est de taille, il n'a toujours pas découvert le secret de l'immortalité.

— Je ne vois malheureusement pas comment cette connaissance pourrait être utilisée contre lui, soupira Humboldt.

— Ceci te regarde, homme. J'ai dit ce que j'avais à dire et, puisque tu veux combattre le maudit, je vais te faire un dernier cadeau : je suis Guland.

Le corps du Swami se détendit brusquement et un faible soupir s'échappa de ses lèvres. Le nom redoutable prononcé par l'être-énergie avait frappé le professeur de stupeur. Guland : l'un des plus terribles maîtres-démons, chef des milices infernales ! Dietrich Humboldt se ressaisit et vint masser vigoureusement le cœur de l'hindou pour lui permettre de récupérer plus rapidement. Le pouls remonta sensiblement et le Swami émergea de sa transe inhumaine. D'une voix faible, altérée par l'effort fourni, il demanda :

— Avez-vous obtenu satisfaction ? Il me semble que je suis plus affaibli qu'à l'ordinaire, comme si un être formidable m'avait habité.

— Vous ne vous trompez pas, répondit Humboldt. Juste avant de partir, l'entité a consenti à me révéler son nom : Guland ! Cet être, vous le savez sans doute, est avec Bélial et Lucifuge Rofocale l'un des plus puissants dans la hiérarchie des démons. Tous trois ne le cèdent qu'à Astaroth lui-même, la plus redoutable créature maléfique dont nous ayons connaissance. En ce qui concerne Guland, je me souviens avec dégoût de ce qui est écrit à son propos dans *l'Epistolum ad daemonum* que composa en 1523 Nicolas Morhof, ce moine franciscain qui devint fou pour avoir entretenu un commerce trop

étroit avec les puissances infernales.

— Je suis heureux d'avoir pu vous être utile, Herr Humboldt, et je reste à votre disposition.

— Swami, cette affaire est beaucoup plus grave que je ne l'avais cru. Votre aide peut m'être précieuse, aussi je m'estime délié du secret. Guland vient de me révéler que notre adversaire n'est autre que le Maître noir dont parlent toutes les légendes. Écoutez plutôt.

Le professeur fit entendre la bande enregistrée à l'hindou, et lui raconta ce qu'il savait d'autre. Le Swami se recueillit un moment puis il dit :

— Ainsi ce Lodaüs est le Maître secret, celui que toutes les théosophies désignent comme l'adversaire humain de Dieu. Pas plus que vous je n'avais cru à son existence et voici sa réalité débusquée au détour d'une banale enquête de police ! Dérision du destin, sans doute. Cela étant, Guland a raison, Herr Professor, le châtelain est beaucoup trop puissant pour que vous l'affrontiez seul. Permettez-moi de vous accompagner ; mes pouvoirs sont faibles mais ils ne sont pas insignifiants.

— J'accepte avec reconnaissance, Swami. Grâce à vous, j'ai déjà évité une grave erreur : sous-estimer l'adversaire. Demain je prendrai contact par téléphone avec Paul Cazaubon, le pharmacien d'un village proche du manoir de R. Il a connu plusieurs des victimes et rencontré Lodaüs. Je le considère déjà comme notre troisième allié. Avec votre permission, nous partirons ce soir même pour Agen ; c'est maintenant sur place qu'il nous faut poursuivre notre enquête.

# DEUXIÈME CHANT

## ITINÉRAIRE NOCTURNE

### Clef N° 5 : Shéraz

Le départ de la chasse au griffon fut donné à l'aube. Sandra s'attendait à voir plus grand équipage ; une dizaine d'hommes seulement entouraient leur maître. Tsian-Cheng avait revêtu une armure faite de plaques d'argent superposées et reliées entre elles par des lanières de cuir. Un écuyer portait son casque et ses armes.

Le seigneur fut le premier à monter à bord de la trirème qui cingla bientôt vers le nord. Après une demi-journée de navigation les chasseurs mirent pied à terre dans une région désertique hérissée de blocs de grès rougeâtres profondément érodés. Sandra, qui suivait la chasse d'assez loin, vit soudain les hommes de tête se figer. Elle se porta à leur hauteur ; en contrebas elle aperçut une jeune fille, armée d'une lance, qui se défendait seule contre un couple de griffons.

— Trouves-tu plus amusant de la sauver ou de la voir déchiquetée par les bêtes ? lui demanda Tsian-Cheng.

— Mais vous devez la sauver ! se récria Sandra, indignée.

Sur un signe de leur seigneur, les chasseurs descendirent rapidement vers les griffons et les criblèrent de carreaux d'arbalètes dès qu'ils furent à portée. Ils prélevèrent ensuite les trophées, crinière et ailes des fauves, puis remontèrent jusqu'à leur maître en compagnie de la fille qu'ils avaient sauvée. Elle dit se nommer Hadjia, appartenir à une tribu voisine, et elle remercia chaleureusement Tsiang-Cheng. Celui-ci la prit par la taille et la conduisit à sa cabine sur la trirème, laissant Sandra un peu dépitée. Au matin, il la fit appeler. Il était assis nu sur son lit, Hadjia étendue à son côté, le drap pudiquement remonté au-dessus des seins.

— Rêveuse, dit-il, c'est ici que tu me quittes. La tribu d'Hadjia se trouve à deux journées de marche vers le nord, dans la direction de l'Aï-Dpur ; aussi vous partirez ensemble. On va vous remettre à chacune un mulet et des armes. Maintenant, allez toutes deux. Je reprends ma chasse.

Bientôt Sandra se retrouva chevauchant derrière sa nouvelle compagne. Celle-ci devait connaître parfaitement la région car elle ne tarda pas à prendre un sentier qui s'insinuait entre les blocs rocheux. Une route plus sûre que celle qui suit le bord de la Rhia, expliqua-t-elle. Hadjia semblait infatigable et avançait sans s'accorder la moindre pause tandis que Sandra sentait son corps devenir de minute en minute plus douloureux.

La marche se poursuivit, silencieuse. Le grès rouge, qui bordait la rivière, avait peu à peu cédé la place à des coulées de lave noire sur lesquelles poussaient des buissons d'épineux. De temps en temps, l'une des deux femmes scrutait le ciel craignant d'y voir apparaître quelque Roc ou un essaim de frelons lactifères. Enfin, au vif soulagement de Sandra, Hadjia fit quitter la piste à son mulet et grimpa droit devant. Elle contourna un rocher qui masquait l'entrée d'une petite grotte et mit pied à terre. Sandra ne se fit pas prier pour l'imiter.

— Jamais je ne me serais doutée qu'il y avait une cavité ici ! s'exclama-t-elle.

— C'est bien pourquoi nous y serons en sécurité, répondit Hadjia. Des chasseurs de griffons me l'ont montrée jadis et, comme ils sont morts depuis, je suis sans doute la seule à en connaître l'existence aujourd'hui. Nous allons manger et nous reposer tranquillement. Demain sera la journée la plus périlleuse : le matin nous pénétrerons sur les terres de Haut K'Hélen et l'après-midi nous

traverserons celles de Shéraz.

— Qui est exactement Haut K'Héleonn ? demanda Sandra.

— C'est un de ces rois fous comme on en rencontre dans les Hautes Terres. Ses yeux ne peuvent supporter l'éclat du jour, aussi s'est-il créé, voici trois siècles, un domaine souterrain, le royaume des Kreb's. Quelque part au centre d'un massif montagneux se trouve l'entrée d'une galerie qui conduit à une immense caverne souterraine. Là, les Kreb's ont construit leurs villages et, plus profondément enfoncé encore au-dessous du niveau du sol, ils ont taillé le palais de leur roi. C'est en ce lieu que réside Haut K'Héleonn et nul ne l'en a jamais vu sortir. En revanche, ses hommes d'armes patrouillent à l'extérieur et ramènent dans la cité souterraine tous les captifs dont ils peuvent s'emparer. J'ignore ce qu'il advient d'eux ensuite, puisque aucun n'a revu le jour. Notre route effleure seulement le domaine du roi des Kreb's, aussi j'ai bon espoir d'éviter la rencontre de ses patrouilles.

— Ce sont surtout celles de la Princesse Pourpre que tu crains ?

— Oui. Il n'y a que deux routes pour aller vers l'Aï-Dpur, l'une longe la Rhia et est constamment surveillée par les marchands d'esclaves, l'autre traverse les terres de Shéraz. C'est celle que j'ai choisie, bien que le risque d'être capturées par les soldats de la reine soit grand. Simplement, nous aurons une chance de passer alors que nous n'en aurions aucune par la route du fleuve.

— Je ne sais rien de cette Princesse Pourpre...

— Shéraz est une femme infiniment belle et infiniment cruelle. Elle règne sur un des plus petits et des plus pauvres royaumes des Hautes Terres. On raconte que, pour tromper son ennui, elle torture à longueur de journée les prisonniers que lui ramènent ses troupes ou ceux de ses sujets qui ont eu le malheur de lui déplaire. À côté de son château, elle a fait construire une tour qu'on nomme le donjon aux sept tortures. Le condamné y est soumis chaque jour à un supplice différent, le dernier seul étant mortel.

— Les malheureux doivent être moribonds au bout du troisième ou du quatrième jour ! s'exclama Sandra.

— Détrompe-toi. Chaque nuit, les médecins prennent possession des corps des suppliciés et les guérissent pour l'aube suivante. Tu sais que les médecines du monde des Rêves sont incomparablement plus puissantes que celles de la terre de la Réalité. Dès lors qu'une blessure n'a pas entraîné la mort immédiate, elle peut être guérie dans les minutes qui suivent. C'est pourquoi Shéraz fait durer son plaisir des jours durant et sa victime ne meurt que lorsqu'elle en a décidé ainsi.

Fasse le grand Shamphalaï que nous puissions lui échapper !

Sur ces mots, Hadjia alla chercher les provisions données par Tsian-Cheng : viande séchée, fromage, quelques fruits et une outre d'eau. Les deux femmes mangèrent d'appétit, la fatigue du voyage leur ayant donné faim. Ensuite Hadjia prit la couverture qui lui servait de selle, l'étendit sur le sol et s'y coucha. Sandra ne se fit pas prier pour l'y rejoindre, heureuse de pouvoir enfin reposer son corps endolori. Mais Hadjia avait d'autres idées en tête. Dès que sa compagne l'eut rejointe, elle colla son corps contre le sien et couvrit son cou et ses seins de baisers tout en murmurant : « Aime-moi, aime-moi. » Un instant paralysée par la surprise, Sandra se reprit et repoussa la jeune fille.

— Tu es folle, s'écria-t-elle, lâche-moi ! Si tu as envie de faire l'amour, attends de trouver un beau garçon qui sache te satisfaire.

Elle se releva, alla prendre sa propre couverture et s'allongea un peu à l'écart. Hadjia fixait sa compagne avec des yeux luisant de rage.

— Je n'ai que faire du corps brutal d'un homme, répondit-elle. C'est toi que je veux aimer et je

saurai bien t'y forcer.

Sur cette menace, elle s'enveloppa dans sa couverture et tourna le dos à Sandra, un peu décontenancée. Au réveil, Hadjia paraissait avoir oublié leur dispute. Elles quittèrent leur retraite et le lent cheminement des mulets reprit dans un silence oppressant. Hadjia scrutait constamment les crêtes mais rien, ni homme ni bête, ne se montra. Elle semblait toujours aussi bien connaître la région car elle changea plusieurs fois de piste, se repérant parfaitement à travers des blocs de lave que rien ne différenciait pourtant. Enfin, elle fit signe à Sandra de s'approcher.

— C'est ici que commence le territoire de Shéraz. Il nous faut abandonner nos mulets si nous voulons avoir une chance de passer inaperçues. Je prendrai l'outre et mes armes, toi, tu porteras les tiennes et les provisions.

Ainsi fut fait et les deux femmes se risquèrent sur les terres de la Princesse Pourpre. Elles n'allèrent pas loin ; brusquement, elles virent surgir une vingtaine d'hommes en armes, des arbalètes pointées dans leur direction. L'un deux, à la cuirasse de cuir rehaussée de plaques d'or, s'approcha d'elles.

— Moi, capitaine Kôtan, dit-il, je vous fais prisonnières au nom de la princesse Shéraz, ma maîtresse. Jetez vos armes.

Sandra s'exécuta aussitôt, mais Hadjia lâcha un trait qui vint se ficher dans l'épaule du capitaine. Un soldat se précipita, l'épée haute, et Sandra crut que sa compagne allait être massacrée. Le capitaine, malgré sa douleur, s'interposa.

— Ne la tue pas ! cria-t-il. Cette chienne sera une victime de choix pour les tortures les plus raffinées de notre reine. Attachez-les.

Sandra, qui s'attendait à être livrée à la soldatesque, vit avec surprise que les hommes ne les touchaient pas. Ils ne les dénudèrent même pas et se contentèrent de les garrotter étroitement. Le désespoir envahit Sandra ; elle repensa aux paroles prophétiques prononcées par Joachim Lodaüs lorsqu'il lui avait permis d'accéder au monde des Rêves : « Vous pourrez alors choisir le genre de suicide que vous préférez. » Elle avait choisi : ce serait dans le donjon aux sept tortures que s'arrêterait son existence, au milieu de souffrances ignobles.

L'un des soldats avait donné des soins au capitaine Kôtan et le baume cicatriciel, dont Sandra avait autrefois pu observer les effets miraculeux, l'avait déjà guéri. Il donna l'ordre de départ et sa troupe gravit une colline proche. Du sommet, Sandra eut la surprise de découvrir, dans une oasis de verdure, le château de Shéraz qu'elle n'imaginait pas si proche. Il n'était guère imposant ; un peu à l'écart, se dressait un bâtiment carré, surmonté d'une tour gracile, qui devait être le donjon aux sept tortures.

Arrivé au poste de garde, Kôtan signala la capture des deux femmes puis les conduisit dans les souterrains. Là, Hadjia fut jetée brutalement dans une cellule dont la porte de chêne épais se referma sur elle. À son tour, Sandra fut précipitée dans un autre cachot. Lorsque ses yeux furent habitués à l'obscurité, elle put voir qu'il s'agissait d'une pièce nue, ne comportant ni lit ni tabouret, pas même un cruchon d'eau. En revanche des anneaux sertis dans les murs et les plafonds montraient qu'on pouvait enchaîner les prisonniers de toutes les façons possibles.

Elle attendait, croyait-elle, depuis des heures, rongée par l'angoisse, lorsque la porte du cachot s'ouvrit. Quatre hommes, porteurs de torches enflammées, entrèrent, suivis par le capitaine Kôtan. Puis la Princesse Pourpre parut. Sa tenue stupéfia Sandra. La tête de Shéraz était entièrement recouverte d'une cagoule de soie rose qui s'arrêtait juste au-dessus de sa lèvre supérieure. Deux trous lui permettaient de voir. Sur les épaules elle portait un manteau de velours pourpre, retenu autour du cou par une broche d'or et tombant librement jusqu'aux pieds. Ce manteau, largement ouvert, révélait le corps entièrement nu de la princesse et Sandra put constater qu'il ne le cédaient en rien en perfection à

celui de Ho'sharry ou de Thyrsée. Ses seins, en particulier, s'avançaient orgueilleusement dans un véritable défi aux lois de la pesanteur. Shéraz considéra un instant la prisonnière puis fit signe aux hommes d'armes et sortit du cachot. Ceux-ci saisirent Sandra chacun par un bras et la traînèrent hors de la cellule.

— Tu vas faire connaissance avec la salle de tortures, ma belle, lui dit Kôtan au passage.

Le fouet de la reine cingla le visage du capitaine qui s'était permis de parler en sa présence. Il se retira penaud, non sans avoir lancé un long regard de haine à sa souveraine. Shéraz précédait les deux gardes qui poussaient devant eux Sandra, terrorisée. Ils arrivèrent dans une grande salle emplies d'instruments de supplice, brodequins, vierge de fer, tenailles portées au rouge, entonnoirs, roue d'estrapade. Sur un signe de Shéraz, les chaînes de la prisonnière furent ôtées et sa tunique arrachée. On lui enserra les poignets dans des bracelets de cuir rivés à une grosse chaîne qui pendait du plafond et Sandra se retrouva suspendue un peu au-dessus du sol. Sur un nouveau signe de la Princesse Pourpre les gardes quittèrent la salle, la laissant seule avec la prisonnière.

Shéraz ne semblait pas pressée ; elle se contentait d'examiner le corps nu offert à ses regards. Sandra souffrait déjà terriblement des articulations de l'épaule et de ses poignets étirés, et devait faire un effort pour retenir ses gémissements. Très rapidement elle eut de la difficulté à respirer. Elle se mit à haleter, tandis que sa poitrine se soulevait à un rythme accéléré. C'était apparemment ce qu'attendait Shéraz qui s'approcha de la prisonnière et lui caressa les seins et le ventre du bout des ongles. Peu après, se haussant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa longuement sur la bouche. Sandra était bien trop terrifiée pour tenter de résister.

— Je croyais que tu n'aimais pas ça, lui dit la Princesse Pourpre, d'une voix qu'elle reconnut avec stupéfaction être celle de Hadjia.

En même temps Shéraz arrachait sa cagoule tout en éclatant de rire.

— Tu ne t'attendais pas à cela, ma douce Sandra, s'écria-t-elle. J'aime ainsi jouer au chat et à la souris avec ceux qui m'intéressent. Lorsque vous m'avez trouvée, luttant avec les griffons, mes hommes étaient cachés non loin de là, prêts à intervenir à mon premier appel. Quant à Tsian-Cheng, je le connais depuis toujours et il n'a fait aucune difficulté pour te donner à moi. Tu t'imaginais sans doute que je faisais l'amour avec lui, lorsque j'ai passé la nuit dans sa cabine ? Détrompe toi ma douce colombe, seuls la langue des femmes et leurs doigts délicats connaissent le chemin de mon intimité.

Brusquement Shéraz fit volte-face, saisit son fouet et, par deux fois, cingla le ventre de Sandra qui hurla de douleur. La Princesse rit encore et resta un moment à contempler le corps de la suppliciée, encore agité de soubresauts. Puis elle revint à elle et embrassa longuement les traces laissées par la morsure du fouet. Sa bouche reprit ensuite celle de Sandra qui, cette fois, rendit le baiser dans l'espoir de se concilier son bourreau. De fait Shéraz se recula, à son tour haletante, et lui dit :

— Écoute, je te donne le choix. Ou bien tu acceptes de m'aimer et tu deviens ma suivante, ou tu refuses et demain tu seras conduite dans la première salle du donjon aux sept tortures. Choisis !

D'une voix étranglée par la douleur, Sandra répondit :

— Je ferai tout ce que tu voudras, Shéraz, mais je t'en prie, libère-moi, mes bras vont se briser.

La reine frappa dans ses mains, les deux hommes d'armes revinrent et détachèrent la prisonnière qui, épuisée, se laissa tomber aux genoux de la Princesse Pourpre.

— Portez-la dans mes appartements, ordonna-t-elle.

Une heure plus tard le corps de Sandra avait oublié ses souffrances. Un baume avait été appliqué sur

ses épaules et ses poignets, on l'avait baignée, massée avec l'huile camphrée puis lavée à l'essence de roses. Des servantes la revêtirent d'une tunique pourpre, couleur qui semblait avoir les faveurs de leur souveraine. La Princesse attendait sa nouvelle suivante dans ses appartements privés.

— Viens, lui dit-elle, assieds-toi près de moi. Je vais te parler de mon royaume. Sache d'abord que je règne sur ce pays depuis environ trois cents ans. C'est moi qui ai fait construire le château et le donjon. Le chantier a duré presque un siècle car nous ne sommes pas très nombreux, guère plus de cinq cents personnes. La plupart de mes sujets sont des paysans ; il y a aussi une petite caste de nobles, tous des hommes, qui me doivent allégeance. L'un d'eux est amoureux de moi et prétend m'épouser, tu le connais, c'est ce capitaine Kôtan qui a feint de nous capturer. Tu imagines combien je le méprise. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai eu plaisir à le faire souffrir en lui décochant un trait lors de notre capture. J'aime humilier ces mâles vaniteux. Je sais qu'ils complotent contre moi, aussi ma garde personnelle est-elle composée uniquement de femmes et je ne crains rien de leur agitation stérile.

Une idée parut venir à Shéraz qui se leva et saisit la main de sa compagne, tout en ajoutant : « Suis-moi. » Elle l'entraîna rapidement hors du château jusqu'à un bâtiment carré situé près du donjon aux sept tortures et qu'elle précisa être les quartiers de la garde noble. Lorsqu'elles entrèrent, le capitaine Kôtan s'y trouvait au milieu de nombreux officiers.

— Voici ma nouvelle dame de compagnie, déclara la Princesse Pourpre, j'exige que vous la saluiez tous en mettant un genou en terre !

Le sang monta au visage du capitaine et son bras eut un léger mouvement en direction de son épée. Sandra eut l'impression qu'il était à deux doigts de passer son arme au travers du corps de sa souveraine. Il parvint à se contenir et accomplit l'acte humiliant qui lui était demandé. Shéraz, satisfaite, se détourna et, de sa démarche rapide, regagna le château. Toujours suivie de Sandra, elle monta jusqu'à ses appartements et se laissa tomber à la renverse sur le lit en riant aux éclats.

— Pourquoi as-tu agi ainsi ? demanda Sandra.

— Je m'ennuie, expliqua la reine, alors je ne veux pas laisser échapper une occasion de m'amuser un peu. Que veux-tu, les distractions sont rares ici, en dehors de la chasse dont on se lasse rapidement. Ce chien de Kôtan était sur le point de tirer son épée, c'était trop drôle.

Shéraz s'interrompit, perdue dans une réflexion intérieure, puis elle reporta son attention sur sa compagne et son visage prit une expression gourmande. Elle se redressa, retira ses vêtements et s'allongea de nouveau sur le lit, nue.

— Aime-moi, dit-elle simplement.

Un instant Sandra fut paniquée : comment devait-elle agir avec une femme ? Elle essaya de se rappeler la manière dont les hommes du monde de la Réalité, qu'elle avait autrefois connus, s'étaient comportés avec elle. Alors, doucement elle s'allongea contre Shéraz et, du bout de la langue, elle se mit à lui caresser la pointe des seins. Lorsqu'elle sentit le corps de la reine s'animer d'un premier frémissement, ses caresses devinrent mordillements et Shéraz laissa échapper un gémissement. Sandra comprit qu'elle était sur la bonne voie ; ses mains prirent possession du ventre et des cuisses de sa compagne, ses doigts se firent insinuants et se glissèrent peu à peu jusque dans le domaine secret, Shéraz poussa un cri et fut parcourue d'un frisson voluptueux, tandis que son corps se cambrait en arc de cercle. Elle serra Sandra contre elle et leurs bouches s'unirent. Étroitement embrassées les deux femmes roulèrent sur le lit, leurs langues emmêlées. Sandra se retrouva sous Shéraz qui, d'un simple mouvement du bassin, lui écarta les jambes et colla son ventre au sien. Bientôt leurs clitoris se frôlèrent et Sandra sentit une bouffée de jouissance envahir son corps tandis que les parois de son vagin s'humectaient. Loin de résister à sa compagne, elle s'ouvrait le plus possible pour se laisser

pénétrer par elle. Brusquement la reine repoussa Sandra et, se couchant sur elle, enfouit sa langue dans le sexe de sa compagne. La sensation fut si forte que la jeune femme ne put s'empêcher de laisser échapper un cri de jouissance animale.

Ces jeux érotiques se poursuivirent plusieurs heures jusqu'à ce que, les sens en feu, la reine allât prendre une paire de godemichés en ivoire et en fît jouir habilement Sandra tandis que celle-ci lui rendait la pareille. Épuisées, les deux femmes se laissèrent aller au sommeil.

— Eh bien, demanda la reine à l'aube, es-tu toujours rebelle aux amours féminines ?

— Tu sais bien que non. Mes gémissements ont déjà répondu à ta question, je pense. Plusieurs fois j'ai joui si fort que j'ai cru m'évanouir. Je n'ai jamais connu d'homme qui fasse aussi bien l'amour que toi.

La reine eut un petit sourire satisfait.

— Choisiras-tu encore des hommes pour partenaires, ma douce Rêveuse ? demanda-t-elle.

— Si je le puis, oui, répondit sincèrement Sandra. Leur membre viril est tout de même plus agréable que cette chose froide et inerte dont nous avons dû user !

La Princesse Pourpre éclata de rire ; sans insister, elle sonna ses servantes et ordonna qu'on prépare les bains et qu'on serve le petit déjeuner.

En fin de matinée, Shéraz emmena sa nouvelle suivante faire le tour de ses terres. Elles partirent à dos de mulet et Sandra aperçut de rares paysans travaillant aux champs, sous la protection de gardes armés, l'arbalète pointée vers les deux. À la mi-journée la reine s'arrêta à la ferme de son intendant où un repas à peine digne des Basses Terres leur fut servi.

— On mange mieux chez Tsian-Cheng ! reconnut Shéraz. Ici, rien ne pousse ou presque, alors il faut nous contenter de peu. De retour au château, nous ferons la sieste puis je donnerai l'audience journalière. Ce ne sera pas long, des histoires de poules volées ou de clôtures renversées, toujours la même chose. Ce soir, repas officiel, à peine meilleur je te préviens, en présence des nobles, cet imbécile de Kôtan en tête. Ensuite nous aurons toute la nuit pour nous aimer à nouveau.

Sandra ne pouvait s'empêcher d'être stupéfaite du mode de vie monacal des habitants du monde des Rêves. Non seulement ils ne disposaient d'aucun moyen de distraction mais encore ils semblaient ne rien connaître des arts et ignorer les joies que procurent les enfants et la vie de famille.

— Tes journées se passent-elles toutes ainsi, Shéraz ? demanda-t-elle, incrédule.

— Oui, cela te semble monotone, n'est-ce pas ? J'ai entendu parler, par des Rêveurs, des merveilleuses distractions qu'offre le monde dont tu viens. Nous ne connaissons rien de tel ici, tu le sais. Alors, fréquemment, je vais chasser le griffon qui abonde dans la région ou, plus rarement, le dragon. Il me faut remonter assez loin vers le nord, au-delà de l'Aï-Dpur, car Tsian-Cheng a tué tous ceux qui vivaient le long de la Rhia. Ce sont mes seuls passe-temps.

— Tu oublies la torture des prisonniers.

La reine éclata de rire.

— Nous parlerons de cela une autre fois, dit-elle.

La soirée se déroula exactement comme prévu. Elle fut cependant marquée par un incident. Agacée par le rire trop bruyant du capitaine Kôtan, Shéraz lui jeta son verre de vin au visage. L'officier, furieux, quitta la table, suivi par une demi-douzaine de ses amis. Les autres nobles présents affectèrent de ne pas avoir remarqué l'incident et le repas continua comme si de rien n'était.

Une heure plus tard la reine étreignait Sandra sur sa couche.

Les journées suivantes – peut-être y en eut-il vingt ou trente, Sandra en perdit bientôt le compte –, furent toutes semblables à celle-là. La jeune femme accompagna quatre fois la reine à la chasse au griffon, visita les plus petits recoins de son royaume et fit connaissance de la plupart de ses habitants. Quant aux nuits, elles furent identiques à la première et initièrent Sandra à toutes les possibilités des amours saphiques. Puis, un jour, sans en avoir soufflé mot auparavant, la Princesse Pourpre annonça son intention d’aller dans le nord, dès le lendemain.

— Tu resteras ici, dit-elle à Sandra, car nous passerons près de l’Aï-Dpur et tu pourrais chercher à t’enfuir.

La prisonnière, à qui la même idée était aussitôt venue, eut beau supplier la reine, celle-ci se montra inflexible. À l’aube suivante, elle laissa Sandra dans sa chambre et alla prendre la tête d’un groupe de chasseurs. Elle n’était pas partie depuis une heure que Kôtan apparut et fit signe à Sandra de le suivre. Il la conduisit dans une autre aile du château d’où l’on pouvait apercevoir la petite troupe qui s’éloignait. À sa tête on reconnaissait aisément la silhouette de Shéraz.

— Cette chienne restera absente trois jours, dit le capitaine. Si tu prends l’autre piste, tu peux gagner la Rhia et, avec un bon mullet, être dans l’Aï-Dpur avant qu’elle soit revenue. Je te fournirai la monture.

— Pourquoi ferais-tu cela ?

— Je la hais et tout ce qui peut la blesser me réjouit profondément ; or, elle s’est toquée de toi et sera furieuse de ne pas te retrouver à son retour. Par ailleurs, j’ai envie de ton corps et tu devras longuement gémir sous moi avant que je te laisse partir.

Sandra ne prit même pas le temps de réfléchir.

— Je suis prête, répondit-elle simplement.

Kôtan la conduisit à ses quartiers et se montra un amant inépuisable comme l’étaient tous les mâles du monde des Rêves. Sandra se rendit compte que son corps avait changé et résistait beaucoup mieux aux assauts répétés. À la mi-jour-née le capitaine, enfin repu, invita la jeune femme à partager son repas puis il lui remit une arme, des provisions et un mullet. Il tint à la conduire lui-même jusqu’à la piste et lui indiqua la direction à suivre.

— Avant la tombée de la nuit, précisa-t-il enfin, tu arriveras à une cabane de pêcheur abandonnée. Ne t’aventure pas au-delà pour ce soir car les bêtes de la nuit te massacraient. Ensuite, il te suffira de suivre le fleuve jusqu’au pied du mont Phlegn que tu connais déjà à ce qu’on m’a dit.

— Et la reine ? ne put s’empêcher de demander Sandra.

— Elle est loin maintenant. Dis-toi bien qu’une fois arrivée à cette cabane, tu es sauvée. Même en admettant qu’elle rebrousse chemin ce soir, jamais elle n’ira te chercher là. Maintenant, pars !

Sandra eut à peine le temps de le remercier que son mullet, propulsé en avant par une claque vigoureuse, s’élançait au trot sur la piste.

Pendant le trajet elle se retourna sans cesse tant elle avait peur de voir les gardes de la reine lancés à sa poursuite. Pourtant personne ne la suivit et elle put continuer son chemin, silhouette minuscule perdue dans un paysage désertique. Les premières lueurs violettes du crépuscule apparaissaient lorsqu’elle arriva en vue de la cabane abandonnée ; elle était sauvée ! La poitrine délivrée de l’étau qui l’enserrait, Sandra mit pied à terre et pénétra dans le refuge. Elle fut immédiatement réduite à l’impuissance par deux hommes d’armes tandis que la reine se dressait devant elle.

— Et voici ma belle Rêveuse, exacte au rendez-vous que je lui avais fixé par l’intermédiaire du capitaine Kôtan ! Naturellement, ma douce colombe, tu sais quelle est la peine encourue pour t’être

enfui ? Demain, dès l'aube, tu feras connaissance avec la première salle du donjon aux sept tortures.

Sandra voulut répondre mais un bâillon lui fut brutalement enfoncé dans la bouche tandis que les gardes lui attachaient les bras derrière le dos. La Princesse Pourpre s'approcha et, du bout des doigts, lui effleura gentiment la naissance de la gorge.

— Tu vois, mon aimée, lui dit-elle, je ne t'avais pas menti, j'allais bien à la chasse dans le nord. Simplement je t'avais laissé ignorer quel genre de gibier je comptais capturer. Allons, vous autres, en route.

Obéissant à l'injonction, les gardes écartèrent le mur de roseau qui formait le fond de la cabane, révélant un passage souterrain éclairé par des torches fuligineuses. Sandra fut hissée sur son mulet et ramenée au château en moins de deux heures alors qu'il lui en avait fallu plus du double pour parcourir le même trajet à l'air libre. Shéraz s'éloigna tandis que ses hommes jetaient sans ménagement son ancienne favorite dans la cellule qui avait été sienne lors de son arrivée au château. Avant de refermer la porte du cachot, l'un des gardes vérifia ses liens et, par surcroît de précaution, lui entrava les jambes.

Souffrant de tous ses membres, Sandra ne put trouver un instant de repos. Elle n'était plus que terreur. Après une nuit d'angoisse, elle entendit des pas dans le couloir qui menait à sa cellule et, un instant, son cœur s'arrêta de battre. La porte s'ouvrit sur le capitaine Kôtan qui, après lui avoir adressé un petit salut ironique, la fit porter à l'extérieur par deux gardes. Là, elle fut détachée, déshabillée puis revêtue d'une cape de velours vert. Ses gardiens la conduisirent jusqu'à la grand-salle du château où attendait Shéraz, drapée dans un manteau de soie pourpre qui laissait son corps nu largement offert aux regards.

— Voyez celle qui m'a trahie, celle que j'aimais comme une sœur, dit-elle en montrant du doigt Sandra. Elle va maintenant expier son crime et regretter amèrement le jour qui l'a vue naître. Au soir de la septième journée elle mourra dans un paroxysme de souffrance. Sachez bien que ce sort serait le vôtre si vous veniez à me manquer de foi à votre tour.

Sur ces mots la reine sortit à pas lents de la grand-salle, suivie à distance respectueuse par Kôtan et les gardes qui poussaient la prisonnière devant eux. Sandra avançait hébétée, comme dans un mauvais rêve, la cruauté et la perfidie de la reine lui apparaissaient maintenant si clairement qu'elle n'essaya même pas d'implorer sa pitié.

Arrivée au donjon, Sandra fut livrée à deux bourreaux. Ils lui retirèrent sa cape et l'attachèrent par les chevilles et les poignets à quatre poteaux de bois fichés en terre. Elle était suspendue à plat ventre, le corps parallèle au sol, un bambou acéré dressé au-dessous du ventre. Tant qu'elle tirerait sur les liens qui l'entravaient, son corps resterait au-dessus du bambou, dès que la fatigue lui ferait lâcher prise elle s'empalerait. La reine apparut et congédia les bourreaux. Elle s'approcha de sa victime et lui dit :

— Tu ne peux savoir, ma tendre Rêveuse, combien la souffrance des autres m'est douce, surtout si elle dure longtemps. Heure après heure, le supplice devient plus intolérable et le sujet implore vainement la mort ; mais il sait que son martyre va durer encore et encore. Ma plus grande extase est de rester là et de contempler la dégradation des êtres sous l'effet de l'excès de douleur. On voit les traits se tirer, les yeux se creuser, les corps se tordre et les larmes couler, muettes. J'observe et je suis heureuse d'une joie à la fois esthétique et érotique. Ces corps déformés par les supplices, je les trouve beaux, je les aime...

Soudain oppressée, la reine se pencha sur Sandra et couvrit les creux de ses reins de baisers. Du bout des ongles elle effleura son dos puis sa main se glissa entre ses cuisses et s'introduisit doucement dans son sexe, déclenchant chez la malheureuse un orgasme involontaire qui faillit lui faire lâcher prise et

provoquer son empalement.

La porte de la salle fut brutalement ouverte et une femme appartenant à la garde personnelle de la Princesse Pourpre se précipita dans la pièce. Elle parla à l'oreille de Shéraz qui s'empressa de la suivre. Sandra crut distinguer les mots « nobles » et « complot ». Restée seule, sa situation ne s'en était pas améliorée pour autant et, bientôt, elle se sentit épuisée et prête à s'abandonner à la morsure du pal. Alors apparut le capitaine Kôtan portant sur son épaule le corps nu d'une femme ligotée, la tête emprisonnée dans une cagoule. Il la jeta sur le sol et délivra Sandra puis saisit de nouveau sa prisonnière qui, à travers un bâillon, poussait des cris de rage impuissante. Il la souleva au-dessus du bambou, plaçant son ventre sur la pointe, et la laissa retomber. La femme poussa un hurlement horrible lorsque l'instrument de supplice s'enfonça dans ses intestins.

— Rêveuse, dit le capitaine à Sandra, je te conseille de fuir, et cette fois pour de bon.

Sur ces mots, il partit en courant, laissant la jeune femme stupéfaite. Instinctivement, Sandra reporta ses regards sur la malheureuse qui agonisait près d'elle. Ce corps parfait ne pouvait appartenir qu'à Shéraz ; une révolution de palais avait dû se produire et Kôtan prendre le pouvoir. Ironie du sort, la reine, dont le bambou avait maintenant traversé le corps de part en part, allait mourir dans les souffrances qu'elle avait désiré infliger à sa favorite. Sandra ne voulut pas rester dans le doute et ôta la cagoule de la suppliciée : c'était bien la Princesse Pourpre qui gémissait là, le ventre ouvert. Sandra hésita. Devait-elle l'abandonner à son sort et tenter de fuir dans la confusion qui régnait au-dehors ou la sauver en échange de sa liberté ? Mais pouvait-on avoir confiance dans la parole de Shéraz ? Presque malgré elle, ses mains défirent le bâillon.

— Vite, les médecins... en bas... gémit la reine, cours... seras libérée... le jure... vite, je perds tout mon sang...

Malgré ce que la reine lui avait fait subir, Sandra ne put supporter de la voir agoniser ainsi. Elle dévala l'escalier désert jusqu'à la salle des médecins et les prévint ; sans se presser, ils prirent deux pots d'onguent cicatriciel et montèrent dans le donjon. Il leur fallut moins d'un quart d'heure pour guérir la Princesse Pourpre qui s'élança pour rallier ses partisans et mater la révolte. Sandra voulut la suivre mais des gardes, placés à la porte du donjon, lui ordonnèrent d'attendre le retour de la reine.

— L'ordre est rétabli, ma petite Sandra, déclara celle-ci lorsqu'elle réapparut plus tard, et Kôtan a expié ses crimes. Sans toi, je serais morte à présent, il convient que tu sois dignement récompensée.

Shéraz se retourna vers les gardes et leur ordonna :

— Kôtan avait délivré cette chienne. Ils devaient être complices. Remplacez-la sur son instrument de torture !

Malgré ses cris et ses supplications, Sandra fut ramenée dans la première salle du donjon aux sept tortures et se retrouva bientôt suspendue au-dessus du bambou acéré, encore frais du sang de Shéraz. Celle-ci apparut presque aussitôt, riant aux éclats de sa fourberie, et vint caresser le corps de sa victime. Au bout d'un moment, elle déclara :

— Assez joué.

Elle frappa dans ses mains, des gardes apparurent et délivrèrent Sandra.

— Tu seras libérée demain, Rêveuse. Ce soir, viens m'aimer, dit la Princesse Pourpre.

Le potager de Paul Cazaubon s'étendait derrière sa pharmacie, cinquante ares de bonne terre qu'il cultivait amoureusement depuis quarante ans qu'il était installé au village d'A. Ce matin-là, il effectuait un semis de radis lorsqu'un taxi agenais déposa Dietrich Humboldt et le Swami Gîta devant sa porte. Il avait été vivement intrigué par l'appel téléphonique du professeur reçu la veille ; aussi, après leur avoir offert un copieux petit déjeuner, il les questionna sur le but de leur visite. Humboldt lui fit un exposé général de la situation, interrompu à plusieurs reprises par les : « Ce n'est pas possible... ce n'est pas possible... » du pharmacien. À la fin Cazaubon leva les bras au ciel.

— Je suis un homme simple, professeur, s'écria-t-il, mais, à mon modeste niveau, un homme de science. De plus je suis positiviste et athée, aussi je ne puis croire tout ce que vous venez de me révéler. Je me souviens cependant d'avoir entendu Lodaüs parler de ces êtres-énergie avec beaucoup de persuasion. Et puis Marc Lafitte est mort, bien sûr, dans des circonstances inexplicables, bien faites pour corroborer la réputation maléfique du domaine de R. Je ne puis vous croire, messieurs, mais mon aide, bien faible je le crains, vous est acquise et ma maison vous est ouverte.

— Détrompez-vous, monsieur Cazaubon, votre aide peut nous être précieuse, répondit Humboldt. Vous êtes, à ma connaissance, la seule personne qui ayez rencontré Lodaüs, visité le manoir et s'en souviennent. Pourriez-vous nous faire part de vos souvenirs ?

— J'ai bien peur qu'ils soient un peu brouillés ; c'était il y a deux ans, vous savez, et je suis un vieil homme. Enfin, je vais essayer. Sandra Fennini, une gentille jeune femme qui m'avait soigné à l'hôpital d'Agen, était devenue infirmière, ou garde-malade, je ne sais plus, au manoir. Elle descendait parfois au village et venait bavarder avec l'abbé et moi. Un jour, elle nous a transmis une invitation à dîner de Lodaüs. Nous étions très excités car le fait ne s'était jamais produit. Nous sommes donc partis là-bas et c'est un chat qui nous a accueillis. Il s'appelle Aï-d'Moloch, je crois. Il pouvait répondre à des questions en faisant oui ou non avec la tête, c'est du moins ce que Sandra nous avait dit. De fait, cet animal donnait l'impression de comprendre tout ce que nous disions. Il nous a conduits au laboratoire de son maître, situé sous la grand-salle. Lorsque nous sommes arrivés, Lodaüs suivait la marche d'un homme dans une boule de cristal. L'image était en relief et d'une extrême netteté ; nous avons très bien vu ce vagabond, Isidore, qui est arrivé plus tard au cours du repas et a tellement impressionné l'abbé. Il a cru y reconnaître Satan en personne.

— Lodaüs vous a-t-il fourni quelque explication quant à ce globe ? demanda le professeur.

— Aucune, je le crains. Nous sommes remontés dans la grand-salle où un repas froid, mais somptueux, avait été servi à l'avance. Incidemment ma petite Sandra nous a dit n'avoir jamais aperçu la moindre domesticité de R. et pas davantage de cuisine ! Le châtelain nous a alors présenté ses autres invités : le malade de Sandra, Modeste, un gentil garçon bien qu'il ait été un peu amnésique. Puis une pauvre femme qui regardait haineusement notre hôte et tenait compagnie à un simple d'esprit surnommé l'Oiseau. Isidore enfin, en qui l'abbé a cru découvrir le démon et, de fait, il parlait sans cesse de damnation, d'enfer et de flammes éternelles.

— Quelque chose dans ce que vous avez vu ou entendu au manoir peut-il permettre d'établir un lien entre Lodaüs et les disparitions de Josette Rueil et Didier Chaptal, survenues il y a vingt ans ? Nous avons tout lieu de supposer qu'un tel lien existe, mais nous n'en avons pas la certitude.

Sans répondre, le pharmacien se leva et quitta la pièce, laissant ses interlocuteurs un peu surpris. Il revint presque aussitôt avec un marteau de géologue rouillé et le tendit à Dietrich Humboldt.

— Tenez, dit-il. Cet instrument a appartenu à Didier. Il se trouvait au manoir de R. et c'est Joachim Lodaüs qui, par dérision semble-t-il, l'a donné à Sandra Fennini.

Le professeur, très étonné par ce qu'il venait d'entendre, voulut intervenir mais Paul Cazaubon reprenait déjà :

— Quant au lien entre Josette Rueil et le manoir, il a été établi par le châtelain lui-même lorsque Sandra s'est présentée à lui pour la première fois. Il lui a dit quelque chose comme : « Vos parents sont venus d'Italie à Agen en 1957, madame Fennini, l'année de la mort de Josette Rueil. » Cette déclaration nous avait beaucoup surpris et inquiétés l'abbé et moi. Ceci, joint à l'envoi du marteau, nous a donné l'impression que le châtelain tenait à nous faire savoir qu'il était responsable des événements passés. Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Je ne saurais le dire.

— Vos révélations sont réellement extraordinaires ! s'exclama le professeur. Vous êtes véritablement une mine de renseignements.

— Si ma pauvre Sandra était là, elle vous aurait appris beaucoup plus de choses, puisqu'elle a habité au manoir une quinzaine de jours.

— Et vous n'avez aucune idée de ce qu'elle a pu devenir ? demanda Humboldt.

— Oh si ! Je le sais, elle nous l'avait dit avant de partir. Le domaine de R., nous a-t-elle expliqué, communique avec une sorte d'univers parallèle, le monde des Rêves. Sandra s'y rendait toutes les nuits et Lodaüs, en récompense de ses services, lui avait promis de l'y faire passer physiquement.

— Extraordinaire ! Et vous vous dites positiviste ! s'écria le professeur en riant. Puisque vous semblez tout savoir, monsieur Cazaubon, pourriez-vous nous dire ce que sont devenus Josette Rueil et Didier Chaptal ?

— J'ai toujours pensé que la jeune fille était morte et je n'ai aucune information là-dessus. En ce qui concerne Didier, Sandra nous a dit qu'elle avait retrouvé sa trace dans le monde des Rêves. Il y aurait été précipité par un piège situé sur le domaine de R.

— Savez-vous où ?

— Sandra m'a parlé d'une caverne creusée dans la falaise que surplombe le manoir. Son entrée est peu éloignée d'une sculpture qui représente une sorte de polype hideux, m'a-t-elle dit. Si vous le désirez, cet après-midi je vous conduirai à R. et je vous indiquerai la direction à suivre pour retrouver cette caverne.

— L'accès de la propriété est-il libre ? demanda encore le professeur.

— Oui, mais il est pénible physiquement de s'y rendre, répondit Cazaubon. Dès que l'on franchit les limites du domaine, une forte angoisse vous saisit, accompagnée de sueurs froides ; cela peut aller jusqu'à l'évanouissement. Je n'en connais pas la cause, mais j'ai pu constater plusieurs fois le phénomène. Sandra m'a assuré qu'il disparaissait avec l'accoutumance. Pendant longtemps j'ai pensé que la mauvaise réputation de l'endroit venait uniquement de là et que les prétendues pratiques de magie noire des châtelains n'y étaient pour rien.

Le professeur accepta la proposition de Paul Cazaubon. C'est ainsi qu'en début d'après-midi, après un solide repas campagnard préparé par le pharmacien, celui-ci conduisit ses deux hôtes jusqu'aux limites du domaine de R. Il leur indiqua la direction de la falaise et s'offrit à attendre leur retour dans sa vieille 2 CV, héritée de l'abbé Lafitte, son âge lui interdisant de les suivre. Dietrich Humboldt et le Swami s'engagèrent sur les terres de Lodaüs et expérimentèrent aussitôt le malaise qui saisissait chaque nouveau visiteur. Le professeur dut faire appel à tout son empire sur lui-même pour ne pas rebrousser chemin. Non sans quelque dépit, il constata que l'hindou semblait beaucoup moins affecté que lui ; sans doute ses exercices yogistes lui permettaient-ils de mieux contrôler les réactions de son corps.

Pour cacher son trouble, Humboldt se mit en route d'un pas qu'il espéra résolu. Les deux hommes traversèrent la lande en direction de la forêt qui grimpe jusqu'au pied de la falaise de R. et la dissimule partiellement aux yeux des voyageurs de la plaine. Quittant le chemin du manoir, ils coupèrent à travers bois malgré les ronces et les buissons de thuyé épineuse qui rendaient leur progression pénible. Après bien des efforts, ils parvinrent à la muraille de roche noire qu'avaient décrite Didier puis Sandra. Le professeur examina attentivement cette curiosité géologique. Il tenta de prélever un échantillon de la pierre noire avec son canif et ne parvint qu'à ébrécher la lame, pourtant du meilleur acier.

— On dirait une roche basaltique, dit-il au Swami qui l'avait regardé faire sans bouger. Sa présence ici est une impossibilité puisque le terrain environnant est tertiaire ; encore un mystère de plus à mettre au compte du domaine ! Cela étant, essayons maintenant de découvrir la caverne. D'après ce qu'a dit cette infirmière à M. Cazaubon, elle est située à mi-hauteur de la falaise à la gauche du manoir. Suivons donc cette direction.

Sans attendre de réponse, le professeur mit son projet à exécution malgré la thuyé qui poussait dru le long du rocher. Armé d'un bâton il brisait ou écartait les branches couvertes d'épines, frayant ainsi un passage à l'hindou qui le suivait silencieusement. Peu à peu les genêts remplacèrent les buissons de thuyé et la progression devint plus aisée.

— Là ! dit soudain le Swami.

Il désignait un relief dans la roche noire, à peine visible en raison de l'abondance des feuillages. Humboldt examina soigneusement le point indiqué ; peut-être était-ce la sculpture mentionnée par le pharmacien, on ne pouvait en être sûr. Avec une agilité déconcertante pour un homme de sa corpulence et de son âge, le professeur se mit à grimper le long d'un arbre accolé à la muraille rocheuse. Il parvint ainsi à une corniche naturelle qui courait le long de la falaise. Une fois rejoint par le Swami, il s'y avança. La sculpture se trouvait à peu de distance, un bas-relief qui grimaçait à hauteur de leur visage. On distinguait une chose tentaculaire avec, au centre du corps, une sorte d'œil protubérant. Cet œil était usé comme si, durant des siècles, on avait appuyé à cet endroit. La sculpture ne pouvait être considérée un moment sans qu'il s'en dégage une impression de malignité. C'était assurément une créature qui était représentée là, et elle avait dû être infiniment perverse. À travers l'abîme de temps qui la séparait de notre époque, une aura de mal l'entourait encore.

— Qu'en pensez-vous, Swami ? demanda Humboldt.

— Vos prêtres y verraient sans doute la bête de l'Apocalypse. Je sais, quant à moi, que c'est une chose mauvaise et qu'il vaut mieux s'en écarter.

— Regardez cette fine ligne qui court depuis le bas de la corniche jusqu'à trois mètres de hauteur pour redescendre plus loin. Une partie du rocher doit pivoter, il y a là une porte secrète dont la sculpture est à la fois le signe et la serrure. Je suppose qu'il fallait appuyer sur cette protubérance, voyez combien elle est usée, tout en prononçant une formule rituelle. Une sorte de « Sésame, ouvre-toi ». Malheureusement, nous ne la connaissons pas. Aussi mieux vaut poursuivre l'exploration de cette corniche, peut-être nous mènera-t-elle à la caverne découverte par le jeune Didier.

— Vous estimez que ce n'est pas celle qui se cache derrière ce bas-relief, Herr Professor ?

— En effet. Comment ce garçon aurait-il pu connaître la formule qui y donne accès ? Il ne peut s'agir que d'une excavation à l'air libre. Venez.

Les deux hommes reprirent leur progression le long de la muraille noire, attentifs à ne pas dérapier. Malgré ronces et branchages, ils avancèrent rapidement jusqu'à ce qu'ils aient aperçu une trouée dans le roc, située un peu au-dessus de leur tête.

— Ce doit être là ! s'exclama le professeur d'une voix rendue vibrante par l'émotion de la découverte. Aidez-moi, Swami, que je me hisse là-haut.

Ainsi fut fait et bientôt tous deux purent contempler la caverne qui s'ouvrait devant eux. Ses dimensions étaient beaucoup plus considérables que ne le laissait supposer l'ouverture. Elle mesurait près de trente mètres de long sur vingt de large et la hauteur de voûte ne devait pas être éloignée de sept ou huit mètres. Des dépôts de sédimentation recouvraient le sol par endroits. Certains avaient été brisés avec un instrument tranchant, pic ou marteau de géologue.

— Regardez ! s'écria Humboldt, en se précipitant pour ramasser un fossile qui avait été desserti de sa gangue.

Il le tendit au Swami qui hocha la tête sans rien dire.

— Un trilobite, reprit le professeur. Cette sédimentation a été déposée par la mer silurienne, à l'aube des temps géologiques. C'est assurément Didier Chaptal qui a découvert ce fossile il y a vingt ans de cela. Voyons s'il ne reste pas d'autres traces de son passage.

Il achevait de prononcer ces mots lorsque son regard fut attiré par une sorte de frémissement qui parcourait la muraille en face de lui. Surpris, Dietrich Humboldt s'approcha pour examiner la roche ; un bas-relief identique à celui qu'il avait aperçu sur le rocher de la falaise lui faisait face. Celui-ci était d'un contour beaucoup plus précis, comme s'il venait de jaillir sous le ciseau du sculpteur. Il s'en dégagait une indicible impression d'obscénité et de malignité. Le professeur, stupéfait, ne pouvait détacher les yeux de l'entité inhumaine qui était représentée là. Celle-ci fut prise d'un nouveau frémissement et l'un de ses tentacules changea subtilement de forme grossissant puis rapetissant selon un rythme hypnotique.

Complètement subjugué, Humboldt eut l'impression que la muraille rocheuse qui lui faisait face devenait transparente, comme un corps subtil. Son regard plongea au-delà de l'entité qui l'avait pris au piège, il traversa la matière, il traversa le temps. Sans le savoir, le professeur allait avoir le privilège unique de contempler la race infâme des Niurath à l'époque où ils dominaient la Terre ; bien avant que la mer silurienne n'ait baigné notre globe.

Une vision d'ensemble lui montra d'interminables files d'êtres poulpesques qui se traînaient sur le sol en direction de la falaise noire de R. Grâce à leurs pseudopodes préhensiles, ils grimpaient les uns après les autres jusqu'à la porte signalée par le bas-relief, ce jour-là largement ouverte. L'esprit d'Humboldt fut alors brutalement happé par le piège énergétique et se retrouva emprisonné dans le corps d'une des créatures qui venait de pénétrer dans le sanctuaire. Dès cet instant il eut la révélation qu'il se trouvait dans le temple secret du grand Shamphaläi, le dieu vivant de la Terre.

Le Niurath, qui lui servait d'hôte, emprunta un couloir descendant, totalement obscur. Afin de ne pas s'égarer dans le labyrinthe des galeries souterraines, il raclait les murs de l'énorme griffe qui terminait chacun de ses tentacules. L'être parvint ainsi jusqu'à une salle de dimensions cyclopéennes occupée, en son centre, par un cube de quartz rose luminescent. Le professeur devina qu'en son sein résidait le grand Shamphaläi, la divinité qui, à l'aube des temps, avait régné sur la Terre entière.

L'immense salle fut bientôt pleine ; de tous les points du globe, les Niurath avaient convergé vers le lieu du sacrifice. Car, Humboldt s'en rendait compte, quelle autre cérémonie aurait pu être agréable à ce terrible dieu ? Ce dieu qui inspira une terreur telle qu'elle lui survécut à travers les siècles bien après la disparition de son culte ! En même temps, le professeur eut l'intuition que ce n'était pas du sang que les Niurath comptaient offrir, un sang qui d'ailleurs ne coulait pas dans leur corps. C'était la vie même de ses sujets qu'absorbait le grand Shamphaläi ; il en tirait force et puissance.

Alors l'être qui renfermait l'esprit du professeur s'avança vers le cube de quartz rose. Humboldt

comprit que c'était sa propre vie qui, à travers les abîmes de temps, allait être offerte à Shamphaläi. Loin de s'en alarmer, il se sentit au contraire transporté de joie à l'idée de s'unir au dieu vivant. Un hurlement guttural, jailli d'un lointain futur, le tira de son enchantement.

Le Swami, constatant la transe dans laquelle était plongé son compagnon, venait de l'en tirer par ce moyen brutal mais efficace. Le choc fut très dur pour le professeur qui manqua défaillir dans les bras de l'hindou. Le Swami traîna Humboldt jusqu'à l'air libre pour lui permettre de reprendre ses esprits.

— Venez, Herr Professor, dit-il, il ne faut pas rester là. Le piège qui a provoqué la disparition du jeune Didier est toujours amorcé et prêt à happer les visiteurs imprudents.

Le Swami Gîta aida Humboldt à se laisser glisser jusqu'à la corniche puis, grâce aux branches d'un arbre proche, ils regagnèrent le bas de la falaise. Tout en haut, silhouette hiératique figée sur un promontoire rocheux, un grand chat noir les observait.

Ce fut presque en courant que le professeur et le Swami traversèrent le bois, puis la lande qui les séparaient de la route où les attendait Paul Cazaubon. Celui-ci, à voir la pâleur de Humboldt, comprit que l'expédition avait failli mal tourner.

Les trois hommes revinrent au village et décidèrent de tenir conseil. Ils venaient à peine de s'installer qu'un grattement furtif se fit entendre derrière une porte. Surpris, ils se retournèrent et aperçurent une enveloppe glissée sous l'huis. Tandis que le pharmacien allait la ramasser, Humboldt se précipita à la fenêtre pour tenter d'apercevoir le messenger. Il eut juste le temps de distinguer la forme noire d'un chat qui disparaissait dans le jardin.

— Que dit la lettre ? demanda-t-il.

— Elle vous est adressée et ne comporte qu'une ligne, répondit Paul Cazaubon. La voici : « Venez demain matin, à 9 heures au soleil. » C'est signé Joachim Lodaüs.

## Clef N° 7 : Thyrsée

Depuis un moment déjà Sandra s'éloignait du fief de Shéraz. Elle avait encore de la peine à réaliser qu'elle était libre et pouvait poursuivre sa route vers l'Aï-Dpur. À chaque détour du chemin elle s'attendait à voir surgir les soldats de la Princesse Pourpre qui se saisiraient d'elle et la ramèneraient au donjon aux sept tortures. Pourtant, après avoir suivi le souterrain conduisant à la cabane où la reine s'était jouée d'elle, elle avait pu poursuivre son chemin sans encombre et venait de quitter le royaume de Shéraz.

Le paysage s'était peu à peu transformé et prenait des allures de cratère lunaire tant la région était désertique. Toute végétation en était absente et Sandra n'avait pour compagnons que les pierres du chemin et la fine poussière que soulevaient les sabots de son mulet. Au lointain, vers l'est, elle apercevait les pics déchiquetés qui délimitaient le domaine de la reine Sépher. À l'ouest, toute proche, il y avait la Rhia dont elle suivait le cours, et au nord, face à elle, se dressait une chaîne de montagnes aux sommets arrondis parmi lesquelles se trouvait le mont Phlegn qu'il lui fallait atteindre.

À la mi-journée elle fit honneur aux provisions qu'on lui avait remises, en même temps qu'une tunique et une arbalète, à son départ du château de Shéraz. Puis, elle reprit sa lente chevauchée dans une région toujours aussi désolée. C'est au bout d'une nouvelle heure de route qu'elle aperçut un premier signe de vie. De loin, elle crut d'abord à quelque animal accroupi sur le bord du chemin. En s'approchant, elle reconnut la silhouette courbée d'une vieille femme qui tentait de bêcher la terre stérile. La vieille paraissait toute difforme sous sa houppelande noire et chaque coup de bêche devait lui coûter un effort immense. S'étant un peu avancée, Sandra aperçut quelques maigres légumes qui poussaient autour d'une cabane faite de pierres plates entassées les unes sur les autres. Instruite par ses précédentes expériences dans les Hautes Terres, elle se garda bien de s'approcher de trop près de la paysanne ; au contraire, elle arma son arbalète et se tint prête à toute éventualité. Une fois arrivée à sa hauteur, Sandra eut la surprise de voir la silhouette cassée se redresser d'un seul coup tandis que la femme jetait au loin sa bêche et la houppelande qui dissimulait ses traits. Shéraz se tenait devant elle.

Instinctivement Sandra braqua son arbalète sur la poitrine de la Princesse Pourpre. Celle-ci, presque nue et sans arme, ne paraissait pas animée de mauvaises intentions. Elle se contenta de rire devant le geste de son ancienne prisonnière.

— Pensaistu que j'allais te laisser partir sans venir te saluer, ma belle Rêveuse ? demanda-t-elle. Le capitaine Kôtan t'envoie également son bon souvenir.

— Kôtan ? s'étonna Sandra. Je croyais que tu l'avais tué !

La reine partit d'un grand rire.

— Tout n'était que comédie, petite folle. J'aime autant recevoir la souffrance que la donner. Sache que j'ai déjà subi plusieurs fois toutes les tortures du donjon. Le capitaine n'a fait qu'obéir à mes ordres afin de me permettre de m'amuser à tes dépens.

— Pourquoi m'as-tu relâchée, alors ?

— Tsian-Cheng pense que tu bénéficies de la protection de Joachim Lodaüs, le maudit. C'est lui, m'a-t-il raconté, qui t'a fait passer physiquement dans notre univers ; aussi mieux vaut ne pas risquer de l'offenser. Cela étant, rien n'interdit de rire un peu, n'est-ce pas, ma douce Sandra ?

— Et si je lâche un carreau d'arbalète dans ton cœur ? répondit celle-ci, furieuse. Riras-tu encore ?

— Fais-le si tu veux, dit la reine, mais je n'ai pas peur, tu n'es pas assez courageuse.

Sandra haussa les épaules, rangea son arbalète et commença de s'éloigner.

— Attends, cria Shéraz, si tu ne m'écoutes pas, les bêtes de la nuit te tueront. À deux heures de

route d'ici, tu rencontreras une colonne sculptée renversée sur le sol. Suis la direction qu'elle indique, elle te conduira à une cité abandonnée où tu pourras trouver un abri pour la nuit. Certains pensent qu'il s'agit de la légendaire Iram-aux-colonnes, mais nul n'en est certain.

— Cette ville abandonnée ne renferme-t-elle aucun piège ? demanda Sandra, méfiante.

— Ne sois pas sotte ! Tu sais aussi bien que moi que tout ce qui existe dans les Hautes Terres renferme des pièges aussi subtils que mortels. Alors, ma douce Sandra, garde-toi, et que le grand Shamphaläi te protège.

Sur ces mots Shéraz se dirigea vers la cabane de pierres plates et en fit sortir un griffon apprivoisé. Elle se jucha sur son dos et l'animal s'envola lourdement. Sandra comprit comment la reine avait pu arriver bien avant elle à ce point de son itinéraire. La jeune femme se remit en route non sans avoir au préalable fait un tour d'horizon. Tout était calme et les eaux de la Rhia ne retentissaient pas de la triple rangée de rames des marchands d'esclaves.

Après deux heures de marche Sandra aperçut une colonne cannelée, effondrée près du chemin principal. Son extrémité pointait vers un sentier serpentant dans les collines. La voyageuse y engagea son mulot car elle savait que ses chances de survivre à une nuit passée en plein air étaient nulles. Vampires, frelons lactifères, prédateurs nocturnes transformaient les nuits des Hautes Terres en autant de hideux cauchemars. Elle découvrit enfin la ville dont Shéraz lui avait révélé l'existence. Elle était nichée au creux d'un vallon, complètement entourée par un cercle de collines qui la rendaient invisible à distance. Ce qui frappait d'abord c'était la muraille métallique qui l'enserrait. De l'airain, pensa Sandra, sans trop savoir pourquoi. Une muraille formidable et si lisse qu'on l'eut cru sortie la veille du moule où elle avait été coulée. C'était bien Iram-aux-colonnes, elle la reconnaissait maintenant et le souvenir d'un conte lu dans son enfance lui revint avec précision.

« C'était une ville de songe. Des dômes de palais, des terrasses de maisons, de calmes jardins s'étagaient dans l'enceinte d'airain. Des canaux illuminés par la lune se promenaient en mille circuits clairs dans l'ombre des massifs. Nulle vie humaine ne s'y laissait soupçonner, mais de hautes figures d'airain, chacune sur quelque socle monumental, mais de grands cavaliers taillés dans le marbre, mais des animaux ailés, au vol sans vertu, se profilaient dans un même geste figé. Dans le ciel tournoyaient d'invisibles vampires par milliers, tandis que d'invisibles hiboux jetaient leurs appels funèbres et leurs lamentations sur les palais morts et les terrasses endormies(1). »

C'était bien cette ville, décrite jadis par le poète arabe, qui s'étendait sous ses yeux, même s'il n'y avait pas de lune dans le ciel du monde des Rêves. Fascinée, Sandra se mit à descendre dans le vallon. À mesure qu'elle s'approchait, la muraille d'Iram-aux-colonnes devenait à chaque instant plus formidable. Arrivée auprès d'elle, Sandra constata qu'elle ne comportait pas de portes. Elle se souvint qu'il en était de même dans le conte d'autrefois, mais ne put se rappeler de quel procédé usait le héros pour pénétrer dans la ville. Elle se résolut à en faire le tour, espérant découvrir un moyen d'accès. Après avoir contourné la muraille sur près de la moitié de sa circonférence, elle découvrit une brèche béante dans le mur d'airain. Il s'agissait d'une véritable éventration comme auraient pu en provoquer sur Terre des obus de fort calibre. Or, rien de tel ici n'existait. Sandra pensa, non sans quelque effroi, qu'une créature cyclopéenne avait été assez puissante pour violer cette défense inexpugnable !

La jeune femme mit pied à terre et, tirant son mulot par la bride, escalada les blocs de métal tordu qui obstruaient partiellement l'ouverture. Enfin, elle fut dans la place. Une idole d'airain l'accueillit. Elle tenait dans sa gueule une écriture d'argent où étaient tracés des caractères inconnus. Pourtant Sandra put les déchiffrer. Ils disaient : « Moi, Sheddad, fils d'Ad, ai régné sur un million de cités, chevauché un million de chevaux, eu un million de vassaux et tué un million de guerriers ; mais je n'ai pu résister à l'ange de la mort. »

La jeune femme se détourna de l'idole et regarda autour d'elle. De nombreux édifices étaient construits en marbre blanc veiné de rose et la solidité de ce matériau expliquait que la plupart d'entre eux aient résisté aux assauts du temps. De loin en loin, une statue d'airain aux proportions colossales se dressait. Sandra, tirant toujours son mulet derrière elle, s'engagea dans ce qui semblait être la rue principale. Elle n'apercevait aucun insecte ni aucun brin d'herbe à travers les dalles disjointes qui pavaien le sol. Très haut dans le ciel on entendait le léger sifflement des chauves-souris vampires, si nombreuses dans cette partie des Hautes Terres. Parfois un hululement lointain venait rompre le silence, sans doute les hiboux dont parlait la tradition. Dans la ville même, rien, pas un bruit, pas un souffle d'air et la jeune femme trouva ce silence gros d'une menace indécise.

Elle arriva devant un imposant mausolée sur lequel reposait un sarcophage de marbre. Une plaque de cuivre rouge y était sertie et Sandra eut la curiosité de s'en approcher. Elle y découvrit des caractères gravés semblables à ceux qui figuraient sur l'idole déjà rencontrée. Encore une fois elle en comprit le sens : « Apprends, voyageur qui parcours ces lieux, à ne point t'enorgueillir des apparences ! Leur éclat est trompeur. Apprends par mon exemple à ne point te laisser éblouir par les illusions ! Elles te précipiteraient dans l'abîme !

« Je te parlerai de ma puissance. J'avais dix mille coursiers généreux dans mes écuries, soignés par les rois captifs de mes armes. J'avais dans mes appartements privés, comme concubines, mille vierges issues du sang des rois, et mille autres vierges choisies parmi celles dont les seins sont glorieux et dont la beauté fait pâlir l'éclat de la lune.

« Et je croyais éternelle ma puissance, et assise pour les siècles la durée de ma vie, quand soudain la voix se fit entendre qui m'annonçait les irrévocables décrets de Celui qui ne meurt pas !

« Alors je réfléchis sur ma destinée !

« Je rassemblai les rois, mes tributaires, et les chefs de mon empire et les chefs de mes armées. Et devant eux tous, je fis apporter mes cassettes et les coffres de mes trésors, et à tous ceux-là je dis :

« Ces richesses, ces quintaux d'or et d'argent, je vous les donne si vous prolongez d'un jour seulement ma vie sur la terre !

« Mais ils tinrent les yeux baissés, et gardèrent le silence. Alors moi je mourus ! Et mon palais devint l'asile de la mort. » Le texte était signé du nom du roi tout-puissant et oublié, Sheddad.

Sandra reprit sa marche errante dans les rues désertes d'Iram-aux-colonnes. Lorsque tout, autour d'elle, prit une teinte mauve, elle comprit qu'il était temps de choisir un abri pour la nuit. Près d'elle se dressaient deux constructions en bon état qui paraissaient être des temples. Elle les évita soigneusement ; on ne savait jamais quel reste de divinité avide pouvait se cacher dans leurs entrailles et tenter de s'emparer du corps ou de l'âme du voyageur imprudent. Elle leur préféra une maison basse composée d'une pièce unique totalement vide ; là au moins, nulle surprise n'était à craindre, nul péril ne pouvait se cacher. Elle fit entrer le mulet et l'attacha à un morceau de métal qui saillait du mur, puis elle prit quelque nourriture.

Le silence, ou plutôt la qualité de ce silence, inquiétait Sandra ; elle se sentait mal à l'aise, comme si un péril mortel la menaçait. Incapable de trouver déjà le sommeil, elle s'assit sur le seuil et se mit à observer les rues auxquelles le violet de la lumière nocturne conférait un aspect fantomatique. Rien ne bougeait. Dès que l'obscurité fut venue, elle rentra afin de ne pas attirer des vampires qui rôdaient peut-être au-dessus de la ville. Pourtant aucun froissement d'air, aucun bruit d'ailes ne lui parvenait bien qu'elle prêtât l'oreille avec attention. Finalement, elle estima qu'elle pouvait dormir sans crainte d'être attaquée et elle se roula dans sa couverture.

Elle fut réveillée en sursaut par un bruit indéfinissable et se sentit glacée d'horreur. C'était une sorte

de gémissement aigu qui semblait partir de tous les points de la pièce à la fois, comme s'il jaillissait des murs. Sandra se releva d'un bond. Un violent courant d'air lui balaya le visage. Elle s'approcha de la porte et fouilla l'obscurité du regard, sans parvenir à rien distinguer. En revanche, elle se rendit compte que ce même bruit régnait dans la cité tout entière. Il devait s'agir d'un phénomène provoqué par le vent qui s'était levé et gémissait à travers les ouvertures béantes des maisons abandonnées. Malgré cela, Sandra sentit la peur lui fouailler le ventre. Le mulet était terrorisé et tremblait. Instinctivement, Sandra se serra contre lui, tenta de retrouver un peu d'équilibre à son contact. Bientôt le bruit s'amplifia au point de devenir insoutenable et la jeune femme, tirant derrière elle l'animal, dut se résoudre à sortir dans la rue. Là, au moins, les murs ne répercutaient pas le vacarme et les gémissements du vent restaient à la limite du supportable.

Une fois dehors, une surprise attendait Sandra : la place centrale de la ville et les monuments qui l'entouraient étaient illuminés. Non pas éclairés brillamment, mais lumineux comme si une certaine brillance sourdait des murs. La jeune femme voulut s'écarter de ce lieu qu'elle présentait redoutable, mais cette lumière devait avoir des vertus hypnotiques car, abandonnant son mulet, elle se dirigea vers elle d'une démarche de somnambule.

La place lumineuse était triangulaire et, sur chaque côté, se dressait un temple dont toutes les colonnes étaient intactes. Elles étaient minces, cannelées, faites d'un marbre blanc, veiné de rose, à l'exception d'une seule d'entre elles dont le blanc était totalement pur. Le vent prenait naissance au cœur de cette place sous forme d'un tourbillon qui s'élançait ensuite en mugissant dans toute la ville. Sandra s'avança jusqu'à son centre, cheveux en bataille, tunique à demi arrachée. Le vent glissait sur sa peau comme une chose vivante qui l'aurait palpée, soupesée, appréciée. Toujours malgré elle, ses pas la portèrent vers l'un des temples, celui dont l'une des colonnes était entièrement blanche. Elle gravit les marches et y pénétra. Les murs intérieurs étaient lumineux, eux aussi. Peut-être s'agissait-il d'une propriété de la pierre qui avait servi à bâtir le cœur d'Iram-aux-colonnes. Lui faisant face, sertie sur une petite colonne de marbre, une inscription gravée sur une plaque de cuivre rouge disait :

« Entre ici pour apprendre l'histoire de ceux qui furent les dominateurs ! Ils passèrent tous, ceux-là ! Ils eurent à peine le temps de se reposer à l'ombre de mes tours. Ils furent dispersés comme des ombres par la mort ! Ils furent dissipés comme la paille au vent par la mort ! »

Une grande fresque murale couvrait le pourtour des murs. Elle représentait la place centrale d'Iram. Sandra constata que toutes les colonnes avaient été peintes en blanc sans la moindre touche de rose. À cette seule différence, la fresque était une reproduction exacte de la réalité. Sandra regarda autour d'elle et vit que le temple était vide. Elle resta un moment indécise ; elle avait confusément l'intuition qu'une volonté cachée l'avait amenée là dans un dessein précis et attendait la prochaine impulsion qui dirigerait ses pas. Bientôt, elle quitta le temple et se sentit attirée par la colonne de marbre immaculé.

Le tourbillon de vent qui prenait naissance au centre de la place devint plus violent et ses mugissements retentirent, décuplés, à travers les rues désertes de la ville morte. Un maelström d'air saisit Sandra, arracha sa tunique et la poussa en avant jusqu'à ce qu'elle soit contrainte de s'appuyer à la colonne de marbre blanc. Dès que son corps entra en contact avec la pierre, le vent tomba, tandis qu'une sensation nouvelle pénétrait la jeune femme. Une sensation à la fois d'attraction et de bien-être qui la força à prendre la colonne à bras-le-corps et à y appuyer de toutes ses forces son ventre et sa poitrine. Un curieux fourmillement la parcourut mais qui ne diminua en rien la joie qui l'avait envahie.

Les braiments furieux de son mulet arrachèrent Sandra à son extase. Réveillée en sursaut, elle recula brutalement et sentit mille petites morsures lui brûler la peau. Avec horreur, elle s'aperçut que le marbre était en train de boire son sang afin d'obtenir à son tour ces veinules roses que les autres

colonnes avaient arrachées à d'innombrables victimes. D'un geste machinal elle ramassa sa tunique tombée au bas des marches, la revêtit et se hissa sur le dos du mulet, épuisée. L'animal n'attendait que cela pour filer droit devant lui. Le vent reprit doucement et se mit à gémir d'une façon lugubre comme s'il voulait exprimer la douleur de la cité d'avoir manqué une proie.

Bien qu'affaiblie par le sang perdu et la transe où elle avait été plongée, Sandra eut la force de retenir le mulet avant de sortir d'Iram-aux-colonnes. S'engager la nuit au-delà du mur d'airain eût été mortel ; mieux valait rester dans l'enceinte de la ville et y trouver un refuge où passer en sécurité les dernières heures nocturnes. La jeune femme descendit de la bête et la conduisit par la bride jusqu'à un pan de mur affaissé sous lequel on pouvait se glisser. Là, serrés l'un contre l'autre, la femme et le mulet passèrent la fin de la nuit sans pouvoir trouver le sommeil tandis que le vent continuait désespérément. Lorsque les premières lueurs de l'aube apparurent, le silence était retombé sur Iram-aux-colonnes, apparemment résignée à laisser échapper sa dernière victime.

La Princesse Pourpre savait-elle que le cœur de cette ville renfermait un marbre vampire et l'avait-elle sciemment envoyée à la mort ? Sandra était tentée de le croire mais la mort n'était-elle pas présente partout dans les Hautes Terres ? Or, il existait une chance de sortir vivant d'Iram-aux-colonnes puisqu'elle y était parvenue. Shéraz lui avait au moins permis d'échapper aux bêtes de la nuit et de poursuivre sa chimère un jour de plus.

Au matin, Sandra rechercha la trouée qui éventrait le mur d'airain et sortit de la ville. Elle était épuisée et laissa son mulet choisir sa route. L'animal n'était pas en meilleure forme, il dodelinait de la tête et trébuchait tous les dix pas, tandis que la jeune femme sommeillait à moitié sur son dos. Pourtant, elle savait devoir se garder de l'attaque des oiseaux Roc ou des frelons lactifères, et surveiller l'horizon, là où des patrouilles de la reine Sépher risquaient d'apparaître. Au bout d'un moment, le mulet refusa définitivement d'avancer ; Sandra mit pied à terre et regarda autour d'elle en quête d'un abri. Le désert lunaire, qu'elle avait traversé avant d'arriver devant la muraille d'Iram, avait laissé place à une steppe parsemée d'épineux. La jeune femme prit ses armes, ses provisions, et se glissa sous un buisson particulièrement fourni. Là, elle s'enveloppa dans sa couverture et, sans plus se préoccuper de son compagnon à quatre pattes, elle s'abandonna au sommeil.

À son réveil, elle eut l'agréable surprise de voir l'animal couché un peu plus loin, paisiblement endormi. Ils reprirent leur voyage, escaladant les collines qui encerclaient Iram-aux-colonnes. Du sommet de l'une d'elles, Sandra eut la joie de découvrir au loin le méandre de la Rhia où elle avait jadis débarqué de la trirème du prince Télán. Le mont Phlegn se dressait au-dessus de la rivière, enfin proche. Entre elle et lui, une énorme masse, ovoïde et blanche, attira l'attention de la voyageuse.

Cela ressemble à un œuf, se dit-elle, et aussitôt l'idée s'imposa avec évidence. Elle se trouvait en présence d'un œuf géant, un œuf monstrueux qui aurait pu contenir une maison de deux étages. L'oiseau Roc ! pensa-t-elle, et son regard bondit vers la nue à la recherche du prédateur ailé. Ce geste la sauva ; elle aperçut l'oiseau qui piquait sur elle et plongea à bas de son mulet. Une serre géante saisit l'animal et l'enleva dans le ciel. Le Roc plana un instant au-dessus de Sandra qui faisait la morte sur le sol, puis il s'éloigna, jugeant sans doute cette proie trop chétive pour lui. Après avoir décrit un large cercle, l'oiseau alla se poser derrière son œuf, dans un vallon qui lui servait de nid.

Sandra se releva et dévala la pente de la colline afin d'être moins exposée. Sa situation était grave. Avec son unique moyen de transport, elle avait perdu toute chance d'atteindre la vallée de l'Aï-Dpur avant la nuit. Ses armes et ses provisions avaient disparu en même temps que sa monture. Elle se trouvait seule, désarmée, au cœur des Hautes Terres, et contrainte de passer la nuit dehors. Le désespoir l'envahit ; échouer si près du but ! Pourtant elle n'abandonna pas et se remit courageusement en route, espérant qu'un miracle se produirait et lui offrirait un abri pour la nuit. Sa

persévérance fut récompensée après une marche harassante ; elle aperçut les restes à demi calcinés d'un village qui avait dû être razzié récemment. Elle se rappela avoir passé une nuit tranquille dans un endroit semblable lors d'un précédent voyage. Tout en surveillant le ciel, elle coupa au plus court et parvint aux habitations. Elles étaient désertes et seul se dressait le cadavre empalé et émasculé d'un homme. Il restait trois ou quatre cabanes de torchis qui tenaient encore debout ; Sandra choisit celle dont la porte fermait le mieux et s'y barricada après être allée se baigner et boire dans la Rhia. La luminescence violette annonciatrice de la fin du jour n'était pas encore apparue que la jeune femme dormait déjà.

Elle se réveilla à l'aube et, après s'être désaltérée dans la rivière, elle reprit son chemin. Elle ressentait les premières crampes de la faim et regardait vainement autour d'elle, espérant découvrir quelque chose de comestible. En vain. Elle ne pouvait chasser de son esprit un énorme plat de spaghettis, souvenir de ceux que préparait sa mère lorsqu'elle était enfant, à Riccione.

— Il n'y a même pas de tomates dans ce fichu pays ! s'exclama-t-elle à haute voix.

Elle rit toute seule de s'entendre et, se moquant d'elle-même, elle réussit enfin à chasser l'image des spaghettis fumants. Un peu plus loin, au détour d'un sentier, elle tomba en arrêt devant un spectacle moins agréable. Deux carcasses de mulets grouillaient de larves de frelons lactifères. Ces animaux, qui se développent dans les intestins de leurs hôtes, dévorent peu à peu leurs entrailles jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour trouer la peau et sortir à l'air libre. Les paysans des Hautes Terres recueillaient le lait très nourrissant de ces larves en pressant l'extrémité de leur corps. Sandra l'avait vu faire lors de son bref séjour chez la reine Sépher. Malgré sa répugnance, elle saisit quelques larves blanchâtres et fit couler leur lait directement dans sa bouche.

Ayant retrouvé des forces, elle poursuivit sa route d'un bon pas et arriva au pied du mont Phlegn vers le milieu de l'après-midi. À tout prix, elle devait atteindre l'autre versant avant la tombée de la nuit ; ce fut donc avec une énergie désespérée qu'elle s'élança sur le sentier qui menait jusqu'au col donnant accès à l'Aï-Dpur. Elle jetait de fréquents regards autour d'elle afin de déceler l'approche d'ennemis. Par deux fois elle aperçut au loin un essaim de frelons lactifères qui tournait au-dessus des terres de Sépher. Rien de dangereux, aussi Sandra redoubla-t-elle d'ardeur. Bientôt elle eut les pieds et les genoux en sang, tant le sentier était raide, et la tunique donnée par Shéraz n'était plus maintenant qu'un haillon maculé de boue ; qu'importe, elle grimpait toujours. Elle parvint au col avant que la première lueur mauve ait paru à l'horizon. À ses pieds s'étendait la vallée. Sandra se sentit transportée par la joie immense, elle avait réussi l'exploit impossible : traverser seule les Hautes Terres du Rêve de Samarcande jusqu'à l'Aï-Dpur ! Seuls Mylène et Didier l'avaient fait avant elle : or, ils étaient protégés par la magie de Lodaüs.

Sandra, malgré son épuisement, courut jusqu'à la ferme la plus proche, expliqua qu'elle était une amie du prince Télan et demanda un mulet pour la mener jusqu'au bateau. Il s'agissait d'une embarcation à fond plat qui assurait la navette entre le pied du mont Phlegn et le château du prince. Les paysans parurent assez effrayés à la vue de cette femme hirsute, sale, à la tunique déchirée, aux mains et aux jambes en sang, mais elle semblait si sûre de son fait qu'ils ne mirent pas sa parole en doute. Une demi-heure plus tard, Sandra prenait place à bord de la barque et le passeur se mettait en route vers le château.

La jeune femme sentait une certaine exultation monter en elle tandis que la barque glissait lentement sur le petit cours d'eau. Ainsi, elle avait réussi, elle était parvenue à traverser les Hautes Terres sur presque toute leur longueur. Et maintenant elle allait revoir Télan et Thyrsée, les seules personnes, avec la pauvre Tiyii, qu'elle pouvait considérer comme des amis dans cet univers, malgré leur différence de rang et d'origine. Elle aurait voulu saisir une rame pour faire avancer le bateau plus

vite mais elle savait que c'était inutile. Sur un rythme régulier, le passeur se contentait d'appuyer une longue perche au fond de la rivière et l'embarcation se faufilait, silencieuse, entre les joncs et les roseaux. Enfin les tourelles crénelées du manoir de Télan apparurent à l'horizon. Sandra ne pouvait plus contenir son impatience et, avant même que le bateau ait accosté à l'embarcadère, elle sauta à terre et, sans remercier le passeur, courut jusqu'au château. Le gardien était toujours le même et, bien qu'il ne reconnût pas cette femme en haillons, il fit diligence pour prévenir ses maîtres. Après quelques minutes d'attente, Sandra fut introduite en présence du prince Télan et de la reine.

— Mais c'est la rêveuse qui accompagnait Tiyii ! s'exclama Thyrsée. Nous ne pensions plus te revoir après tant d'années !

— Sois de nouveau la bienvenue, Rêveuse, ajouta le prince. Tu sembles épuisée et je vois du sang sur tes mains et tes jambes. Peut-être désires-tu prendre un bain et te reposer avant de t'entretenir avec nous ?

— Merci, seigneur, répondit Sandra ; avec ta permission, je préfère parler d'abord. Je suis si heureuse de me retrouver parmi vous ! Vous ne vous en doutez pas, mais pour moi il y a seulement quelques semaines que je vous ai quittés en compagnie de Tiyii. Or, ici, Tsian-Cheng m'a assuré ne pas m'avoir vue depuis dix ans.

— Il en est de même pour nous, Rêveuse. Quant à Tiyii, nous ne l'avons jamais revue. Sais-tu ce qu'elle est devenue ?

— Après des aventures que je vous raconterai plus tard en détail, nous avons été capturées par les femmes-soldats de la reine Sépher. Tiyii a été affectée au service de la reine et je suppose qu'elle s'y trouve encore ; quant à moi, j'ai pu fuir jusqu'au moment où un frelon lactifère m'a piquée, ce qui a mis fin à mon rêve. J'ai alors réintégré le monde de la Réalité. Vous vous souvenez peut-être que j'étais au service d'un mage redouté, Joachim Lodaüs. Je lui ai fait part de mon désir de vivre dans l'univers des Rêves et il a accepté de m'y faire passer physiquement comme il l'avait fait jadis pour le jeune Didier, que vous avez connu. Je suis apparue dans les Basses Terres et j'arrive ici après un voyage de plusieurs semaines.

— Comment ? Tu es parvenue à traverser seule notre monde depuis le portail d'onyx ! s'exclama Télan.

— Oui, seigneur. J'ai d'abord rencontré Tsian-Cheng à Néag et il m'a conduite à Samarcande, de là j'ai continué seule jusqu'ici.

— C'est incroyable ! reprit le prince. Si tu n'étais pas là, devant moi, je ne le croirais pas possible. Il va falloir nous conter toutes tes aventures. Va prendre un bain maintenant et mets une tunique neuve. Pendant ce temps je ferai quérir Hoynar qui s'inquiète toujours du sort de Tiyii et il se joindra à nous afin de t'écouter.

Sandra s'inclina et Thyrsée la remit aux mains de ses suivantes qui la conduisirent dans les appartements de la reine pour la baigner, la masser et la parfumer. Elles lui présentèrent une série de tuniques et la jeune femme en choisit une vert émeraude, la couleur qui s'accordait le mieux avec le blond de ses cheveux. Comme Hoynar, le maître-chasseur, venait lui souhaiter la bienvenue, elle lui avoua n'avoir eu pour nourriture depuis deux jours que le lait des larves de frelons lactifères. Aussitôt un repas plantureux, fait de bonne venaison et arrosé de vin chaud, lui fut servi. Sandra n'en laissa pas une bouchée sous l'œil étonné des serviteurs.

— Il semble que tu mourais de faim, Rêveuse, dit Hoynar en souriant. Suis-moi, maintenant, le roi et la reine nous attendent.

Il conduisit la jeune femme jusqu'à la chambre royale, éclairée par d'innombrables candélabres. Le

prince se tenait dans un fauteuil de bois de santal sculpté, Thyrsée était nonchalamment étendue sur le lit. Elle fit signe à Sandra de venir s'allonger auprès d'elle. Hoynar s'assit aux pieds du prince et tous prêtèrent attention à leur visiteuse.

— Parle, dit Télan, toi qui nous as quittés il y a tant d'années et, tout à la fois, si peu de temps. Raconte-nous ta traversée du monde des Rêves dont je m'émerveille déjà. Nous t'écoutons.

Sandra obéit et détailla toutes ses aventures depuis son arrivée au portail d'onyx.

— C'est incroyable ! s'exclama Hoynar, une fois qu'elle eut achevé. Comment a-t-elle pu échapper aux bêtes de proie, aux brigands et aux marchands d'esclaves ?

— Ce qui me surprend le plus, ajouta Télan, c'est que Shéraz l'ait libérée. Cela ne lui ressemble guère. Je me demande, Rêveuse, si tu n'es pas encore sous la protection de ce mage qui t'a envoyée parmi nous.

— Certainement pas, répliqua Sandra, mécontente à cette idée. Ma vie ou ma mort lui était parfaitement indifférente et je suis bien sûre qu'il ne m'a accordé aucune espèce de protection. D'ailleurs comment l'aurait-il pu ? Didier était accompagné de Mylène, une de ses créatures, tandis que j'étais seule...

Télan se mit à rire.

— Détrompe-toi, Rêveuse, dit-il. Lodaüs a des sortilèges assez puissants pour protéger ou perdre qui il veut, où il veut. Mais parle-nous maintenant de ton départ de l'Aï-Dpur en compagnie de Tiyii.

— Il y a peu à dire, seigneur. Tiyii voulait revoir son village natal. Le second jour du voyage, alors que nous nous baignions dans un lac de montagne, nous avons été surprises par trois brigands. Après avoir usé de nous comme vous l'imaginez, ils nous emmenaient à Samarcande pour nous y vendre, lorsqu'ils sont tombés dans une embuscade tendue par une patrouille de femmes-soldats. L'un des brigands a été tué sur le coup, les deux autres livrés en pâture aux frelons lactifères, après avoir été émasculés. Tiyii et moi nous sommes retrouvées devant la reine Sépher, créature monstrueuse qui collectionne les seins des femmes et les génitoires d'hommes. Nous avons subi cette horrible amputation, puis la reine a affecté Tiyii à son service personnel tandis que j'étais enrôlée dans une patrouille. C'est ainsi que, à la faveur d'une attaque de frelons, j'ai pu m'enfuir, avant de tomber moi-même victime d'un de ces insectes. Ma mort a entraîné mon réveil immédiat dans le monde de la Réalité. Naturellement mon corps était à nouveau intact tandis que la pauvre Tiyii a vu ses ornements féminins tranchés définitivement. D'ailleurs, toutes les sujettes de Sépher ont subi cette atroce mutilation.

— Quelle horreur ! s'exclama Thyrsée. Pourquoi fait-elle cela ?

— Il s'agit d'une perversion sexuelle, Dame, répondit Sandra. La reine ne jouit qu'à l'instant où elle voit le couperet trancher les seins des prisonnières. Je crois qu'elle est complètement folle.

— Télan, c'est trop affreux, il faut faire cesser cela ! s'écria Thyrsée. Au lieu de chasser le dragon ou la licorne, pourquoi n'allons-nous pas détruire ce monstre et délivrer la pauvre Tiyii ?

— Oui, renchérit Hoynar. Il y a plus d'un siècle que nous n'avons fait la guerre. C'est là un art noble qui fouette le sang, la paix rend veule. Allons tuer ce démon femelle et délivrer Tiyii qui m'est toujours aussi chère.

D'un geste Télan réclama le silence. Il avait été ému lui aussi par le récit de Sandra, mais sa nature le portait plus à l'action réfléchie qu'aux décisions rapides.

— La guerre est une chose grave qui entraîne ruines et souffrances ; on ne s'y résout pas en quelques minutes. Par ailleurs, tuer Sépher, qui fit partie du groupe initial, n'est pas une décision

facile à prendre. Donnons-nous le temps de la réflexion. Je pense que notre Rêveuse a besoin de repos. Sandra, je t'avais libérée et tu as donc statut de libre-dame. Hoynar va te montrer ta chambre ; la reine et moi te souhaitons un agréable repos.

Sandra se leva aussitôt, fit une révérence et suivit le maître-chasseur tandis que Thyrsée lui adressait un baiser du bout des doigts.

Hoynar conduisit la jeune femme à l'ancienne chambre qu'elle occupait avec Tiyii et qu'elle contempla un instant avec émotion. Dès que le maître-chasseur se fut retiré, elle s'effondra sur le lit, rompue de fatigue mais heureuse.

Elle avait enfin atteint la vallée de l'Aï-Dpur.

## Clef N°8 : Aï-d'Moloch

Ce matin-là peu avant 11 heures, c'est-à-dire à 9 heures solaires, le pharmacien mit en route sa vieille 2 CV. La veille au soir, il avait proposé à Dietrich Humboldt de l'accompagner au manoir. Celui-ci avait résolu de se rendre à l'invitation, à la convocation serait mieux dire, de Lodaüs, et il accepta avec reconnaissance l'offre de Paul Cazaubon.

Il fallait à peine dix minutes pour aller du village d'A. aux limites du domaine. Une fois celles-ci franchies, le pharmacien arrêta un moment l'automobile afin de surmonter l'angoisse qui l'avait saisi ainsi que son compagnon. Après un moment, le malaise s'atténa et ils purent poursuivre leur chemin. La route empierrée contournait la falaise dominée par le manoir et s'achevait derrière le bâtiment. Paul Cazaubon gara sa voiture sur la terrasse de R., plantée asymétriquement de ginkgos centenaires. La porte de la demeure de Joachim Lodaüs était basse, ornée d'un marteau de bronze représentant un être au corps écailleux. Avec une certaine répugnance le professeur le souleva et le laissa retomber. La porte s'ouvrit immédiatement et sans bruit, découvrant une petite entrée sombre et déserte. Le pharmacien désigna un long couloir obscur qui s'ouvrait en face d'eux.

— C'est par là, dit-il.

À peine les deux hommes s'y étaient-ils engagés qu'une dizaine de cierges s'allumèrent d'eux-mêmes et révélèrent à l'autre extrémité du couloir la présence d'un grand chat noir.

— Souvenez-vous qu'il faut le traiter comme une personne humaine, murmura Paul Cazaubon.

Arrivé devant l'animal, il reprit :

— Voici le Pr Humboldt, Aï-d'Moloch. Pouvez-vous nous conduire à votre maître ?

Le maître-chat daigna répondre d'une légère inclinaison de la tête, puis il se retourna et s'engagea dans la grand-salle. Le pharmacien le suivait, précédant Humboldt, lorsque l'état de la pièce où ils venaient de pénétrer les figea sur place. C'était bien la grand-salle où Lodaüs avait magnifiquement reçu ses invités deux ans auparavant. Or, tout semblait à l'abandon ; on voyait des vêtements épars sur les chaises et les restes moisis d'un petit déjeuner n'avaient pas été desservis. Sur une commode, Paul Cazaubon aperçut un sac à main de femme qu'il crut reconnaître et, traversant rapidement la pièce, il se saisit de l'objet. Fébrilement, il le fouilla.

— C'est bien cela ! s'exclama-t-il, je l'avais reconnu ! C'est le sac de ma petite Sandra... Regardez ce désordre ! Quel drame s'est-il déroulé ici ?

— Si j'en juge par la poussière qui recouvre le sol et les meubles, il y a plus d'un an que personne n'a pénétré dans cette pièce, répondit le professeur. Regardez, les traces du chat sont très nettes... Incidemment, il n'y en a qu'une série. Je ne sais quel chemin il a suivi pour venir nous attendre au bout du couloir, mais il n'a certainement pas traversé cette salle.

Aï-d'Moloch, cependant, s'était arrêté à l'entrée de l'escalier qui descendait au laboratoire et attendait que les deux hommes aient fini de parler. Il émit un léger feulement d'impatience, mais la découverte du sac de Sandra avait bouleversé le pharmacien. Brandissant l'objet, il apostropha le chat, exactement comme s'il s'était agi d'un être humain.

— C'est bien son sac ! Tous ses papiers et son argent y sont encore, vous ne pouvez le nier. Vous avez tué ma pauvre Sandra !

Aï-d'Moloch se contenta de secouer négativement la tête et ce, d'une façon si ferme, si définitive, que le pharmacien s'arrêta, son élan d'indignation brisé net. Le Maître-chat, estimant que les deux visiteurs s'étaient livrés à suffisamment d'enfantillages, se mit à descendre les premières marches de l'escalier. Paul Cazaubon et Humboldt, redevenus silencieux, lui emboîtèrent le pas. Arrivé devant la

porte du laboratoire, le chat la poussa doucement et se glissa à l'intérieur suivi du pharmacien. Machinalement, celui-ci nota que le feu sous l'athanor était éteint et qu'aucune braise ardente ne réchauffait les creusets. Des toiles d'araignée s'étiraient entre les longs cols des cornues à cohobation et les résidus d'expériences inachevées noircissaient le fond des matras et des ballons. Moins nette que dans la grand-salle, mais sensible cependant, une impression d'abandon se dégageait de toutes choses.

Joachim Lodaüs était là, pourtant, assis à sa table de travail, toujours vêtu de sa stricte redingote noire. Il n'avait pas vieilli et son visage, entouré d'un mince collier de barbe, affichait encore vingt-cinq ans. Toutefois, lorsqu'il se leva, ce fut péniblement, au prix d'un gros effort. Avec stupeur, Paul Cazaubon s'aperçut que le châtelain devait s'appuyer à sa table et au dossier de son fauteuil pour réussir à se mettre debout. Il prit une canne placée contre le mur derrière lui et s'avança vers son visiteur à petits pas. C'était un vieillard cassé par l'âge qui marchait, un vieillard au visage juvénile.

Si le pharmacien s'était approché de Lodaüs, Dietrich Humboldt, lui, était resté au fond du laboratoire. Il avait rapidement tracé à la craie trois cercles sur le sol tout en prononçant la formule rituelle :

— *Agla, elohim, adonai, vu, alpha, oméga, tetra-grammaton !*

Cette formule, jointe à quatre pentacles placés aux points cardinaux des cercles, devait le protéger de tout ensorcellement que Lodaüs pourrait tenter d'utiliser contre lui. Il resta là, immobile à l'intérieur du triple cercle, écoutant les premiers mots qui s'échangeaient entre le châtelain et le pharmacien.

— Venez en paix, monsieur Cazaubon, dit Lodaüs. Votre ami l'abbé a refusé de partir lorsque je le lui ai demandé. Dès lors il ne pouvait survivre. Soyez assuré que je n'ai pas voulu sa mort.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? répondit le pharmacien, surpris. Lorsque Marc a été retrouvé dans son auto, il ne semblait pas encore être parvenu au manoir.

— C'était une petite mise en scène destinée à m'épargner quelques ennuis supplémentaires avec les autorités. L'abbé est bien venu jusqu'ici, ce jour-là, à l'aube. Lorsque Mme Fennini est partie, je l'ai pressé d'en faire autant, il était encore temps pour lui de regagner le village. Il a refusé.

— Quelle fut la cause réelle de sa mort ? demanda Paul Cazaubon.

— Un des mystères essentiels de sa religion lui a été dévoilé. Après cela, il ne pouvait plus vivre, comprenez-vous ?

— Je comprends, répondit le pharmacien qui, en réalité, ne comprenait rien du tout mais n'osait insister. Vous avez parlé du départ de Sandra Fennini. J'ai retrouvé son sac avec tous ses papiers là-haut. Qu'entendez-vous par départ ?

Le visage du châtelain resta de glace, mais le museau d'Aï-d'Moloch se fendit d'un large sourire et la révélation de cette nouvelle faculté parut plus inquiétante encore à Cazaubon que les autres dons de cet animal. Il se demanda s'il avait la faculté de disparaître comme le chat de Chester en laissant seulement subsister son sourire !

— Votre question amuse Aï-d'Moloch, monsieur Cazaubon. La jeune personne dont vous parlez n'avait assurément pas besoin de « papiers », comme vous dites, pour se rendre là où elle m'a demandé de l'envoyer. Ne vous avait-elle jamais parlé d'un univers auquel on peut avoir physiquement accès de partir de ce domaine ?

— Si, en effet, répondit le pharmacien. Elle appelait cela le monde des Rêves.

— C'est exact, répondit Lodaüs. Elle s'y trouve en ce moment et Aï-d'Moloch est chargé de veiller

sur elle ; aussi, soyez assuré qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux. Naturellement ce Maître-chat aime les plaisanteries un peu cruelles, mais il sait quelles sont les limites à ne pas dépasser.

Joachim Lodaüs parut prendre conscience de la présence de Dietrich Humboldt toujours figé à l'intérieur des cercles magiques.

— Allons, ne soyez pas ridicule, professeur, dit-il, approchez, il ne vous sera fait aucun mal.

Loin de déférer à l'invitation, Humboldt invoqua à voix haute les quatre anges maîtres du jour et de l'heure : layon, Caffiel, Gabriel et Sachiël. Puis il hurla la puissante conjuration qui devait lui permettre de dominer le châtelain.

— *Conjuro et confirmo vos, angeli fortes, sancti et potentes, in nomine fortis, metuendis-simi et benedicti Adonay, Elohim, Saday, Saday, Saday, Eye, Eye, Eye, Asanie, Asarie ; et in nomine Adonay, Dei Israël, qui creavit luminaria magna, ad distinguendum diem a nocte ; et per nomen omnium angelorum, deservientium in exercitu secundo coram terra angelo majori, atque forti et pôtentii ; quod pro me labores, et adimpleas omnem meam petitionem, justa meum velle et votum meum, in causa mea.*

Un grand silence s'était établi dans le laboratoire. Le pharmacien se taisait, stupéfait, près de Lodaüs qui avait écouté avec une apparente indifférence les paroles sacramentelles prononcées par le Pr Humboldt. Celui-ci, encouragé par l'absence de réaction, proféra alors l'exorcisme ultime.

— *Exorcizo te, impie Joachim Lodaüs, qui cum tuo excideris principatu, tyranicum in homines semper affectas imperium. Exorcizo te per Jesum Christum, qui venit in hunc mundum peccatores salvos facere, ut ab hac creatura, quae tuis fraudi-bus decepta se tibi tradidit, omne tuum imperium festinus amoveas. Ex hoc enim rur...*

— Finissons-en, Aï-d'Moloch ! coupa Lodaüs.

Un rictus sarcastique étira les babines du Maître-chat qui, d'un bond prodigieux, sauta à l'intérieur des cercles magiques réputés infranchissables. Humboldt se tut, stupéfait de cette violation qu'il croyait impossible. Aï-d'Moloch, pour signifier mieux encore la défaite du professeur, effaça de sa patte une portion des trois cercles, puis il poussa un long miaulement guttural tandis que son regard soufré s'attachait à celui de Dietrich Humboldt. Ce dernier fut pris de vertige, ses jambes se déroberent sous lui et il s'effondra comme une marionnette dont on aurait coupé les fils.

— Allez relever votre ami, monsieur Cazaubon, dit le châtelain.

Tandis que le pharmacien s'exécutait, Lodaüs, à petits pas, regagna son fauteuil. Au bout d'un moment, le professeur s'était ressaisi et redressé, mais devait encore s'appuyer sur l'épaule de Cazaubon. Le châtelain considéra les deux hommes d'un regard dénué de toute bienveillance.

— J'espère que cette petite démonstration vous aura servi de leçon, professeur Humboldt, dit-il d'un ton sévère. Si vous n'êtes même pas capable de vous opposer à un Maître-chat du monde des Rêves, que serait-ce si vous aviez affaire à moi ?

— Je m'avoue vaincu, monsieur, répondit le professeur d'une voix altérée.

— Maintenant, causons, reprit Joachim Lodaüs. Ce n'est pas la première fois qu'un gouvernement de ce pays s'aperçoit de mon existence, découvre ma longévité et tente de me nuire. Lorsque j'ai vu arriver ces trois hommes, il y a quelques jours, je savais bien que viendrait ensuite un autre enquêteur, plus important celui-là, et capable de résister à la modulation de l'onde hypnotique. J'agirai donc comme je l'ai déjà fait au cours des siècles passés.

Le châtelain marqua une pause qu'il mit à profit pour prendre une clef dans un tiroir de son bureau et la tendre à Dietrich Humboldt.

— Voici une clef que je vous remets, professeur, reprit-il. Aï-d’Moloch vous montrera la pièce à laquelle elle donne accès ; à l’intérieur vous trouverez des lingots d’or que je viens de transmuter à votre intention. J’autorise une voiture du gouvernement à venir jusqu’ici prendre livraison de cet or en échange de ma tranquillité. Je pense que vous comprenez, professeur, combien il serait dangereux pour les autorités de ne pas respecter les termes de ce marché. J’ai les moyens de me faire obéir et je saurais les utiliser, s’il le fallait.

— Je comprends parfaitement, monsieur, répondit aussitôt Humboldt, et je pense pouvoir faire accepter cette transaction sans difficulté. Nul ne désire vous ennuyer ; en revanche le gouvernement est très ferme sur la question des morts et des disparitions. Il exige qu’elles cessent, c’est là un point important sur lequel je me permets d’insister.

— Il n’y en aura plus de mon fait, acquiesça le châtelain.

Il y eut un silence. L’entretien paraissait terminé.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit alors Paul Cazaubon, effrayé de sa propre audace, puis-je emporter les affaires de Sandra qui se trouvent au premier étage ? Vous comprenez, ce serait un souvenir d’elle...

— Certainement pas, repartit sèchement Lodaüs. Il y a là-haut, dans une petite pièce, une tapisserie qui représente l’essor d’un cygne. C’est à travers elle que se fait le passage de l’univers onirique au nôtre. Si jamais Mme Fennini revient un jour, c’est là qu’elle réapparaîtra, et ce retour est peut-être proche. Mieux vaut donc que ce qui lui appartient reste ici. Autre chose, professeur Humboldt, avant que nous nous quittions ? ajouta-t-il, voyant que le professeur cherchait à parler.

— Vous possédez le secret de la transmutation métallique, monsieur, répondit ce dernier. J’ai moi-même beaucoup étudié l’alchimie, sans grand résultat j’en ai peur. Je ne vous demanderai pas le secret, naturellement, mais peut-être une confidence charitable...

Le châtelain garda le silence un instant, comme s’il hésitait sur la réponse à donner, puis répondit :

— Un jour, je parcourais cette campagne qui nous entoure, au mois où le bélier culmine. Il faisait chaud et, après m’être désaltéré au vin clair d’un vieux tonneau, je m’assis au pied d’un chêne. Dans un demi-sommeil, je vis une nymphe aux vêtements transparents qui sortait du creux de l’arbre. « Je suis l’esprit astral, dit-elle, et je donne vie à tout ce qui respire ou végète. » Comme je la priais d’être plus explicite, elle s’assit à côté de moi et ajouta :

» – Toi qui veux réussir les travaux d’Hercule, représente-toi l’infini de l’espace avec, en son centre, un soleil de lumière ardente. En tant que créature vivante tu participes de ce tout harmonieux car, ainsi que l’a dit le roi Hermès Trismégiste, ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Sache donc que l’homme est un composé triple : le corps, l’âme et l’esprit céleste, et qu’il en est de même pour la matière dont les trois constituants sont le soufre, le sel et le mercure. Aussi retiens bien ceci : d’un par un, qui n’est qu’un, sont faits trois, des trois-deux et de deux un.

» – Je te remercie, nymphe, répondis-je, mais que dois-je faire pratiquement pour œuvrer ?

» – Imagine que tu es devant un temple fermé à l’intérieur duquel se trouve un dragon qu’il te faut vaincre. Prends une lance, fais-la rougir au feu vulgaire et perce le cœur du dragon ; pour ce faire n’oublie pas l’usage de la rosée de mai.

» – Et que dois-je trouver dans ce temple ?

» – Tu y découvres deux vases de cristal, chacun reposant sur un piédestal de marbre blanc veiné de rose. Le premier, en forme d’urne, est ouvert ; il renferme la matière contenant les deux natures métalliques. L’autre est hermétiquement bouché et garde prisonnier l’Esprit astral. Te voilà en

possession de la matière androgyne et de l'esprit nécessaire aux travaux d'Hercule ; maintenant il te faut suivre la nature. Les métaux sont formés au sein de la terre mais ce sont des matériaux grossiers, impropres à l'art ; il faut seulement utiliser leur quintessence. Or, la quintessence des choses se trouve, non dans les profondeurs terrestres mais à la surface, dans les règnes végétaux et animaux, c'est d'ailleurs pourquoi nous nommons notre matière Saturnie végétale. Je le répète, il te faut suivre la nature. Regarde-la humecter avec la rosée la semence qui a été confiée à la terre, puis la dessiquer grâce aux rayons ardents du feu céleste, recommencer l'opération jour après jour, la réitérer, jusqu'à ce que la graine ait poussé et la plante soit parvenue à sa vertu multiplicative. C'est là tout le secret : *solve et coagula.* »

» Maintenant allez, j'ai déjà perdu trop de temps. Aï-d'Moloch, ajouta le châtelain en se tournant vers son familier, conduis-les.

Précédés par le Maître-chat, les deux hommes quittèrent le laboratoire par une petite porte située derrière l'athanor. Un long couloir y faisait suite qui les conduisit à une grande pièce où était entassé un monceau de lingots d'or. Quel gouvernement aurait résisté à un pareil argument ! songea Humboldt. Dans cette pièce le chat désigna de la patte une porte que le professeur ouvrit avec sa clef. Elle donnait sur le chemin d'accès au manoir. Aï-d'Moloch se retira faisant jouer un dispositif qui condamnait la porte intérieure de la salle au trésor. Il ne restait plus au professeur et à Paul Cazaubon qu'à prendre le chemin du retour.

Au passage ils aperçurent le Maître-chat, juché sur le balcon de la tour, qui surveillait leur départ.

# TROISIÈME CHANT

## ITINÉRAIRE MAGIQUE

### Clef N°9 : Prince Télan

Ce matin-là Sandra fut brutalement tirée de son sommeil. La reine en personne était venue l'éveiller et, par la fenêtre de la chambre, elle lui montra l'armée de mulets qui attendait ses cavaliers dans la cour du château.

Il avait fallu près de deux semaines pour que Télan se décide, non à engager une guerre véritable, mais plutôt une opération de commando contre le repaire de Sépher. Dans la salle du trône, le prince possédait une grande carte murale du monde des Rêves. Sandra put localiser le château ennemi et indiquer la route à suivre. Télan désigna un cercle marqué sur la carte, beaucoup plus au sud.

— Il y a trois siècles le manoir de Sépher se trouvait là, dit-il. Sans toi, nous n'aurions pas su découvrir son nouvel emplacement.

Deux autres semaines s'écoulèrent avant que l'expédition fût mise sur pied. Les premiers moments de joie passés, Sandra s'aperçut avec tristesse que la vie dans l'Aï-Dpur était aussi monotone que partout ailleurs dans l'univers des Songes. Hoynar s'était cérémonieusement offert à partager ses nuits, ce qu'elle avait accepté, et ses journées s'étaient passées en compagnie de Thyrsée, mais rien n'y faisait, elle s'ennuyait autant qu'à Samarcande ou chez la Princesse Pourpre. L'annonce du départ lui fut un soulagement.

Sandra, qui devait servir de guide, prit place dans la petite avant-garde composée de Hoynar et d'une dizaine d'hommes sûrs. La troupe s'ébranla de nuit et longea la rivière qui court dans la vallée de l'Aï-Dpur jusqu'au pied du mont Phlegn. Après avoir consulté une clepsydre, Hoynar ordonna une première halte puis, toujours de nuit, commença l'ascension de la montagne. Conformément à son plan de marche, l'arrivée au sommet coïncida avec l'apparition des premières lueurs de l'aube. Le maître-chasseur se tourna vers Sandra :

— Tu es passée ici il y a quelques semaines seulement, nous as-tu dit, Rêveuse. Tu dois te souvenir de la route que vous avez suivie, Tiyii et toi.

Sandra désigna sans hésitation une vallée située au nord-ouest.

— C'est là que voulait se rendre Tiyii, dit-elle. Nous devons aller tout droit jusqu'à cette chaîne de collines qui se dresse en face. Là, nous atteindrons le lac où se produisit notre capture.

— En avant ! cria aussitôt Hoynar.

Toute la troupe se mit en marche. Des guetteurs surveillaient attentivement les nuées pour déceler la présence d'essaims de frelons ou d'oiseaux Roc dont l'attaque aurait pu transformer l'expédition en désastre. Le danger n'était pas grand, ces animaux se manifestant peu le matin. Aussi est-ce sans encombre que le lac fut atteint. Mettant pied à terre, Sandra et Hoynar grimpèrent sur un promontoire rocheux pour examiner le pays environnant.

— Vois cette caverne en contrebas, fit la jeune femme pointant son doigt, c'est là que nous avons passé la nuit avec les brigands. Ensuite, nous sommes redescendus vers le bois que tu aperçois sur le versant montagneux. Dans cette forêt, une patrouille de Sépher nous a surpris ; mais c'est ce chemin qu'il faut suivre si vous voulez parvenir à son château.

Hoynar tint une brève conférence avec le prince Télan, puis il désigna trois éclaireurs et leur laissa prendre un peu de champ avant de donner le signal de départ au gros de la troupe. À peine le groupe

dirigé par le maître-chasseur venait-il d'atteindre le bois qu'un des éclaireurs revint : il avait aperçu une patrouille composée de huit femmes-soldats. Hoynar fit mettre pied à terre à sept de ses hommes et s'engagea avec eux sous le couvert des arbres à la suite de l'éclaireur.

— Nous n'avons pas pris de risques, expliqua-t-il à Sandra à son retour, huit carreaux d'arbalètes et tout a été terminé. Maintenant, conduis-nous.

La lente chevauchée reprit sans autre incident jusqu'à ce qu'une trouée à travers les arbres permette d'apercevoir le château. Hoynar fit arrêter ses hommes et attendit l'arrivée du reste de l'expédition. Le prince demanda à son épouse de demeurer sur place et tous les mulets furent laissés à sa garde. Télan prit la tête d'une soixantaine d'hommes et l'approche du château commença, d'abord à travers bois, puis en se dissimulant derrière les blocs rocheux qui faisaient suite à la forêt. L'effet de surprise fut complet et les cinq femmes-soldats du poste de garde moururent avant d'avoir compris qu'on les attaquait.

Les assaillants se ruèrent à l'intérieur des bâtiments ; Télan prit l'aile gauche, Sandra la droite et Hoynar alla droit à la grand-salle où se tenait habituellement Sépher. Le château retentit bientôt des cris des attaquants et des hurlements des blessés. La salle du trône et les deux ailes tombèrent rapidement ; Sépher put cependant organiser une résistance autour de ses appartements privés.

Sandra cherchait avant tout à retrouver Tiyii et interrogeait les servantes et les esclaves. Enfin, l'une d'elles put lui indiquer où se trouvait son amie. Accompagnée de deux hommes d'armes, la jeune femme y courut ; c'était le gynécée où se tenaient les esclaves chargées des plaisirs érotiques de la reine. Tiyii se trouvait bien parmi elles. Elle reconnut tout de suite Sandra et fondit en larmes en se précipitant dans ses bras. Avant que son amie ait pu lui expliquer ce qui se passait, deux cris d'agonie retentirent. Les hommes d'armes de Télan gisaient sur le sol, la poitrine transpercée par des lances. Quatre femmes-soldats de la garde personnelle de Sépher se tenaient sur le seuil, leurs armes dirigées sur Sandra qui dut lâcher son arbalète. Elle eut cependant le temps de murmurer à l'oreille de Tiyii :

— Télan et Hoynar sont dans la place. D'ici quelques minutes le château sera pris et nous serons libérées.

Les gardes entraînèrent Sandra et Tiyii auprès de la reine Sépher qui, depuis la pièce où étaient exposées ses horribles collections, dirigeait la résistance. Elle croyait encore avoir affaire à une attaque de brigands des montagnes dont elle viendrait facilement à bout. Sépher rugit de plaisir à la vue de la prisonnière et se précipita sur elle pour lui arracher sa tunique. Elle considéra alors avec stupeur l'étoffe marquée au monogramme de Télan.

— D'où viens-tu ? demanda-t-elle à la captive.

— De l'Aï-Dpur, avec le prince Télan venu mettre fin à tes crimes, répondit insolemment Sandra.

La reine pâlit et resta un moment silencieuse puis son regard se porta sur les seins lourds de la prisonnière qu'elle avait mis à nu. Elle les saisit à pleines mains et y enfonça ses doigts au point d'arracher un cri de douleur à sa victime.

— Ah ! les belles pièces, s'écria-t-elle. Eh bien, soit, elles seront les dernières de ma collection, mais elles ne la dépareront pas !

Sandra se mit à rire et répondit :

— Tu m'as déjà mutilée, Sépher, et pourtant, vois-tu, je suis toujours intacte. Je suis la Rêveuse que tu as capturée jadis en même temps que Tiyii.

La reine eut un mouvement de dépit.

— Je me souviens, reconnut-elle, tes seins ont disparu de leur boîte d'exposition dès le lendemain

de ton départ. Tu ne peux donc enrichir ma collection mais je puis cependant avoir le plaisir de te tuer.

Au même instant une des portes de la salle vola en éclats et Hoynar apparut suivi de ses hommes. Sans arme, le torse nu, Sépher s'avança vers les envahisseurs. Arrivée près des deux premiers soldats de Télan, elle les saisit par le cou de ses mains puissantes et les souleva de terre tout en les étranglant. Quatre carreaux d'arbalètes vinrent se fichent dans la poitrine de la reine. Un flot de sang jaillit de son côté droit, mais elle chancela à peine et projeta les deux soldats morts sur trois autres qui roulèrent à terre. Saisissant une lance, Sépher les tua l'un après l'autre tandis qu'une nouvelle volée de flèches l'atteignait au ventre et au thorax. Cette fois la reine oscilla mais elle eut encore la force de projeter sa lance et de transpercer deux autres hommes de Télan. Un dernier trait d'arbalète, lancé d'une main sûre par Hoynar, s'enfonça dans son sein gauche et lui perça le cœur. Elle s'effondra face contre terre, morte.

Sandra vit avec stupéfaction que le prince Télan, qui avait observé la scène immobile sur le seuil, pleurait.

Cependant le château était pris et il retentit bientôt des cris de joie des hommes de l'Aï-Dpur. Hoynar serra contre lui Tiyii, en larmes, et tout le monde se congratula.

— Arrachez toutes ces horreurs, ordonna le prince qui avait examiné les tristes trophées de Sépher, et détruisez-les.

Puis Télan envoya un messenger demander à Thyrsée de venir le rejoindre avec le reste des troupes. De son côté Hoynar fit installer des piquets de garde autour du château afin d'intercepter les patrouilles de la reine et son cadavre fut suspendu devant l'entrée principale pour convaincre les femmes-soldats de déposer les armes. De fait, les patrouilles voyant leur reine morte, et la place prise, se rendirent sans combat.

Hoynar, tirant derrière lui Tiyii, toujours en pleurs, vint demander au prince Télan l'autorisation de l'épouser. Celui-ci l'accorda et procéda au mariage sur-le-champ ; il fit simplement s'agenouiller les deux futurs époux devant lui et les déclara mariés. Télan annonça ensuite que, contrairement à la coutume, le peuple de Sépher ne serait pas réduit en esclavage et pourrait continuer d'occuper le château de son ancienne souveraine. Non point par générosité mais parce que les sujettes de la reine, toutes semblablement mutilées, n'avaient plus aucune valeur marchande. Il leur ordonna d'élire leur nouveau chef. Deux d'entre elles, Héliconie et Sunbâyd, se partagèrent les faveurs de leurs camarades. Le prince fit appeler Tiyii et lui demanda ce qu'elle pensait d'elles.

— Héliconie est une femme autoritaire et cruelle, répondit-elle, elle risque de devenir pire que la reine. Sunbâyd, bien qu'elle ait été la capitaine des gardes, me semble mieux à même d'être une souveraine juste.

— Qu'il en soit fait selon ton jugement, dit Télan. (Puis il ajouta à l'intention des femmes rassemblées :) J'ai décidé que Sunbâyd régnerait désormais sur les terres de Sépher.

Cette décision prise, on organisa un grand banquet. La nuit venue, chaque homme de l'Aï-Dpur se retira avec une compagne de son choix et chanan s'isola du mieux qu'il put. Au matin, le signal du retour fut donné. La reine Sunbâyd et une vingtaine de ses guerrières accompagnèrent les vainqueurs jusqu'à la limite de leur territoire. Le retour se déroula sans incident et, le soir même, Télan et Thyrsée traversaient la vallée de l'Aï-Dpur sous les acclamations de leur peuple. Le prince promit des réjouissances dont le clou serait une course de licornes.

Tiyii et Sandra, qui n'avaient pas encore eu le loisir de bavarder, se retrouvèrent seules enfin. L'une raconta ses aventures, l'autre sa captivité chez Sépher. Tiyii pleura beaucoup, disant qu'elle avait perdu toute beauté et que Hoynar l'avait épousée par pitié. Sandra tenta de la consoler, mais en vain,

et c'est encore en larmes qu'elle remit son amie aux mains de son mari.

Le lendemain, laissant les nouveaux époux seuls, Thyrsée et Sandra passèrent la journée ensemble. Parcourant le château, le hasard les conduisit dans la pièce qui avait longtemps servi de sépulcre à Mylène. C'était maintenant un boudoir tendu de soie bleu pâle ; sertie dans une niche, une statuette grimaçait.

— Voici L'Akon-Rha, dit Thyrsée. Grâce aux pouvoirs de cette idole, Mylène pouvait se transporter instantanément d'un lieu à un autre. C'est elle aussi qui a permis à Didier de nous quitter pour la Terre des Ombres Perdues, une partie isolée du monde des Rêves que seule la magie permet d'atteindre. Ce territoire nous étant inaccessible, c'est par des Rêveurs comme toi que nous avons appris son existence, ainsi que celle du Pays Mauve qui y fait suite. Je me souviens encore de la formule incantatoire qui a permis à Didier de faire ce saut par-dessus le Néant. Mylène avait accepté de la lui communiquer quelques jours avant l'heure fixée pour son départ et nous l'avions tous deux apprise par cœur.

— Pourquoi ne pas l'avoir écrite ? demanda spontanément Sandra qui regretta aussitôt sa question.

Ce fut sans gêne aucune que la reine répondit :

— L'écriture est inconnue ici. Peut-être Didier l'avait-il fait de son côté, je ne saurais le dire. Après son départ, j'ai conservé la statuette en souvenir. D'abord à l'insu de Télan puis, après notre réconciliation, je la lui ai montrée. Nous avons décidé de l'exposer ici, car c'est une pièce rare qui a longtemps fait partie de la collection de Tsian-Cheng.

— N'as-tu jamais été tentée d'utiliser ses pouvoirs ?

— Tu es folle, Rêveuse ! Comment peux-tu dire des choses aussi stupides ? Mais dis-moi, poursuivit Thyrsée changeant de sujet, ne m'as-tu pas dit que Shéraz t'avait appris à lui faire l'amour ? Es-tu parvenue à y prendre du plaisir ?

Un peu gênée, Sandra avoua :

— Au début cela m'a répugné puis, petit à petit, j'ai découvert la douceur de son corps et apprécié l'attention qu'elle portait à mon propre plaisir. Les hommes ne se soucient guère de leur partenaire. Là, j'étais caressée par un être qui savait exactement ce qu'une femme peut ressentir et attendre de l'amour. J'ai fini par y prendre goût, je le reconnais.

La reine sourit et entraîna sa compagne dans ses appartements privés.

— Alors, viens, j'ai toujours eu envie de faire l'amour avec toi, je te l'ai dit autrefois ; maintenant il est temps.

Cette nuit-là, Sandra rêva de Didier. Elle le vit dans une chaumière perdue au sein d'une forêt profonde ; à son côté dormait Josette. Le rêve revint deux fois au cours de la nuit et, au réveil, Sandra s'en souvint parfaitement. Assez curieusement, c'était le premier qu'elle faisait depuis son arrivée dans l'univers des Songes.

La jeune femme vint prendre l'air à sa fenêtre, une grande animation régnait au-dehors et elle se rappela qu'une fête populaire devait avoir lieu ce jour-là. Après le déjeuner et le bain rituel, elle alla chercher Tiyii et toutes deux se mêlèrent à la foule en liesse. Elles se laissèrent porter jusqu'aux gradins de bois dressés à la sortie du village. De là on avait une vue d'ensemble du champ où se dérouleraient les jeux et la course de licornes. On n'apercevait aucun marchand à la sauvette aux abords des gradins ; Sandra s'en étonna et s'en ouvrit à Tiyii qui répondit :

— Les gens sont si pauvres ici, comme partout dans le monde des Rêves d'ailleurs, que personne ne pourrait rien acheter. En dehors de Samarcande, il n'existe presque aucun commerce, tout au plus du

troc. Quant aux subventions, elles sont naturellement accordées par les princes.

— Comment peuvent-ils distribuer des richesses si personne n'en produit ? s'étonna Sandra. Ils doivent bien lever des impôts, faire payer des taxes, sans cela ils n'auraient bientôt plus d'argent eux-mêmes.

— Impôts et taxes, ces mots me sont inconnus, répondit Tiyii. Si tu veux dire par là que le peuple donne de l'or aux princes, tu te trompes. C'est toujours l'inverse.

— Comment peuvent-ils rester riches alors ?

— Autrefois tout le monde était pauvre. Un jour, il y a très longtemps, un Rêveur a raconté qu'il existait un volcan d'or près de l'embouchure de la Rhia, sur la rive ouest. Aussitôt, tout ce que le monde des Rêves comptait d'hommes courageux et de brigands sans scrupules s'y précipita. Aucun n'en revint. Puis, il y a environ trois cents ans, trois couples tentèrent à nouveau l'impossible exploit et réussirent. Il y avait désormais six personnes fabuleusement riches dans les Hautes Terres.

— Qui étaient ? demanda Sandra.

— Trois hommes : Tsian-Cheng, Télan et Haut K'Hélen, et leurs femmes, Shéraz, Sépher et Virziha. On ne sait trop ce qu'est devenue cette dernière ; d'après un Rêveur, elle régnerait sur une ville lacustre, la Cité sans Nom, située au-delà du Pays Mauve.

— Leurs femmes, as-tu dit... Avec qui était marié Télan ?

— Avec Sépher. Elle devait être différente à l'époque.

Sandra resta un instant interdite. Ainsi s'expliquaient les larmes versées par le prince lors de la mort de la reine !

— Combien de temps sont-ils restés ensemble une fois devenus riches ? demanda-t-elle.

— Virziha a disparu immédiatement et Haut K'Hélen a recruté des hommes pour creuser son royaume souterrain. Télan et Sépher se sont séparés très rapidement, chacun choisissant une région pour y établir son domaine ; seuls Tsian-Cheng et Shéraz sont restés unis quelques années. On raconte qu'elle était très gaie et douce à l'époque. Puis Tsian-Cheng s'est mis à prendre des concubines et Shéraz a déclaré leur mariage rompu. Elle a alors emporté sa part de trésor et établi son royaume là où tu sais.

Pendant qu'elles parlaient, les gradins de l'estrade s'étaient peu à peu remplis et lorsque Télan et Thyrsée prirent place sur les bancs de bois les jeux commencèrent. Tiyii alla rejoindre Hoynar, assis derrière le prince, tandis que Sandra préférait rester dans la foule. Elle voulait apprendre à connaître ces habitants de l'Aï-Dpur avec lesquels elle avait eu si peu de contacts jusqu'à présent.

Les jeux étaient simples : mât de cocagne, troncs d'arbres à débiter à la hache, lancer de poids, lutte à mains nues, tir à l'arbalète. Une course à pied, avec un panier d'œufs sur la tête, était réservée aux femmes mais les autres épreuves leur étaient ouvertes. Thyrsée concourut pour le tir à l'arc et remporta aisément le prix. Sandra observa un moment les jeux tout en cherchant à se mêler aux groupes. Malheureusement, au vu de sa tunique rehaussée de fils d'or et brodée au monogramme de Télan, les villageois se taisaient et s'éloignaient d'elle. La jeune femme ne put échanger avec eux la moindre parole. Au bout d'un moment, découragée, elle alla rejoindre Tiyii sur le banc réservé au prince.

Les jeux s'interrompirent pour laisser place à un pique-nique géant, auquel participèrent Télan et Thyrsée, puis chacun regagna les gradins pour le clou de la journée : la course de licornes. Hoynar en était l'ordonnateur et il fit d'abord défiler les deux animaux devant l'estrade. C'étaient des bêtes magnifiques, piaffant et hennissant, retenues par quatre hommes chacune. Leur corne, exactement

semblable à celle du narval, mesurait bien un mètre de long et la pointe en paraissait fort acérée.

— On les selle ? Souffla Sandra à Tiyii.

— Non, il faut monter à cru. Le gagnant est celui qui se maintient le plus longtemps sur l'animal.

— C'est un rodéo alors, et non une course, déclara Sandra plus pour elle-même que pour Tiyii qui ne pouvait comprendre le sens de sa remarque.

Au bout du champ, distant d'une centaine de mètres, on avait réussi à faire mettre en place les cavales et deux jeunes gens s'étaient hissés sur leur dos. Hoynar souffla dans une conque et on lâcha les bêtes. L'une des licornes se cabra sur ses postérieurs et désarçonna instantanément son cavalier. L'autre, d'une ruade, projeta en l'air l'homme qui la montait et, habilement, le reçut sur sa corne et l'embrocha. Un cri d'horreur ravie jaillit de la foule et Sandra comprit que c'était là le genre de sensations fortes qu'on attendait du spectacle. Cependant une véritable armée, formée par les chasseurs de Hoynar, avait jailli sur le terrain et lançait d'immenses filets sur les animaux. Une mêlée confuse s'ensuivit, ponctuée par les hurlements de la foule qui encourageait tantôt les hommes tantôt les bêtes. Enfin les chasseurs parvinrent à maîtriser les licornes et les ramenèrent à leur point de départ après avoir dégagé le corps de la victime.

— Y aura-t-il encore beaucoup d'autres concurrents tués ? demanda Sandra. Je trouve ce spectacle répugnant.

— C'est à craindre, reconnut Tiyii, puisqu'il y a huit inscrits. Le vainqueur reçoit une pièce d'or, ce qu'il ne peut espérer gagner en toute une année, c'est pourquoi il y a toujours des volontaires.

— Tu me retrouveras au château, je ne peux pas supporter de voir ça plus longtemps.

Sandra quitta les gradins et s'éloigna rapidement tandis que la foule continuait de vociférer. Puis, à pas lents, elle gagna des rues désertes. Elle les trouva aussi sales que celles de Néag, lors de son séjour dans les Basses Terres ; l'hygiène semblait être une notion tout à fait inconnue dans ce monde des Rêves.

Sandra se dirigea vers le parc du château où elle était sûre au moins de trouver un havre de paix et de beauté. Elle s'assit sur un banc, à l'ombre d'un ginkgo, et caressa du doigt ses feuilles bilobées ; elle se rappela en avoir vu un tout semblable dans un jardin d'Italie, lorsqu'elle était petite. Ce souvenir la rendit quelque peu mélancolique. Elle avait pensé trouver le bonheur dans cette vallée de l'Aï-Dpur et craignait fort maintenant de s'être trompée. Vivre des aventures oniriques chaque nuit tout en subissant la terne réalité des journées était une chose, passer sa vie entière dans le monde des Rêves en était une autre.

De plus, la jeune femme ne savait pas vivre seule, même si son divorce l'y avait contrainte au cours des derniers mois. Elle s'était crue éprise de Tsiang-Cheng ; or, il lui avait paru beaucoup moins attrayant lors de leurs retrouvailles à Néag. Là encore, le rêve avait tout embelli. Il n'y avait pas d'homme pour elle dans l'Aï-Dpur, elle le savait. Certes, elle avait une amie, Tiyii, mais cela ne lui suffirait pas, elle s'en rendait compte. Son rêve lui revint en mémoire. Il lui semblait que ce Didier qu'elle n'avait jamais rencontré l'appelait, l'attendait d'une certaine façon. Elle voulut chasser cette pensée folle. Malgré elle, l'idée revenait toujours et s'insinuait plus profondément en elle.

Cette nuit-là, elle rêva à nouveau du jeune homme. Il veillait son amie endormie, incapable de poursuivre sa route. Il sembla à Sandra qu'on l'appelait à l'aide.

Au matin, elle se rendit auprès du prince et le pria de lui montrer la grande carte murale du monde des Rêves qu'elle avait déjà eu l'occasion d'examiner pour localiser le château de Sépher. Télán parut amusé de sa requête.

— Tu veux te renseigner sur la géographie de notre univers, si je comprends bien, dit-il. Eh bien, soit, viens.

Il la conduisit devant la carte. Elle paraissait assez détaillée bien qu'aucun nom n'y fût inscrit. En revanche, les régions bordant la rive ouest de la Rhia étaient à peine indiquées.

— Voici la seule carte que je connaisse de l'ensemble du monde des Rêves, expliqua Télan.

Encore faut-il préciser qu'elle est incomplète et caduque. Les limites de notre univers sont mouvantes et il n'est pas rare que les lieux s'éloignent ou se rapprochent les uns des autres. Ainsi le château de Sépher est-il indiqué ici beaucoup plus au sud qu'il n'est aujourd'hui. Ce n'est pas la carte qui est fautive, comme tu pourrais le penser, c'est la région du château qui s'est déplacée par rapport à nous. Ne me demande pas pourquoi ni comment, je ne saurais te répondre. On considère généralement que le monde des Rêves est un continent flottant sur une mer de néant ; un continent doué d'une plasticité suffisante pour se modifier selon des rythmes qui nous sont inconnus. On y rattache traditionnellement des îlots, tels le Pays Mauve ou la Terre des Ombres Perdues, mais aucun passage n'est possible entre eux et nous. Encore que ce jeune garçon, Didier, ait affirmé avoir atteint le portail des Basses Terres à partir du Pays Mauve ; peut-être s'agit-il d'un phénomène de topologie.

— Je te comprends mal, seigneur, avoua Sandra. Peux-tu me parler plus simplement de ton univers ?

— Soit. En partant de Néag on rencontre un plateau qui est le domaine des oiseaux Roc, puis une steppe infestée de chauves-souris vampires. Ensuite on arrive à la plaine de Samarcande que tu connais. Au nord de cette ville se trouvent successivement le royaume des Kreb's, celui de Shéraz, les terres de Sépher et enfin la vallée de l'Aï-Dpur. Quant à l'extrême nord du pays tu le connais, puisque tu nous as jadis accompagnés au pays des dragons, autour de la montagne de verre, et dans la vallée des licornes près de l'estuaire de la Rhia. Là, le fleuve se jette dans la noirceur du néant. Sur la rive opposée, à l'endroit même où la Rhia sombre dans le vide, il y a un volcan d'or ou, plus exactement, un volcan qui crache des pépites d'or mêlées à la lave. Son accès est presque impossible mais j'ai eu le bonheur de l'atteindre une fois.

— Je n'entends jamais parler que de la rive est de la Rhia, pourquoi cela ?

— L'autre rive n'est connue que sur une bande de vingt kilomètres environ. Au-delà, le pays est inexploré, sauf autour du lac de Nyl Pann.

— Personne n'y a donc jamais pénétré ?

— Oh ! de nombreux brigands et des chercheurs d'or ont souvent tenté de s'y aventurer, répondit le prince. Aucun n'en est revenu.

— C'est peut-être là que se trouve Aï-Djaman, la Cité Fabuleuse dont parle toujours Aurore, dit Sandra.

— Peut-être, admit Télan, mais même les Rêveurs ne nous en ont rien dit. En revanche, ils nous ont décrit les îlots dont l'océan de Néant nous sépare. Le Pays Mauve doit son nom à la lumière violette qui l'éclaire jour et nuit. Son architecture est aberrante. Toutes les constructions sont des donjons étroits à la base et qui vont en s'évasant au mépris des lois de l'équilibre, au-delà de ce pays se trouverait une contrée redoutable où serait érigé le Temple du Dieu Inconnu puis, plus loin, au fond d'un lac, se dresserait la Cité sans Nom de la reine Virziha, qui fut jadis l'une d'entre nous. L'autre îlot – mais peut-être est-il rattaché au Pays Mauve ? – est la Terre des Ombres Perdues, ainsi nommée parce que les ombres peuvent y accéder à une vie indépendante. Des Rêveurs nous ont dit y avoir rencontré des êtres mi-hommes mi-chats qui adoreraient un dieu vivant. D'autres ont parlé d'une jeune fille du monde de l'Éveil endormie au fond d'une forêt. Est-ce celle que cherchait Didier, ou une

rémminiscence de la légende de la Belle au Bois dormant, je ne sais.

Le prince s'était détourné de la carte. Sandra, ne voulant pas l'importuner davantage, fit une révérence et se retira.

Elle regagna sa chambre, ressentant le besoin d'être seule. Était-ce seulement la curiosité qui l'avait poussée à interroger Télan ? N'était-ce pas plutôt un pressant désir de départ ?

La nuit, elle rêva pour la troisième fois de Didier. Elle vit d'abord l'allée forestière qui menait à sa cabane, puis un grand jeune homme à l'allure gauche qui veillait une jeune fille étendue sur un lit grossier. Lorsqu'il releva la tête, elle s'aperçut qu'il pleurait et ressentit intensément son appel. Le visage de Didier était encore présent à sa mémoire lorsque Sandra se réveilla le lendemain matin. Une fois baignée et habillée, elle envoya une servante demander à la reine la permission d'être reçue. Admise en sa présence, elle lui raconta son rêve.

— Les rêves ne sont jamais innocents, Sandra, avertit la reine en souriant. Il faut t'en méfier.

— Pardonne-moi, Dame, mais je voudrais savoir : aimait-il réellement cette fille qu'il cherchait à retrouver ?

— Curieuse question, dit la reine toujours souriante, et difficile. À son arrivée, Didier nous a déclaré qu'il aimait Josette, mais je crois finalement qu'il n'en était rien. Toutefois, je te l'avoue, je n'ai prêté que peu d'attention à cette partie de son histoire : tout ce qui m'importait était Mylène et les rapports qui s'étaient établis entre elle et Télan. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Je songe à le rejoindre, Dame, si vous acceptez de me laisser utiliser l'Akon-Rha.

La reine eut d'abord un haut-le-corps, puis elle éclata de rire.

— Tu es complètement folle, Rêveuse, même Shéraz est plus sensée que toi !

— Je le crois aussi, Dame, répondit Sandra tout en se retirant après avoir fait la révérence d'usage.

Ce fut par les mêmes paroles que Hoynar accueillit l'exposé de son projet. En revanche, Tiyii, de plus en plus dépressive, l'écouta avec intérêt.

— Je ne peux plus vivre ici, s'écria-t-elle. Tout le monde se souvient de ce que j'ai été et me méprise ou, pire, me prend en pitié ! Je n'ose plus sortir et passe mes journées enfermée dans cette chambre. Oh ! oui, Hoynar, laisse-moi partir avec elle. Là-bas nul ne saura rien de mon passé. Tu trouveras sans peine une autre femme bien plus belle que moi.

— Vous êtes folles, ne sut que répéter Hoynar.

— Je comprends que tu réagisses ainsi, lui dit Sandra, mais essaie de te mettre à notre place. Tiyii ne peut passer ainsi sa vie cloîtrée ; il lui faut partir loin, là où personne ne le connaîtra. Quant à moi, je reconnais que j'ai choisi de venir ici librement, avec l'intention d'y rester. Eh bien, je me suis trompée, voilà tout ! J'en ai assez de me promener à dos de mulet, de manger frugalement, de me coucher avec les poules et d'assister à des jeux brutaux et sanglants. Alors voilà, je sais que l'Akon-Rha peut me faire atteindre d'autres régions de l'univers onirique, je sais que Didier y est parti un jour, ce Didier que des rêves de plus en plus précis me montrent chaque nuit.

— Tu cours à ta perte, intervint Hoynar.

— Je sais, reprit-elle. La mort est sans doute au bout du chemin, mais rester ici serait mourir à petit feu pendant des années, des siècles peut-être si j'acquiesce votre longévité. Ma décision est prise. Si Tiyii veut m'accompagner, pourquoi ne viens-tu pas avec elle, Hoynar ? Ta force et ton adresse à la chasse nous seraient précieuses. Parlez-en tous deux.

Sandra s'échappa avant que Hoynar ait eu le temps de s'indigner. Elle alla demander audience au

prince et s'ouvrit à lui de son projet. Télan n'en fut pas surpris, après leur conversation de la veille, et lui donna son accord à condition qu'elle réfléchisse encore un peu. Il lui parla de son insatisfaction perpétuelle qui, sans nul doute, ne s'apaiserait pas davantage sous d'autres cieux. Sandra ne chercha pas à se défendre et se contenta de le remercier. Toute la journée, elle parcourut seule la vallée de l'Aï-Dpur, cette vallée dont elle avait tant rêvé. Rien de ce qu'elle y découvrit ne vint modifier sa résolution et le soir, afin d'éviter les discussions stériles, elle dîna dans sa chambre.

Dès son premier sommeil, la forêt où se cachait Didier lui apparut. Elle vit distinctement un chemin qui contournait le bois avant d'arriver à l'allée forestière qu'elle connaissait déjà. Dans la cabane se tenait Didier : comme la veille, prostré auprès du corps de son amie. Sandra ressentit un appel au secours plus vibrant encore que lors du rêve précédent.

Elle se réveilla très tôt, inquiète de la précision du songe. Il semblait qu'on ait voulu lui communiquer le chemin à suivre ! Elle se demanda à nouveau si son désir d'utiliser l'Akon-Rha pour rejoindre le jeune homme venait bien de son propre subconscient ou lui était imposé de l'extérieur. Après tout, quelle importance ?

Après le petit déjeuner et le bain matinal, Sandra se résolut à affronter Télan et Thyrsée qui, elle n'en doutait pas, s'efforceraient une dernière fois de la faire renoncer à son projet. Elle fut surprise de les trouver dans la grand-salle en compagnie de Tiyii et Hoynar. Le prince lui fit signe d'entrer :

— Eh bien, on dirait que tu as décidé Tiyii à t'accompagner et, du même coup, Hoynar. Je comprends mieux leurs raisons que les tiennes mais je regretterai le départ de Hoynar. Jamais je ne retrouverai un si bon maître-chasseur. Je ne te demanderai pas, Rêveuse, si tu es toujours décidée à accomplir cette folie ; je le lis sur ton visage. Il est donc inutile d'attendre plus longtemps. Voici l'Akon-Rha.

Thyrsée, qui était allée prendre l'idole dans sa niche, la tendit au prince. Il la tourna un instant entre ses doigts comme s'il voulait en percer le mystère, puis la plaça dans les mains de Sandra. La reine récita plusieurs fois la formule incantatoire que leur avait jadis apprise Mylène. Sandra la répéta dans sa tête, jusqu'à la savoir par cœur.

— Mettez les sacs à dos contenant armes et provisions qu'a préparés Hoynar, puis que chacun place sa main sur celle de Sandra qui tient la statuette, dit le prince. Vous partirez dès qu'elle aura prononcé la formule. Auparavant laissez-moi vous dire adieu. Je vous aimais tous les trois.

— Moi aussi, dit la reine d'une voix altérée.

Sandra et ses deux amis, sans répondre, firent une révérence, puis la jeune femme récita la formule. Instantanément elle sentit le sol se dérober sous elle, tandis qu'une tornade d'énergie l'emportait. Le monde se mit à tourner devant ses yeux, et elle eut la sensation d'être happée dans un courant d'air extraordinairement violent au point qu'elle perdit bientôt conscience.

Dans la grand-salle du château il ne restait plus que l'Akon-Rha, tombée à terre. Le prince se baissa pour ramasser l'idole et la posa sur une table. Thyrsée le regarda faire, immobile, puis alla s'étendre sur des coussins.

La vie reprenait son cours normal dans l'Aï-Dpur.

Dès son retour à la pharmacie d'A., le professeur eut une longue conversation avec le commissaire Lehigueux. Celui-ci promit d'obtenir une réponse le soir même. Il supposait qu'elle serait favorable, mais la décision finale serait prise par le Premier ministre lui-même et il ne pouvait en préjuger. Dietrich Humboldt passa la plus grande partie de la journée en compagnie du pharmacien dans son potager. Le Swami, souffrant, préférait garder la chambre.

— Finalement, Lodaüs s'est moqué de vous, déclara soudain Paul Cazaubon.

— Comment cela ? répondit le professeur, surpris.

— Oui, ce qu'il vous a dit à propos de l'alchimie n'a aucun sens.

— Détrompez-vous, monsieur Cazaubon, les propos du châtelain étaient beaucoup plus précis qu'ils n'en avaient l'air et me seront d'un grand secours.

— Allons donc ! Vous n'allez pas me dire que cette phrase stupide : « un par un, c'est deux et ça fait trois », ou je ne sais quoi, a un sens quelconque.

— C'est au contraire l'enseignement le plus précieux que m'ait donné Lodaüs. Je vais vous l'expliquer. Sa phrase exacte était : « D'un par un, qui n'est qu'un, sont fait trois, des trois-deux et de deux un. » Elle concerne la matière première de l'œuvre alchimique et signifie que cette matière contient en elle-même les trois principes, soufre, mercure et sel, et qu'il ne faut rien lui ajouter. On doit la traiter de manière à isoler chacun des principes puis, le sel devenant un élément de liaison, n'avoir plus que le soufre et le mercure : des trois-deux, a-t-il dit. Enfin on procède à la réunification de ces deux derniers éléments : et de deux un. Cette phrase a d'ailleurs été prononcée par d'autres alchimistes que lui ; mais, reprise par un homme qui a transmuté tous les lingots que nous avons vus, elle prend une autorité nouvelle.

Le pharmacien paraissait complètement abasourdi par cette explication. Il en oubliait de repiquer ses salades ! Après un moment de silence, il demanda encore :

— Pourquoi ne s'est-il pas expliqué clairement ? On n'a pas idée à notre époque de parler de nymphes, de dragons et de je ne sais quoi encore !

— Ces allégories sont dans la tradition alchimique, répondit le professeur, et parfaitement claires pour qui est familier de ce langage. Je ne vais pas vous infliger la traduction de tout ce qu'a dit le châtelain, mais laissez-moi vous donner quelques exemples. Lodaüs nous a parlé d'un tonneau, d'un chêne et d'une nymphe aux vêtements transparents. Il m'indiquait ainsi quel est l'agent chimique, le feu secret de la tradition, qui permet d'ouvrir la matière première et d'en extraire les trois principes. Il y a du tartre dans les tonneaux, la cendre de chêne donne du carbonate de potasse et le sel doit être translucide comme les vêtements de la nymphe.

Le pharmacien regardait son compagnon bouche bée ; lui aurait-il parlé chinois qu'il n'aurait pas eu l'air plus surpris.

— N'ajoutez rien, dit-il. Je ne comprends pas un mot à ce que vous dites, mais je vous crois sur parole. Quand vous aurez réussi à transmuier autant d'or que le châtelain, pensez à m'en envoyer un peu.

Humboldt éclata de rire et promit avec le plus grand sérieux.

La réponse de Paris parvint en fin d'après-midi. Elle ne faisait guère de doute ; c'était une acceptation pure et simple. Dès le lendemain matin, un fourgon de la Banque de France s'arrêta au village d'A., le professeur monta à bord et indiqua la route à suivre. Il ordonna un arrêt au moment de l'entrée sur les terres du domaine ; une fois l'angoisse apaisée, la fin du trajet se fit en quelques

minutes. Le fourgon fut garé près de la porte du manoir dont le professeur détenait la clef. La masse d'or était telle que les policiers de l'escorte et Humboldt lui-même durent prêter la main aux convoyeurs pour entasser dans leur véhicule le précieux chargement. Au bout de deux heures d'efforts, la pièce fut vide. Humboldt laissa la clef dans la serrure et se contenta de tirer la porte. Ai-d'Moloch ou son maître viendrait bien la fermer s'il le jugeait bon. Le camion reprit la route, déposa le professeur devant la pharmacie du village et partit vers la Banque de France d'Agen.

Paul Cazaubon était occupé à servir une cliente et, pour ne pas le déranger, Humboldt gagna les appartements du pharmacien en passant par le potager. Une fois dans sa chambre, il boucla sa valise afin d'être prêt à repartir le soir même ; puis il alla frapper à la porte du Swami pour lui suggérer de se préparer lui aussi. Celui-ci ne répondit pas, pourtant on entendait distinctement du bruit dans la pièce ; un bruit étrange, indéfinissable. Craignant que l'hindou n'ait été pris d'un malaise, le professeur ouvrit la porte. Ce qu'il vit le figea d'abord sur place puis le décida à entrer, bien qu'il n'y ait pas été invité. Une évocation magique venait d'avoir lieu dans cette chambre, cela ne faisait aucun doute, tous les éléments étaient encore là, visibles. Cercles magiques, pentacles, encens, fumigations et même la baguette de saule abandonnée sur le sol. Le Swami était allongé sur son lit, immobile.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Humboldt, mécontent.

Comme il ne recevait pas de réponse, il s'approcha de l'hindou et constata que celui-ci ne donnait plus aucun signe de vie. « Est-il en transe profonde ou mort ? » se demanda-t-il. Il prit le pouls de l'homme : le pouls ne battait plus. Le professeur procéda alors à un examen plus poussé. Le Swami Gîta était mort.

Humboldt considéra une nouvelle fois les traces de l'évocation qui s'était déroulée peu avant son arrivée, puis le corps étendu sans vie. Il ne parvenait pas à comprendre.

— Que s'est-il donc passé ici ? demanda-t-il à haute voix, stupéfait.

« J'ai ouvert la porte. »

Les mots avaient éclaté dans la tête du professeur et pourtant aucun son n'avait retenti dans la pièce. Humboldt fit un bond en arrière comme s'il avait été frappé par une décharge électrique. Effaré, il regarda autour de lui ; il était seul près du corps du Swami et cependant il eut la certitude que ce n'étaient pas les pensées du mort qui lui étaient parvenues.

— Qui me parle ? demanda-t-il.

« Puisque les hommes ne sont pas assez puissants pour arrêter le maudit, il fallait bien que nous le fassions. C'est pourquoi j'ai ouvert la porte... »

— Guland ! s'exclama Dietrich Humboldt.

En même temps qu'il découvrait l'identité de son interlocuteur, le professeur comprit le sens exact de sa phrase. Il avait « ouvert la porte », c'est-à-dire qu'il avait rendu possible le passage dans notre monde des êtres-énergie qui vivent dans l'éther et dans les profondeurs de la terre. En fait, Guland allait permettre le déferlement des hordes démoniaques sur notre globe. Le professeur fut étreint par une horreur sans limite. Comment était-ce possible ? Comment le Swami Gîta, homme de bien, avait-il pu commettre ce crime inexpiable ? En réponse à sa question muette, les pensées du démon résonnèrent une dernière fois dans la tête de Humboldt.

« Tu te trompes, ce misérable humain ne m'a pas évoqué. L'autre soir, lorsque tu m'as interrogé, je l'ai tué à la seconde même où j'ai pénétré son esprit, mais j'y ai laissé une parcelle de ma substance pour l'animer. Depuis, c'est un cadavre qui t'accompagne, un cadavre qui t'a fait échapper à l'un des pièges de Lodaüs. Ce fut en vain. Tu t'es révélé aussi impuissant que les autres contre le maudit. Aussi est-il temps maintenant pour mes frères et moi de passer à l'action. Lodaüs sera détruit et les hommes

balayés. L'heure des anciens dieux est revenue et, bientôt, le grand Shamphalaï sera de nouveau adoré selon les rites sanglants des temps immémoriaux. Astaroth, Bélial, Lucifuge Rofocale ont pris la tête de leurs légions. Ils arrivent...»

En même temps que retentissaient ces derniers mots dans le crâne du professeur, lui broyant presque l'esprit sous la violence de leur impact, le froid de l'Extérieur s'insinua dans la pièce. Humboldt comprit que l'arrivée des êtres démoniaques commençait.

« Il faut prévenir Lodaüs, lui seul peut les arrêter », pensa-t-il, et il s'élança vers la porte. Il ne put faire plus d'un pas, l'horreur le figeant sur place. Un pseudopode hideux, surgi du néant, venait de saisir le corps de l'hindou et de l'absorber en une fraction de seconde. L'être qui, à cet instant, se matérialisa ressemblait à s'y méprendre à l'entité maligne sculptée dans la muraille noire de la falaise de R. ; celle-là même qui avait failli entraîner le professeur dans un piège mortel. Avant de disparaître, la créature fixa de son œil unique Dietrich Humboldt qui, aussitôt, fut pris de vertige et perdit conscience.

Alors, par le passage désormais grand ouvert, surgirent les six princes-démons dans un éclaboussement de noirceur.

En premier apparut Lucifuge Rofocale, le maître-démon, le pourrisseur d'âmes. Puis Nébiros, le nécromant maudit, l'inspecteur des milices infernales. Sargatanas, l'ordonnateur des choses invisibles. Fleuréty, le dominateur des volontés rebelles. Agaliarept, le dispensateur des richesses, le divulgateur des secrets enfouis au cœur des hommes. Bélial, enfin, la noire divinité des amours contre nature, élégant, racé, pervers, qui, jadis, conduisit la révolte des hordes infernales contre leurs créateurs.

Astaroth, le grand-duc des démons, parut en dernier. Pour la première fois depuis l'aube des temps, il avait abandonné l'ultime chaos, cette région du Néant incréé où il réside depuis toujours. Il surgit, dans toute sa gloire, à la tête de ses quatre-vingts légions, chacune composée de huit cent vingt-sept mille créatures issues du plus profond des enfers.

À leur suite venaient les six cohortes de démons, rangées en ordre de bataille. En tête, les Salamandres dont le repaire est situé au centre de la Terre, au sein même du feu primordial. Ensuite les Sylphes, hôtes de l'éther, maîtres des orages et dispensateurs de la foudre. Les Lucifériens, habiles à prendre le visage des hommes ou le corps de leurs femmes pour tenter et perdre les humains. Les Ondins, venus des profondeurs marécageuses ou surgis des abysses marins, tous experts en tempêtes et en naufrages. Les Gnomes, issus des cavernes souterraines d'où ils décident des tremblements de terre et des éruptions volcaniques. Les Ténébreux, enfin, habitants de l'espace sidéral, loin de notre soleil qui, pour la première fois aussi, avaient franchi le vide glacé pour rejoindre l'armée de leurs frères.

À mesure qu'ils franchissaient la porte, tous ces êtres subtils s'élançaient à travers les murs de la pièce où ils étaient apparus. Guland, qui le premier avait forcé le passage, les attendait à l'extérieur et les regroupait à peu de distance du village. Dans toute la région, les animaux sensibles à la présence des hordes démoniaques se mirent à hurler à la mort ; seuls les hommes ne comprirent pas le danger qui les menaçait.

Le dernier être-énergie arrivé, les généraux infernaux, Astaroth et Lucifuge Rofocale, se portèrent à la tête de leurs troupes et donnèrent le signal de l'attaque. Les défenses extérieures que Joachim Lodaüs avait placées autour de sa propriété explosèrent littéralement sous le choc des assaillants. En quelques minutes, elles furent anéanties et le manoir se retrouva cerné par des millions d'êtres-énergie. Ordre leur fut donné de se garder d'une attaque frontale. Nébiros désigna quelques Sylphes pour sonder les murs en y introduisant prudemment des filaments énergétiques.

« Nous sommes attaqués ! »

La pensée froide, incisive, avait été émise par Aï-d'Moloch, dont l'instinct animal venait de détecter la présence des premières créatures infernales.

— J'en suis averti depuis un moment déjà, répondit le châtelain. La rapidité avec laquelle les défenses extérieures ont cédé montre qu'il s'agit de hordes innombrables. Je ne sais quel est l'imbécile, ou le fou, qui leur a ouvert la porte, mais des millions d'êtres-énergie ont déferlé sur la Terre, cela j'en suis sûr.

« Humboldt, peut-être ? » suggéra le Maître-chat.

— Certainement pas. Le professeur est un homme présomptueux, et un peu fat, mais il est suffisamment versé dans les choses de l'occulte pour savoir que l'évocation d'un démon est une opération sérieuse. Et surtout, qu'il ne faut en laisser entrer qu'un seul à la fois. Ici, il n'y en a plus que Jean Wierus n'en a recensés jadis dans son *Pseudomonarchia daemonum* !

« Qui alors ? »

— Je l'ignore, chat, je l'ignore. Qu'importe d'ailleurs, le problème n'est pas là. J'ai le savoir et la puissance nécessaires pour contenir toutes les légions infernales, mais en aurai-je encore la force ? Pour l'instant, mieux vaut battre en retraite et nous retirer dans la chambre de l'essor du cygne. Ses défenses sont infranchissables et, de là, il me sera plus facile de résister.

« Que comptez-vous faire ? »

— D'abord, les laisser s'approcher. Pour le moment, ils sont éparpillés tout autour du manoir et il serait absurde de vouloir s'opposer à chacun d'eux. Certes, en dehors des princes-démons, ils sont individuellement très faibles, mais c'est une question de nombre, j'épuiserais mes forces à les pourchasser tous. En revanche, lorsqu'ils donneront l'assaut à notre réduit, tous ensemble, il sera temps d'agir.

« Mais, Maître, une fois réunis, ne seront-ils pas plus puissants ? » s'enquit Aï-d'Moloch, inquiet.

— Non, leurs énergies ne peuvent s'additionner. Il n'est pas plus difficile d'en anéantir un seul que cent mille ! Viens, maintenant.

Le châtelain se leva et, appuyé sur sa canne, quitta le laboratoire. Lentement, il monta à l'étage, précédé du Maître-chat. Aï-d'Moloch avait le poil hérissé par les effluves des démons qui lui parvenaient de plus en plus proche. Lodaüs parvint enfin à la petite pièce dont l'unique décoration était une tapisserie représentant l'essor d'un cygne. Là, il scella soigneusement la porte au moyen de quatre pentacles placés aux angles, plus un cinquième au trou de serrure. Cette tâche achevée, il alla s'asseoir dans le fauteuil qui faisait face à la tapisserie magique et attendit.

Dehors, les hordes démoniaques avaient rencontré les premières défenses du manoir et de nombreux filaments énergétiques avaient été sectionnés net, provoquant des hurlements muets de souffrance. Lucifuge Rofocale jeta ses soixante-douze légions contre la porte d'entrée et elles furent toutes anéanties ; il fit appel à celles de Nébiros, puis à celles de son lieutenant, Fleuréty. Enfin, au prix de pertes innombrables, il parvint à faire sauter les pentacles qui en interdisaient l'ouverture.

Tous les êtres venus de l'éther ou des profondeurs abyssales convergèrent vers ce point et se ruèrent à l'intérieur du manoir. Le dernier, Astaroth, pénétra à la tête de ses quatre-vingts légions ; l'assaut final allait être donné.

Hoynar avait repris conscience depuis un moment déjà, lorsque Sandra ouvrit les yeux. Elle regarda autour d'elle et découvrit qu'ils se trouvaient dans un cirque naturel entouré de montagnes aux crêtes déchiquetées. Le ciel n'était pas jaune pâle, comme dans les Hautes Terres, mais d'un bleu délavé. Aucune végétation, aucun bruit de vie animale : un désert semblable à celui du pays de Shéraz, près de la Rhia. Sandra aida Tiyii à se relever et elles rejoignirent Hoynar qui revenait d'une courte exploration. Il leur désigna du doigt un col entre deux montagnes :

— Il y a là une passe ; il faut la prendre, car nous devons avant tout sortir de ce cirque.

— C'est le seul passage possible ? demanda Sandra.

— Oui, j'ai soigneusement examiné les environs pendant que vous étiez encore inconscientes. Avançons prudemment.

Chacun tira de son sac une arbalète, la chargea, puis se mit en route. Arrivés au col, ils découvrirent un paysage lunaire peu engageant : des chaînes de montagnes entrecoupées de cirques. Hoynar observa attentivement un canon naturel qui se glissait entre les pics, sur leur droite. Finalement, il secoua la tête.

— Il semblerait logique de passer par ce défilé, à notre droite, dit-il, mais nous y serions à la merci de n'importe quel assaillant. C'est l'endroit idéal pour tendre une embuscade. Mais regardez plus au nord et voyez cette montagne bleutée qu'une ligne de crêtes nous permettra d'atteindre aisément. Une fois arrivés jusqu'à elle, nous la contournerons et nous verrons ce qu'il y a de l'autre côté.

Ils marchèrent toute la matinée et s'accordèrent seulement une halte pour un bref repas. Enfin l'autre versant s'offrit à leurs yeux. C'était une plaine verdoyante vers laquelle la montagne descendait en pente douce. Au centre de la plaine s'élevait une ville noire, étonnamment brillante. À cette distance, il était impossible de dire si elle était habitée ou non. Les deux femmes se tournèrent vers Hoynar.

— En admettant qu'il y ait des habitants, dit-il, nous ne pouvons savoir s'ils seront amicaux ou non. Nous avons des provisions pour trois jours encore, mais pas davantage, et il n'y a pas de gibier dans cette région. Toute retraite vers l'Aï-Dpur nous est coupée ; aussi, à mon avis, il faut prendre le risque de marcher jusqu'à cette ville, quitte à nous faire massacrer si les êtres qui la peuplent sont aussi cruels que les habitants des Hautes Terres. Êtes-vous d'accord ?

Les deux femmes acquiescèrent et la descente commença. La plaine fut atteinte assez facilement. Le sol en était sablonneux, couvert de petites plantes épineuses ; de loin en loin un arbre aux feuilles digitées se dressait. La marche se poursuivit et la ville d'obsidienne se dressa bientôt devant eux. Un groupe de cavaliers sortit de la cité et vint les encercler. Il ne s'agissait pas d'êtres humains mais de créatures qui tenaient de l'homme et du chat. Leur corps était recouvert de fourrure, leur tête était celle d'un félin et toutes arboraient de longues queues ; en revanche, elles se tenaient en position verticale et leur taille était celle d'un homme normal. En un instant, les trois voyageurs furent réduits à l'impuissance et les hommes-chats les ramenèrent vers la ville noire.

Ils s'arrêtèrent devant un temple dont la façade était dénuée de tout ornement et jetèrent sans ménagement leurs captifs sur le sol. Après avoir interpellé les gardiens du bâtiment dans une langue inconnue, quatre des hommes-chats conduisirent les prisonniers à l'intérieur du temple. Là, dans une pièce nue dont le seul meuble était un fauteuil de pierre noire, Sandra, Hoynar et Tiyii attendirent un moment en compagnie de leurs ravisseurs. Un dignitaire parut enfin. Il n'était pas nu comme ses congénères mais revêtu d'une toge pourpre. Il considéra un instant les prisonniers, et interrogea ceux qui les avaient capturés dans la même langue inconnue. Puis il demanda dans le langage du monde des

Rêves :

— Qui êtes-vous, mortels assez fous pour vous risquer jusqu'aux portes d'Angri-Khâr, la cité interdite ?

— Nous sommes de paisibles voyageurs, répondit Hoynar, partis à la recherche d'un jeune homme qui se serait égaré dans la Terre des Ombres Perdues voici bien des lustres.

— Ah ! celui qui veille la morte de la forêt d'Eliande, je suppose, répondit l'homme-chat. Cela ne m'explique pas comment vous êtes parvenus jusqu'ici. Notre monde est à l'abri de toute incursion à partir des Hautes Terres.

— Nous avons utilisé un charme puissant, seigneur, nommé l'Akon-Rha et qui nous protège encore. Il nous a transportés dans un cirque montagneux ; là, ignorant la route à suivre, nous sommes arrivés dans la plaine où se dresse votre magnifique cité.

— Je connais l'Akon-Rha et je ne pense pas qu'il vous protège. Pour atteindre la forêt d'Eliande il fallait prendre l'autre route, celle du défilé ; ne regrettez pas cependant de vous être trompés, le Peuple des Ombres vous aurait inmanquablement conduits à votre mort. Je m'appelle Korgane et je suis le grand-prêtre du peuple des Féliandres, conclut-il.

Il changea ensuite d'idiome et donna un ordre bref à l'un des hommes-chats de son escorte. Celui-ci arracha les vêtements des trois captifs et Korgane examina soigneusement leurs corps.

— Toi, l'homme, dit-il, tu me sembles bien bâti et tu pourras travailler dans notre mine de sel, un des aliments qui nous est le plus nécessaire. La femme blonde servira à nos plaisirs, car nous pouvons copuler avec ceux de votre race. Quant à l'autre, dont le torse est plat, elle sera offerte demain en sacrifice au dieu vivant dont je suis le très humble représentant. Nous verrons bien alors si l'Akon-Rha vous protège.

À ces mots, Tiyii fondit en larmes et se jeta aux genoux du grand-prêtre, le suppliant de l'épargner. Celui-ci se contenta de donner un nouvel ordre dans la langue des Féliandres et les trois prisonniers furent traînés hors du temple. Sandra se trouva séparée de ses deux malheureux amis et fut conduite dans une vaste maison noire, dénuée de tout mobilier et peuplée uniquement de femelles de l'espèce. Celles-ci se mirent à palper son corps de leurs pattes griffues au point que, un moment, la jeune femme eut peur d'être mise en pièces. L'arrivée d'une femme-chat, vêtue d'une toge blanche, la tira de sa fâcheuse position.

— Je me nomme Myrhiar, dit la nouvelle venue. Ainsi tu es la femelle humaine en provenance des Hautes Terres ! Je te trouve hideuse avec ta peau nue dépourvue de tout pelage soyeux. Mais qu'importe, tu vas rester sous ma protection jusqu'au banquet qui suivra le sacrifice de demain. Korgane veut te retrouver intacte et les petites ont parfois la griffe un peu dure.

— Pourquoi n'y a-t-il que des femelles ici ? demanda Sandra. Ne vivez-vous pas en famille ?

— Je ne connais pas ce mot.

— Le mâle vit avec sa femelle et leurs enfants.

— Ce que tu dis est répugnant, notre religion interdit tout rapport entre mâle et femelle en dehors de la saine activité de copulation. Quant aux enfants, nous n'en avons pas plus que dans les Hautes Terres, tu devrais savoir cela.

— Pardonne-moi, Myrhiar, et permets-moi de te poser encore une question. Qu'est-ce que votre dieu vivant ?

— Chienne d'infidèle ! Je croyais le grand Shamphalaï adoré dans tout le monde des Rêves ! Si Korgane t'entendait blasphémer ainsi, il te ferait mettre à mort immédiatement. Puisque tu es si

ignorante, sache que notre dieu est une idole à l'image de Shamphalaï, enfermée dans un cube de cristal rose semblable à celui qu'habite le dieu dans l'univers de la Réalité. Cette idole a le pouvoir de capter ses pensées et les transmet à Korgane qui s'en fait l'interprète pour tout notre peuple.

Estimant sans doute en avoir assez dit, Myrhiar fit enfermer Sandra dans un réduit où elle passa la nuit, couchée à même le sol. À l'aube, elle fut réveillée par deux femmes-chats qui la conduisirent auprès de Myrhiar. Celle-ci prit alors la tête d'un cortège qui se dirigea vers le temple. D'autres cortèges, formés d'hommes ou de femmes-chats, convergeaient également vers le grand bâtiment d'obsidienne. Tous s'arrêtèrent au bas des marches. Peu après, des roulements de tambour se firent entendre et les Féliandres s'écartèrent pour faire place au grand-prêtre, précédé de quatre musiciens et suivi d'un palanquin porté par quatre mâles. Sur le palanquin reposait Tiyii, une Tiyii couverte de bijoux d'or ; elle dodelinait de la tête tout en souriant béatement et ne répondit pas aux appels de son amie. On avait dû la droguer pour qu'elle ne tente pas de fuir au moment du sacrifice.

Korgane et les porteurs du palanquin gravirent les marches du temple, suivis par toute la foule. Seuls restèrent dehors les joueurs de tambour qui battaient des roulements funèbres. Le cortège, unique maintenant, suivit le grand-prêtre au long d'un couloir qui descendait vers une immense crypte souterraine. Sandra, poussée par Myrhiar, y parvint au milieu de la foule des Féliandres. Elle vit qu'un cube de quartz rose était placé sur un gros bloc d'obsidienne au fond de la crypte. Devant lui, une longue dalle noire reposait sur deux rochers polis. Tiyii s'y laissa allonger sans résistance tandis que le grand-prêtre allait se recueillir devant le cube de quartz rose. En silence, les Féliandres avaient formé un demi-cercle autour de l'autel du sacrifice. Korgane s'approcha d'eux et prononça un discours bref, puis il vint se placer devant la forme inerte de Tiyii et ajouta dans le langage des Hautes Terres :

— Je te salue et nous te saluons tous, femme humaine, qui va donner ta vie en offrande à notre divinité. En cet instant tu es notre souveraine à tous et ton existence vaut plus que toutes les nôtres réunies. Le grand Shamphalaï, le dieu vivant, a daigné me faire savoir que ce sacrifice lui était agréable et qu'il te recevrait au sein de son infinie miséricorde. C'est un très grand honneur qui t'est fait là, femme. Sache t'en montrer digne après ta mort.

Un homme-chat, revêtu d'une toge verte, vint présenter à Korgane un couteau en or. Celui-ci s'en saisit et s'éleva au-dessus du corps de Tiyii tout en prononçant des paroles sacrées. Sandra ferma les yeux et se cacha le visage dans les mains, mais elle ne put s'empêcher d'entendre le cri horrible de Tiyii lorsque le couteau lui pénétra le cœur. Alors tous les Féliandres parurent entrer en transe, certains tombaient à genoux, d'autres se griffaient la poitrine, d'autres s'embrassaient, jusqu'au moment où le grand-prêtre imposa le silence. Au même instant le cube de quartz rose se mit à luire et à vibrer. Une longue vibration, presque à la limite de l'audible, qui provoqua un état extatique chez tous les assistants. Sandra elle-même n'y fut pas insensible et, malgré toute sa volonté, tomba elle aussi à genoux. Elle se demanda si, dans ce monde où les trucages techniques étaient inconnus, quelque fraction d'une entité aux pouvoirs inhumains n'était pas réellement présente.

Les Féliandres se retirèrent aussitôt après avec un soulagement évident. Sans doute leur dieu vivant suscitait-il en eux autant de crainte que de ferveur. Myrhiar, tenant fermement sa prisonnière par le bras, la conduisit dans une demeure où avait été dressée une table de banquet.

— C'est ici que vont venir festoyer Korgane et les dignitaires du cénacle, mais d'autres tables semblables sont préparées dans toutes les maisons féminines d'Angri-Khâr. Les agapes, suivies du coït rituel, dureront jusqu'à la nuit, puis le cours normal de notre existence reprendra dès demain. Tu serviras le grand-prêtre avant qu'il se serve de ton corps.

Peu après un coup fut frappé à la porte d'entrée et deux femmes-chats se précipitèrent pour ouvrir.

Korgane et une vingtaine de dignitaires, vêtus de longues robes, pénétrèrent dans la maison. Sans répondre au salut de Myrhiar, ils prirent place sur les divans qui leur avaient été préparés. Au passage chacun d'eux désigna une femme-chat qui vint s'allonger près de lui. Seule la place à côté du grand-prêtre resta vide. Avant même que le repas ait commencé, l'un des mâles étreignit brutalement sa compagne et, sous l'effet de l'excitation, son sexe se dressa avec vigueur. Sandra aperçut l'organe et fut horrifiée : il était monstrueux. Comment pourrait-elle l'accueillir en elle sans être déchirée ?

— Avance, femme sans poils, dit le grand-prêtre.

La porte s'ouvrit brusquement et un carreau d'arbalète vint se ficher dans la gorge de Korgane. Il s'abattit sur la table, mort, tandis que Hoynar apparaissait à la tête d'une vingtaine d'hommes-chats armés de lances et d'arcs. Ils se ruèrent à l'intérieur de la salle et massacrèrent indifféremment leurs congénères mâles ou femelles. Le premier instant de stupeur passé, Sandra s'était précipitée vers Hoynar qui l'entraîna à l'extérieur. Là, un autre homme-chat les attendait, tenant par la bride quelques-uns de ces quadrupèdes qui servaient de coursiers aux Féliandres. Hoynar aida la jeune femme à se mettre en selle, puis tous trois foncèrent vers la porte de la cité. Tout en galopant, le maître-chasseur hurla à l'adresse de Sandra :

— J'ai tué le garde qui me conduisait à la mine de sel et délivré les condamnés qui s'y trouvaient. Nous sommes arrivés trop tard pour sauver Tiyii mais nous l'avons vengée.

La porte d'Angri-Khâr franchie, ils s'élançèrent à travers la plaine droit devant eux, bientôt poursuivis par quatre hommes-chats du poste de garde. Hoynar cria à Sandra :

— Nous allons leur barrer la route. Continue seule. La forêt d'Eliande est située au nord-ouest, m'a-t-on dit, suis cette direction. Adieu, Rêveuse, puisses-tu retrouver celui que tu cherches !

Le maître-chasseur descendit de sa monture, imité par son compagnon félin. Il disposa devant lui quatre carreaux d'arbalètes et mit un genou en terre pour mieux assurer son tir. Dès que les poursuivants se trouvèrent à bonne portée, il tira et réussit deux coups au but. Mais, avant qu'il ait pu recharger son arme, l'un des cavaliers fut sur lui et le transperça de sa lance tandis que son compagnon s'embrochait mutuellement avec l'homme-chat qui avait aidé Hoynar à fuir. Bien que mortellement blessé, le maître-chasseur eut la force de placer un dernier trait dans son arbalète et d'abattre son ennemi. Désormais Sandra ne pouvait plus être rejointe.

Celle-ci galopait sans se retourner et, une fois traversée la plaine sablonneuse, elle atteignit une série de collines de plus en plus élevées. L'animal qui la portait les escalada allègrement puis, arrivé au dernier sommet, il fut parcouru d'un frémissement et tomba mort. Sa cavalière n'eut que le temps de sauter à terre.

Sur l'autre versant de la colline, en face d'elle, s'étendait une forêt touffue, en tous points semblable à celle que lui avaient révélée ses rêves. Presque malgré elle, Sandra chercha le sentier qui contournait l'orée du bois pour arriver à la large allée forestière où, elle en était sûre, l'attendait Didier. Le sentier était là, exactement semblable à celui de ses songes. Elle s'y engagea.

Bientôt elle rejoignait l'allée et découvrait, à une centaine de mètres, une petite chaumière de rondins, recouverte de larges feuilles superposées. Était-elle enfin au bout de sa quête ? Le cœur battant, Sandra s'approcha ; elle n'était plus qu'à quelques pas de la cabane, lorsqu'un jeune homme en sortit et s'avança à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent, se faisant face ; l'homme visiblement abasourdi par cette apparition et la jeune femme, pour la première fois de son existence dans le monde des Rêves, gênée par sa nudité.

— Une femme humaine ? Ici... C'est impossible, murmura-t-il en se frottant les yeux comme s'il voulait dissiper un mirage.

— Didier Chaptal, je présume, dit Sandra, tout en sentant tout ce que cette phrase avait d'incongru.

Le jeune homme fut encore plus stupéfait en entendant prononcer son nom. Il se contenta de hocher la tête, incapable de répondre.

— Mon nom est Sandra Fennini. Il y a quelques semaines encore, je me trouvais dans la région d'Agen, au domaine de R. pour être plus précise. C'est de là que j'ai pu pénétrer dans le monde des Rêves, comme vous l'avez fait vous-même il y a quelque vingt ans.

— Vingt ans..., gémit-il.

Il fut pris d'une sorte de sanglot et se laissa tomber, assis par terre, la tête entre les mains.

— Qu'avez-vous ? demanda Sandra, surprise. Je ne voulais pas vous blesser. Ignoriez-vous que vous aviez quitté notre monde depuis si longtemps ?

— Pardonnez-moi, madame. Je vis comme un somnambule et j'ai, depuis longtemps, perdu le compte des jours. La dernière personne à qui j'ai parlé, il y a de cela bien des années, était un démon et, depuis, le temps a cessé d'exister pour moi.

— Je sais, Mylène vous a emmené ici grâce aux pouvoirs de l'Akon-Rha.

Didier se releva d'un bond et saisit les mains de Sandra. Il la regardait d'un air égaré et suppliant :

— Oh ! je vous en prie, madame, vous semblez tout savoir, tout connaître. Apprenez-moi ce qui m'est arrivé et permettez-moi de partir d'ici, je n'en peux plus !

Il retomba à genoux, pleurant à chaudes larmes. Sandra le releva et le conduisit à la cabane ; deux lits rustiques l'occupaient. Sur l'un reposait une jeune fille qui paraissait dormir. Elle était très jeune, dix-neuf ans peut-être. Son visage avait plus de charme que de beauté réelle. Sandra la considéra un moment, pensive, puis revint à son compagnon. Elle lui apprit tout ce qu'elle savait à leur sujet.

— Maintenant, il nous faut tenter de regagner notre univers, conclut-elle, et nous ramènerons votre amie.

Didier fit un signe de dénégation.

— Elle est comme morte, vous savez, dit-il. Depuis que je l'ai retrouvée, elle est restée ainsi et pourtant j'ai tout essayé. Mieux vaut l'ensevelir ici.

— Non, nous ne l'abandonnerons pas, nous l'emmènerons avec nous. Il nous faudra construire un brancard.

— J'ai une ânesse, dit timidement le jeune homme.

— Alors, ce sera très simple. Maintenant, Didier, auriez-vous des vêtements pour moi et quelque nourriture ? demanda Sandra.

Le jeune homme lui tendit une étoffe de fibres végétales qu'il avait lui-même tissée et elle l'enroula autour de son corps. Puis elle fit honneur aux maigres provisions que lui offrait son compagnon, viande séchée et lait d'ânesse. La nuit venue, Sandra s'allongea sur le lit de Didier tandis que le garçon se couchait à même le sol. Lorsqu'elle se réveilla, tard le lendemain, elle vit que le jeune homme l'observait.

— J'avais peur que vous soyez un mirage, madame, dit-il. Cela fait si longtemps que je suis seul, que je ne puis croire au bonheur d'avoir retrouvé un de mes semblables.

Sandra éclata de rire.

— Je vous assure que je n'ai rien d'un mirage, Didier, par ailleurs j'aimerais que vous cessiez de m'appeler « madame », j'ai l'impression d'avoir vieilli de trente ans ! Je m'appelle Sandra et je pense que nous devrions nous tutoyer comme c'est la coutume dans le monde des Rêves. Qu'en dis-tu ?

— Comme vous voudrez, Sandra.

— Quel enthousiasme ! s'exclama la jeune femme en souriant. Bon, nous verrons plus tard pour le tutoiement. En attendant, Didier, avez-vous une idée de la route à suivre pour gagner le Pays Mauve ?

— Oui, mad... heu ! Sandra. Au cours des années passées ici, j'ai eu l'occasion d'explorer le pays. J'ai fait quelques incursions du côté des êtres-chats que vous appelez Féliandres, mais sans jamais m'approcher de trop près. De l'autre côté, à l'ouest, il y a une chaîne de collines où je me suis aventuré plusieurs fois. Un col d'accès aisé permet d'atteindre l'autre versant au pied duquel s'étend le Pays Mauve. Je n'y suis pas retourné, cette région ne m'ayant laissé que de mauvais souvenirs, mais aucun doute n'est possible. La couleur violette du ciel frappe tout de suite le regard, puis, à chaque pas, l'on découvre une certaine fleur qui pousse uniquement dans cette contrée. Son cœur est fait d'un cristal très pur et tout le jour cet étrange végétal lance des éclats de lumière au point que, vu d'en haut, le sol du Pays Mauve ressemble à la voûte étoilée. Partons-y tout de suite, voulez-vous. En cette minute, je me sens assez fort pour affronter les fantômes du passé, et il n'en sera peut-être plus de même demain.

— Donnez-moi un instant pour ajuster sur moi ce tissu et je suis prête, répondit Sandra. Attachez votre amie sur l'ânesse et rassemblez quelques provisions. Nous pourrons alors partir.

Bientôt ils quittèrent la forêt d'Eliande. Le voyage fut plus une promenade qu'une marche difficile comme Sandra en avait tant connu dans les Hautes Terres. Arrivée au col, la jeune femme s'arrêta un moment pour admirer l'étonnante beauté du Pays Mauve : une immensité violette recouverte d'un fin brouillard à travers lequel on apercevait des myriades de petites étincelles, semblables à des étoiles, qui jonchaient le sol.

— Dans tout le monde des Rêves, je n'ai jamais eu l'impression d'une beauté aussi totale, aussi parfaite, murmura-t-elle. Qu'est-ce que c'est que cela ? ajouta-t-elle en désignant une lueur brillante à travers les vapeurs violettes.

— C'est la Ville Mauve, répondit Didier. Toutes les maisons sont construites en cristal de roche. Elles reflètent la luminosité du jour et renvoient des éclats presque insoutenables au regard. C'est une ville étrange, un défi aux lois de la pesanteur ! Tous les bâtiments sont des donjons à la base amincie et aux derniers étages en surplomb sur le vide. Ils paraissent toujours sur le point de s'effondrer et pourtant Limvinn la Noire, chez qui je vivais, m'a assuré qu'ils se dressaient ainsi depuis des siècles.

— Cette lueur sera un phare pour nous dans le brouillard qui recouvre la plaine. Dirigeons-nous droit sur elle, dit Sandra.

Le foyer de lumière se révéla fort utile car, une fois arrivés au bas de la montagne, les voyageurs auraient été incapables de se diriger sans ce point de repère. Grâce à sa luminosité, ils atteignirent sans peine la Ville Mauve. Son éclat était si intense qu'ils devaient avancer la tête baissée. Ils ne purent relever les yeux qu'une fois parvenus à l'ombre des donjons. Sandra examina avec stupeur ces extraordinaires constructions de cristal de roche, puis elle s'aperçut que la ville était déserte et s'en inquiéta auprès de son compagnon.

— C'est normal, répondit Didier, les habitants ne sortent presque jamais. Essayons de retrouver la maison de Limvinn.

Ils se mirent à errer au hasard des rues, les sabots de l'ânesse résonnant sur le dallage du sol. Ce bruit finit par susciter la curiosité d'une femme qui entrouvrit sa fenêtre. Didier lui demanda où demeurait Limvinn la Noire. L'habitante du Pays Mauve parut extrêmement surprise tant par la question que par l'étrange équipage qu'elle apercevait. Sans daigner répondre, elle désigna du doigt une tour frêle à peu de distance. Didier s'écria :

— C'est bien elle ! Au milieu des autres, je n'avais pas été capable de la reconnaître. Maintenant que cette femme me l'a montrée, mes souvenirs reviennent, Limvinn est là, venez, Sandra.

Didier courut jusqu'à la porte et la heurta plusieurs fois de son poing fermé. Nulle réponse ne venant, il appela Limvinn jusqu'à ce qu'elle consente à ouvrir. Sandra eut le souffle coupé : on aurait cru voir une statue d'ébène animée. Limvinn avait la peau d'un noir de jais, du même noir profond que ses cheveux et ses yeux. Elle était presque nue, à l'exception d'une jupe serrée au-dessous du nombril et tombant jusqu'à terre. Elle regarda Didier comme si elle ne l'avait jamais vu et resta là, immobile, à considérer les intrus.

— Ne me reconnais-tu pas, Limvinn ? Je suis Didier que tu as accueilli il y a bien longtemps. Un mage du monde de l'Éveil, Joachim Lodaüs, m'avait envoyé à toi.

— Je te reconnais, finit par répondre la femme. Tu as vécu ici quelques jours tout récemment. Que veux-tu ?

— Tout récemment ! s'exclama Didier. Mais c'est impossible... Qu'importe, après tout ? Laissons-nous entrer, tu es la seule personne que je connaisse ici et nous avons besoin de ton aide pour rejoindre le monde de la Réalité. Je t'en prie.

Comme à regret, Limvinn s'effaça et laissa entrer Sandra et Didier qui portait dans ses bras le corps de Josette. Non sans émotion le jeune homme retrouva les lieux où il avait vécu vingt ans auparavant et le lit sur lequel il avait tant de fois attendu en vain la venue de Limvinn. Il y déposa Josette puis se retourna vers son hôtesse.

— Peux-tu quelque chose pour nous ? lui demanda-t-il.

— Je ne comprends pas, dit Limvinn. Lodaüs m'avait donné l'ordre de te recevoir il y a de cela quelques jours, ou peut-être plus... Le temps n'a pas de sens ici, il ne s'écoule pas dans le Pays Mauve. Tu devais retrouver cette fille vivante (elle désigna Josette) et la ramener au maître. Or, la voici inanimée et toi perdu dans cette ville où tu n'aurais jamais dû revenir. Peut-être as-tu désobéi à Lodaüs et encours-tu maintenant sa disgrâce. Je ne puis le consulter et je ne veux pas risquer de lui déplaire.

— Je n'ai pas désobéi, s'écria Didier. Lorsque j'ai retrouvé Josette, elle était privée de sens, ainsi que tu la vois. Elle n'est pas morte, cependant, tu peux le constater, il s'agit d'une sorte de léthargie. Or, tu sais combien le maître tenait à la retrouver. Je suis sûr, Limvinn, qu'il t'ordonnerait de nous aider à gagner son monde si tu pouvais l'interroger.

Limvinn s'approcha de la forme endormie et la considéra longuement, puis elle alla s'asseoir par terre, à l'autre extrémité de la pièce et s'abîma dans une longue réflexion. En silence Sandra et Didier s'assirent à leur tour sur des tabourets. Au bout d'un moment Limvinn se releva, sa décision prise.

— C'est bien, je vais vous permettre de regagner le monde de l'Éveil ; Joachim Lodaüs m'a appris un jour à le faire, en cas de nécessité absolue. Il est possible que vous ayez dit vrai et qu'il lui soit agréable de retrouver le corps de cette fille. Il se peut aussi que vous m'ayez menti afin de m'abuser, je n'ai aucun moyen de le savoir. Il est cependant une chose certaine : si vous avez voulu tromper le maître, il saura toujours vous retrouver et sa vengeance, dans ce monde ou dans un autre, sera terrible.

— Je te remercie, Limvinn, sois certaine que tu as agi pour le mieux des intérêts de Joachim Lodaüs. Sandra que voici, et qui a fidèlement servi le maître au manoir de R., est prête à te le certifier. Maintenant, permets-moi de te poser une question personnelle : qu'est devenue cette enfant qui vivait ici, avec toi, Ludsa ?

Limvinn la Noire eut un léger haussement d'épaules et considéra Didier avec un mépris non dissimulé. Si elle avait su sourire, le coin de ses lèvres se serait légèrement retroussé, mais le rire est

humain, ce que Limvinn n'était assurément pas.

— Ludsa n'appartenait pas au Pays Mauve, dit-elle. C'était un démon suscité par Lodaüs pour te tenter, celui-là même que tu as retrouvé plus tard sous le nom de Mylène.

— C'est donc pour me forcer à céder à ses avances que tu t'es toujours refusée à moi ! s'écria le jeune homme.

— Pas seulement pour cela, répondit la noire créature. Je ne suis pas une femme, regarde.

Et Limvinn fit tomber sa jupe et écarta les jambes. Non sans une certaine gêne, Didier et Sandra s'aperçurent qu'elle était totalement asexuée. Limvinn remit son vêtement et quitta la pièce quelques instants pour revenir avec une statuette qui ressemblait tellement à l'Akon-Rha que Didier s'exclama :

— C'est l'Akon-Rha que tu tiens là ! Comment est-ce possible ? Je pensais qu'il était resté dans l'Aï-Dpur...

— Il ne s'agit pas de la même idole, répondit Limvinn, même si elles sont presque semblables et douées de pouvoirs identiques. Tu vas la prendre dans une de tes mains, de l'autre tu tiendras celle de ta compagne et tu serreras contre toi la fille endormie. Je vais maintenant réciter la formule qui permet d'atteindre le domaine de R. dans le monde de la Réalité. Il te faudra la répéter exactement et vous vous y retrouverez à l'instant même.

— Serons-nous transportés au manoir ? demanda Didier.

— Je n'en sais rien, répondit Limvinn. Je te répète simplement ce que m'a dit un jour Joachim Lodaüs, il y a plusieurs centaines de tes années. Je n'ai jamais eu l'occasion de le vérifier par moi-même. Maintenant, il est temps que tu partes. Que la paix soit avec toi.

Sur ces mots, Limvinn récita soigneusement la formule incantatoire, prenant soin de détacher chaque syllabe, et le jeune homme la répéta mot pour mot. Aussitôt Didier et ses deux compagnes furent happés par un maelström d'énergie et perdirent toute conscience.

## Clef N°12 : Joachim Lodaüs

« Un frémissement a parcouru la tapisserie, maître. »

— Tu as raison, Aï-d'Moloch, ils arrivent, répondit Lodaüs. Nous sommes le 30 juillet 1979, il est temps encore d'accomplir la prophétie de Michel de Nostre-Dame.

« Il est encore temps, certes. Cependant, maître, les hordes d'Astaroth ont envahi tout le manoir ; ne vaudrait-il pas mieux les repousser ? »

— Ne sois pas si nerveux, ami. Attendons que tous donnent l'assaut à cette pièce, alors nous frapperons, pas avant. Ils vont devenir imprudents maintenant qu'ils ont occupé la maison sans réaction de ma part ; les anéantir n'est rien, le tout est d'en avoir la force physique.

« Pourquoi n'avoir pas changé de corps plus tôt ? »

— Que veux-tu, chat, j'ai été négligent ! Dès la disparition de Josette Rueil et du fœtus qu'elle porte, j'aurais dû entreprendre un nouveau transfert d'esprit. (Il eut un geste las de la main.) Il est difficile en ce siècle de disposer du corps de jeunes femmes ; que d'histoires pour si peu de chose, quelques vies... Ah ! mon ami, nous traversons des temps dérisoires.

« La tapisserie commence à se modifier ! » exulta la pensée d'Aï-d'Moloch.

Le châtelain considéra avec attention le dessin qui figurait l'essor du cygne. Il s'était transformé en un kaléidoscope aux formes mouvantes. Trop fatigué pour agir, Lodaüs fit signe au Maître-chat d'user de sa puissance mentale pour faciliter le passage des êtres qui tentaient de revenir dans l'univers de la Réalité.

Deux formes immatérielles jaillirent du centre de la tapisserie puis leurs contours se précisèrent et, peu à peu, leur substance devint tangible. Sandra et Didier, serrant contre lui le corps de Josette, étaient de retour au manoir de R.

— Bonjour, madame Fennini, vous êtes exacte au rendez-vous, dit le châtelain d'une voix faible.

Sandra demeura interdite. L'esprit encore troublé par le passage d'un monde à l'autre, elle mit un moment à comprendre les implications de la phrase de Lodaüs.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda-t-elle.

Le châtelain n'eut pas la force de lui répondre. Il fit un signe à Aï-d'Moloch et désigna une carafe placée sur un guéridon au fond de la pièce. Le maître-chat fixa Sandra de toute la puissance hypnotique de ses yeux soufrés et elle entendit dans sa tête la phrase :

« Donnez-lui un verre de vin qui se trouve dans la carafe, ainsi que la petite boîte d'argent qui est posée sur un guéridon. »

Retrouvant ses réflexes d'infirmière, Sandra ? Obéit et apporta au châtelain un demi-verre de vin de Gaillac tout en lui tendant la boîte ouverte Lodaüs y prit un quart de grain de Pierre philosophai et le laissa tomber dans le verre où, lentement, il se mit à fondre. Il but le mélange d'un trait et, d'un geste sec de la main, signifia à la jeune femme qu'il n'avait plus besoin d'elle. En même temps, elle perçut un nouveau message d'Aï-d'Moloch :

« Laissez-le se reposer un quart d'heure, le temps que la Pierre lui redonne des forces. Quant à vous, jeune homme, posez ce corps sur le divan. Il me semble peu poli de se présenter devant mon maître les bras chargés d'un cadavre. »

Didier et sa compagne échangèrent un coup d'œil effaré, se demandant si le chat « parlait » sérieusement. Sandra se souvint des dispositions à l'humour noir de l'animal, un humour dont elle avait parfois fait les frais.

— Aï-d'Moloch aime à plaisanter ; enfin, à sa façon, dit-elle.

Quelques instants plus tard, Joachim Lodaüs parut avoir retrouvé quelques forces. Il fit signe aux jeunes gens d'approcher. Sandra en profita pour lui reposer la question qui la tourmentait :

— Vous avez parlé de rendez-vous, monsieur, je ne comprends pas.

— Voyez-vous, madame Fennini, il y a deux ans je ne vous ai pas réellement engagée pour soigner Modeste, mais bien pour me ramener le corps de Josette.

— Quoi ! s'écria la jeune femme. C'est... c'est impossible...

— Lorsque vous m'avez demandé de vous faire accéder physiquement au monde des Rêves, madame, j'ai d'abord feint de refuser. Puis j'ai paru me laisser fléchir par les motifs humanitaires qu'invoquait Modeste ; en fait je désirais simplement abuser Isidore dont l'esprit était à l'affût de mes moindres actes. C'est lui qui avait empêché mon premier envoyé, M. Chaptal, de réussir. C'est pourquoi je vous ai fait venir à R. sous un faux prétexte, puis Aï-d'Moloch vous a conditionnée, dirigeant vos aventures oniriques dans les Hautes Terres. Ainsi vous avez cru y retourner de votre propre volonté.

Les yeux de Sandra étaient agrandis de stupeur ; elle ne parvenait pas à croire à ce qu'elle entendait.

— Mais... mais alors..., finit-elle par bégayer, tout ce que j'ai vécu là-bas... tout était arrangé d'avance ! Je n'ai jamais eu le choix, je n'ai jamais été libre...

— Jamais, je le crains. Qu'il s'agisse de votre premier voyage, en songe, ou du second, dans lequel vous étiez physiquement présente, Aï-d'Moloch a décidé de tout – jusqu'au moindre incident – tout en vous laissant une fausse impression de libre arbitre...

— Oh ! s'écria Sandra, le monstre ! C'est lui qui a voulu que je sois soumise aux supplices de Shéraz. Il pouvait m'éviter cela !

— J'admets que le sens de l'humour de cet animal est un peu particulier. Sachez cependant que, sans lui, vous n'auriez pas survécu un seul jour dans les Hautes Terres. C'est lui aussi qui vous a insufflé le désir de retrouver Didier Chaptal et de regagner le domaine de R. Vous y êtes revenue juste à temps pour que puisse s'accomplir la prophétie de Nostradamus.

— Une prophétie ?

— Nous sommes en juillet 1979 et le mage de Salon a annoncé que l'enfant que porte Josette Rueil apparaîtrait au monde dans vingt ans, le septième mois.

— L'enfant ! s'exclama Didier.

— Cette fille ne reviendra jamais à la vie, monsieur Chaptal. D'ailleurs, que vous importe, vous ne l'avez jamais aimée ; ce n'était qu'un phantasme suscité dans votre esprit par Aï-d'Moloch afin de vous soutenir dans votre mission.

— Si elle ne vit plus, comment pourrait-elle mettre au monde un enfant ? interrogea le jeune homme.

— Elle se trouve plongée dans un état intermédiaire entre la vie et la mort. Lorsqu'elle s'est suicidée, elle était enceinte d'un être très particulier, créé, mais non pas conçu par moi. Cet être n'a nullement été affecté par les quelque vingt années qui se sont écoulées et il pourra parfaitement se développer maintenant, grâce à des techniques dont vous ne pouvez avoir aucune idée.

— Que... que sera cet enfant ? demanda Sandra, d'une voix un peu altérée.

— Ce sera mon prochain corps, répondit simplement le châtelain.

— Vous vous êtes servi de nous ! Vous n'en aviez pas le droit, s'écria Didier, fou de rage.

— Oui, de la même façon que vous utilisez un bœuf pour labourer ou un chien pour garder votre maison... Il y a autant de différence entre vous et moi, monsieur Chaptal, qu'entre un homme et une bête brute. D'un léger effort de mon esprit, je pourrais vous tuer l'un et l'autre. Je n'en ferai rien toutefois, j'ai engagé Mme Fennini en lui promettant des gages élevés et j'ai coutume de tenir mes engagements. Pour l'instant, asseyez-vous à l'écart tous les deux, le manoir est assiégé par des êtres-énergie et il me faut les repousser.

Malgré eux, sans que leur volonté soit intervenue, Sandra et Didier se retrouvèrent assis contre le mur. Joachim Lodaüs avait fait pivoter son fauteuil de façon à faire face aux pentacles disposés sur la porte. Aï-d'Moloch s'était approché de lui, tous poils hérissés.

Le châtelain appuya sa tête dans sa main droite et ferma les yeux. Il paraissait dormir. Brusquement son corps s'affaissa et sa tête retomba sur sa poitrine tandis que son bras pendait inerte. Le croyant pris d'un malaise, Sandra voulut se lever pour lui prodiguer des soins. Une pensée d'Aï-d'Moloch la força à se rasseoir.

« Ne bouge pas, femelle, l'esprit du Maître a quitté son enveloppe charnelle pour se porter au-devant de l'ennemi. Tout va bien. »

Une fois la porte du manoir forcée, les envahisseurs s'étaient rués à l'intérieur, croyant la place prise. Ils constatèrent bientôt qu'il n'en était rien. La maison était un immense piège : les pentacles placés à chaque porte, les cercles magiques tracés sur le sol, les murs eux-mêmes absorbaient des torrents d'énergie. Ce fut par centaines de milliers que les démons périrent au fur et à mesure qu'ils progressaient dans le manoir.

La première victime de marque fut Guland, happé par un piège particulièrement subtil. La créature infernale avait su éviter un pentacle placé en travers de son chemin mais celui-ci se reflétait dans un miroir de mercure liquide et lorsque Guland s'en approcha imprudemment son entité se dissipa dans un fantastique embrasement énergétique. Le hurlement de rage muet qu'il poussa lorsqu'il sombra dans le non-être fut perçu jusqu'aux confins des galaxies lointaines. Il se répercuta à travers le temps et parvint jusqu'au grand Shamphaläi, l'ancien dieu de la Terre, à l'époque où il vivait encore.

Lucifuge Rofocale, voyant son armée s'affaiblir, lança une puissante sommation, afin que tous les êtres qui gisaient au fond des enfers ou s'engluaient dans les replis de l'éther viennent le rejoindre.

Alors les derniers démons issus de la fournaise infernale, les créatures innombrables des profondeurs et les entités arrachées au vide ultime, convergèrent vers R.

On entendit le bruit des pierres tombales qui se soulevaient dans les cimetières enfouis sous la poussière des siècles.

On vit des êtres obscènes, qui avaient foulé le sol de la Terre bien avant l'aube des temps, sortir de leur tombe.

On vit une armée de spectres enfourcher les carcasses creuses de leurs chevaux morts, tandis que ceux-ci hennissaient de leurs naseaux béants.

Et ce fut l'horreur...

Cependant l'esprit de Joachim Lodaüs flottait, libre, au-dessus de son corps auquel il n'était plus rattaché que par une mince corde d'argent. Il se « regarda », affalé dans un fauteuil près d'Aï-d'Moloch, il considéra aussi Sandra et Didier assis contre le mur et Josette allongée sur le divan. Ce regard sur la réalité était nécessaire à Lodaüs pour réussir à s'habituer à l'état désincarné qui déconcerte même le mage le plus expérimenté. Il put ensuite concentrer toute son attention sur les démons.

Grâce aux renforts reçus, Lucifuge Rofocale et Agaliarept avaient conduit un assaut victorieux contre les dernières défenses du manoir et, au prix de nouvelles et lourdes pertes, ils s'étaient rendus maîtres de la maison tout entière. Le châtelain projeta son esprit à travers le plafond de la pièce où il se tenait et se glissa au-dessus de l'escalier de la tour. Il activa d'un coup tous les murs du manoir qui absorbèrent l'énergie des entités proches. Des millions de démons disparurent ensemble et l'on entendit leurs gémissements jusqu'au cœur de l'ultime chaos.

L'esprit de Lodaüs perçut la présence proche d'un des six princes-démons, Fleuréty, le lieutenant de Lucifuge Rofocale. Il avait échappé au piège tendu par les murs de la vieille demeure et tentait de se replier en hâte. Le châtelain se découvrit une fraction de seconde. Fleuréty hésita, ne sachant s'il devait fuir ou tenter d'en finir avec son adversaire. Cette brève hésitation lui fut fatale ; Lodaüs dévia un rayon lumineux qui vint frapper à la fois un pentacle et le prince-démon. Une fantastique implosion noire s'ensuivit qui ébranla l'univers entier. Un être d'une puissance colossale venait de disparaître et, pendant quelques instants, le temps et l'espace furent saisis de hideuses convulsions.

Alors Joachim Lodaüs projeta sa pensée, acérée comme une lame, vers le reste des entités démoniaques. Les plus faibles se consumèrent immédiatement, les autres, Bélial à leur tête, s'enfuirent en désordre, frappées de terreur. Astaroth, le plus puissant des dieux du mal, resta seul pour affronter le châtelain. Lodaüs sentait la fatigue le gagner rapidement, il lui faudrait bientôt réintégrer son corps. Rassemblant ses forces, il attaqua de front son dernier adversaire et, sous l'impact, le grand-duc des enfers se sentit ébranlé au plus profond de lui-même. Malgré son épuisement, Joachim Lodaüs avait su parer son attaque mentale des couleurs de l'indifférence. Il donna à son ennemi une telle impression de puissance tranquille, de maîtrise absolue, qu'Astaroth rompit le combat et s'élança à travers les murs du manoir vers Agaliarept et Nébiros qui l'attendaient au-dehors. À la vitesse de la lumière, tous trois traversèrent la campagne et jaillirent dans la pharmacie de Paul Cazaubon, là où Guland avait ouvert un passage. Ils s'y engouffrèrent et regagnèrent l'éther, espérant que Lodaüs n'y pénétrait pas pour les anéantir. L'esprit du châtelain se contenta de suivre à la trace les êtres-énergie et il usa de ses dernières forces pour fermer selon les rites la porte ouverte entre leur monde et le nôtre.

Au manoir, le corps de Joachim Lodaüs tressaillit légèrement lorsque son esprit le réintégra, puis le châtelain, épuisé, s'évanouit. Une pensée d'Äi-d'Moloch frappa aussitôt Sandra :

« Donnez-lui un autre verre de vin après y avoir fait dissoudre un peu de Pierre. Le Maître a fourni un effort mental inouï pour repousser les hordes démoniaques qui nous assiégeaient. »

Sandra ne put résister à la volonté du Maître-chat et s'exécuta. Lodaüs reprit bientôt conscience ; il fut cependant incapable de parler avant un grand moment. Enfin, il put faire signe aux jeunes gens de s'approcher.

— Äi-d'Moloch va vous montrer un coffre. Il contient de l'or. Prenez tout et soyez assurés que la somme est d'importance. N'oubliez pas d'emporter vos affaires personnelles, madame Fennini. Rendez-vous ensuite chez Paul Cazaubon, je lui ai laissé espérer votre retour. Une chose encore, l'expérience que vous avez tous deux vécue vous a marqués et je vous conseille de vivre à l'écart des hommes.

— Marqués ? Répéta Didier.

— Vous vous rendrez vite compte que vous êtes devenus différents de vos contemporains. Restez ensemble ; vous disposez de vingt années de tranquillité, ensuite, tout comme le reste de la Terre, vous verrez la prophétie s'accomplir. Partez, maintenant, et ne revenez jamais.

Äi-d'Moloch fit sauter les pentacles placés aux angles de la porte qui s'ouvrit. Sandra et Didier sortirent, non sans avoir jeté un dernier regard au corps de Josette, ce corps inerte d'où allait jaillir

une vie fabuleuse.

Sous la surveillance du Maître-chat, Sandra rassembla ses vêtements et ses papiers tandis que son compagnon remplissait deux sacs de l'or offert par le châtelain.

— Attends-moi dehors, lui demanda la jeune femme lorsqu'il eut fini.

Une fois Didier sorti, elle ouvrit posément une boîte de poudre de riz et en jeta le contenu à la tête d'Aï-d'Moloch.

— Ça, c'est pour le donjon de Shéraz, sale bête ! lança-t-elle en prenant la fuite.

Sandra retrouva Didier sur le seuil, prit un des sacs d'or et, malgré son poids, entraîna son compagnon dans une course folle jusqu'à la route du village. Elle ne s'arrêta qu'une fois sortie des limites de R., hors d'haleine, et se laissa tomber sur le talus. Didier la prit timidement dans ses bras et l'embrassa.

•

Couvert de poudre et furieux, Aï-d'Moloch se secoua et se lécha jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa couleur première. Alors seulement, il rejoignit son maître. Lodaüs avait retrouvé assez de forces pour s'approcher du divan où reposait le corps de Josette. Il l'examina longuement comme s'il cherchait à découvrir une réponse dans son visage aux yeux clos. Au bout d'un moment, il se tourna vers le chat et, désignant la forme endormie :

— Je ne parviens pas à le croire, mais c'est à peine si je la reconnais. Pourtant, à cause de cette frêle jeune fille, des hommes sont morts, ici comme dans l'univers onirique, des milliers de démons ont été précipités dans le non-être, des divinités puissantes ont disparu et le grand Shamphaläi, l'ancien dieu vivant de la Terre, a cessé d'exister. En retrouvant cette Josette tant cherchée, je suppose que je devrais me sentir ému ou, peut-être, en tirer quelque enseignement philosophique. Hélas ! chat, je dois être trop vieux pour ces enfantillages. Morte, cette fille n'a pas plus d'existence à mes yeux qu'elle n'en avait de son vivant. Tout cela est si profondément dérisoire, si dénué de signification.

« Oui, mais l'enfant est là », pensa le chat, réaliste.

— Tu as raison, ami, et cela prouve que je n'ai pas encore pleinement réussi à dépouiller l'homme en moi. Il y a plus de vingt ans que j'attendais cet instant ; sans doute ai-je inconsciemment espéré ressentir une émotion que je ne suis plus capable d'éprouver.

Le châtelain se perdit un instant dans une réflexion intérieure, puis il revint aux réalités :

— Va me chercher ce qui est nécessaire au transfert.

« Vous comptez y procéder immédiatement ? »

— Certes, ce corps est à bout et chaque nouvelle prise de Pierre, si elle lui rend momentanément quelque énergie, le brûle et hâte sa fin.

« Cela ne va-t-il pas vous obliger à vivre plusieurs mois dans le corps de la fille ? »

— Non, chat ; l'être qu'elle porte n'a rien de commun avec un enfant humain. Son cerveau est préparé à recevoir mon esprit et, dès que j'aurai procédé au transfert, je provoquerai l'accouchement. Très rapidement, je serai capable de subvenir à mes besoins.

« Vous avez pourtant dit que cette créature mettrait vingt ans à se développer. »

— Pour parvenir à la pleine possession de ses moyens et de ses pouvoirs, oui. Songe qu'il s'agira d'un être immortel, tout-puissant, capable de vivre sous l'eau et de s'élever dans les cieux sans le secours d'ailes. C'est pourquoi il lui faudra vingt ans pour acquérir la maîtrise parfaite de ses dons. Va, maintenant, ne perdons plus de temps.

« Et la fille, elle mourra enfin ? » demanda encore le chat avant de s'éloigner.

— Qu'importe... répondit le châtelain.

Lorsque Aï-d'Moloch revint, son maître relisait une dernière fois un quatrain des Centuries de Nostradamus. L'animal tenait dans sa gueule un étui de forme allongée et un sachet de poudre. Lodaüs posa son livre ouvert sur le divan et se saisit des objets apportés par son familier. Avec la poudre, il procéda d'abord à la fumigation rituelle, puis il tira de l'étui deux longues aiguilles d'or. D'une main sûre, le châtelain ausculta l'abdomen de Josette jusqu'à ce qu'il sente les contours du fœtus et il piqua l'une des aiguilles dans le cœur de la créature.

— Dans vingt ans j'apparaîtrai au monde dans toute ma gloire, dit-il, et ce sera le commencement de la fin des temps.

Alors, Joachim Lodaüs enfonça l'autre aiguille d'or dans son propre cœur tout en hurlant un mot imprononçable, un mot qui chassa son esprit de son corps et l'amena dans le cerveau de l'être qui s'apprêtait à naître.

Le châtelain s'effondra sur le sol, sans vie. Au même instant, Aï-d'Moloch vit qu'un premier frémissement parcourait la forme jusque-là inerte de Josette. Il sauta près d'elle, sur le divan, et s'approcha de l'exemplaire des Centuries que son maître y avait posé. Il chercha des yeux le quatrain entouré de rouge que Lodaüs venait de relire pour la millième fois et dont il avait poursuivi la réalisation prophétique toute sa vie. Ses yeux suivirent le contour des lettres sans pouvoir en comprendre le sens ; même un Maître-chat du monde des Rêves ne sait pas lire :

*« L'an mil neuf cent nonante neuf sept mois,  
Du ciel viendra un grand roi d'effrayeur : Resusciter le grand Roy d'Angolmois,  
Avant après Mars régner par bon heur. »*

On considère généralement que cette prophétie annonce l'apparition sur Terre de l'Antéchrist.

FIN DU CYCLE DU DOMAINE DE R.

Domaine de R. : 1977/78

Éditions J'ai Lu, 31, rue de Tournons, 75 006 Paris.

Diffusion France et étranger : Flammarion, Paris Suisse : Office du Livre. Fribourg Canada : Flammarion Liée, Montréal  
Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Brodard et Taupin 7, Bd Romain-Rolland, Montrouge. Usine de La Flèche, le 13  
juin 1980

1751-5 Dépôt Légal 2<sup>e</sup> trimestre 1980 ISBN – 2 – 211 – 21 079 – X Imprimé en France





texte intégral

*Auteur de nombreux ouvrages sur l'alchimie et l'astrologie, Jacques Sadoul est aussi reconnu comme l'historien de la science-fiction. Après La passion selon Satan et Le jardin de la licorne, ce livre constitue le dernier volet d'une trilogie fantastique.*

Depuis sept siècles, vit retranché dans son manoir de R. le magicien Joachim Lodaüs. Un être monstrueux, invulnérable, semble-t-il.

C'est en ce domaine maudit que Sandra, dans un moment de désarroi, s'est laissée attirer... et c'est sur elle, partagée entre la terreur et la curiosité, que Lodaüs tente une diabolique expérience. Sandra sera contrainte d'errer sans fin sur les Hautes Terres du Rêve où s'incarnent les songes les plus pervers et les plus cruels de l'humanité. Sandra séduite par le tyran Tsian-Cheng, suppliciée, livrée à la luxure de la Princesse Pourpre...

Mais ses amis s'inquiètent de sa disparition, font appel à un occultiste...

Bientôt six Princes-démons, à la tête de leurs milices infernales, cernent le manoir de R.

**Pour lecteurs avertis**

*Illustration de Jean Mascii*